

PETITE COLLECTION MILITAIRE ET COLONIALE E. BRUNET

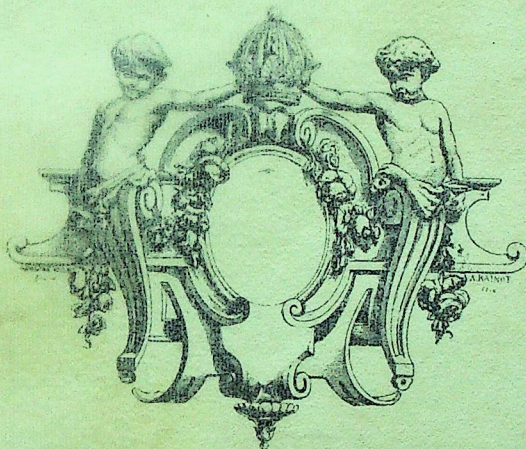
EXPLORATEURS & SOLDATS

VOULET

PAR LE

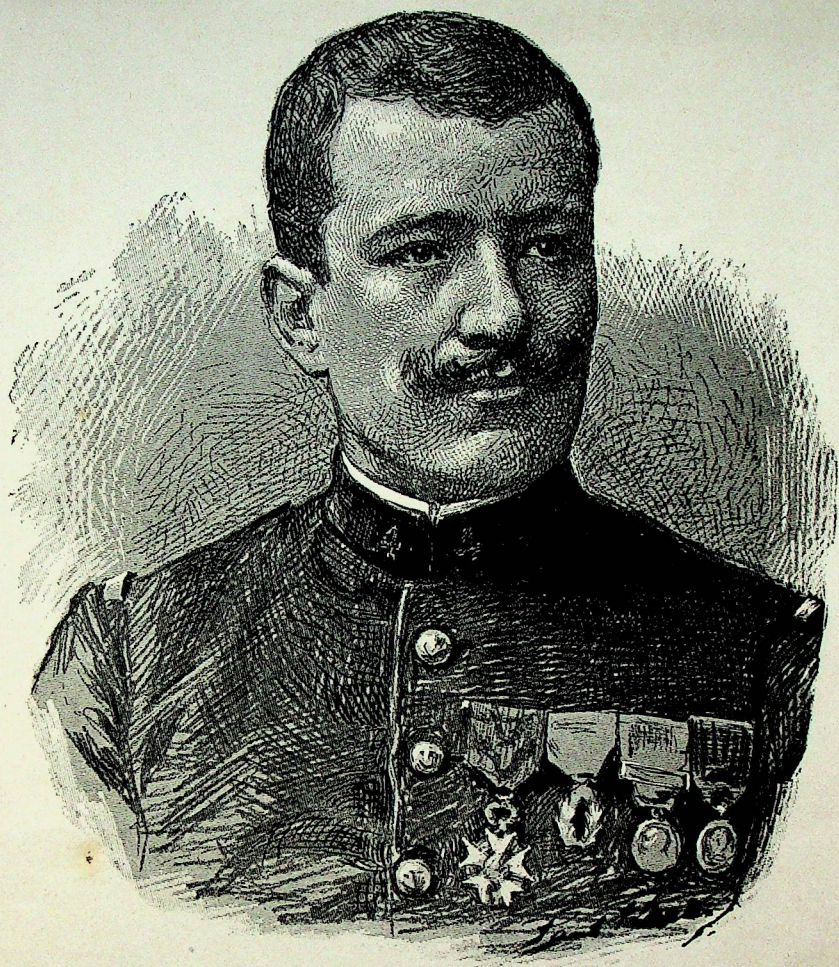
Capitaine PAINBLANT DU ROUIL

PORTRAIT MORS TEXTE DE PAUL KRÉDER



EN VENTE
" ACTUALITÉS DIPLOMATIQUES & COLONIALES "
4, RUE DE MARSEILLE, 4
PARIS

1899



Le Lieutenant VOULET

PETITE COLLECTION MILITAIRE ET COLONIALE L. BRUNET

EXPLORATEURS & SOLDATS

VOULET

PAR LE

Capitaine PAIMBLANT DU ROUIL

PORTRAIT HORS TEXTE DE PAUL KRÉDER



EN VENTE

« ACTUALITÉS DIPLOMATIQUES & COLONIALES »

4, RUE DE MARSEILLE, 4

PARIS

1899

VOULET

La vue du navire qui flotte dans les armes de la ville, fut peut-être le germe du goût d'aventures par delà les mers, dont sa vie devait donner une si vigoureuse floraison. Né à Paris, le 10 août 1866, Voulet (Paul-Gustave-Lucien) attacha à son uniforme de volontaire l'épaulette jonquille du 4^e d'infanterie de marine, (24 janvier 1885). Sa vocation militaire, sans doute aussi, s'était précisée aux souvenirs du siège dont, pendant cinq mois de l'année terrible, il endura les épreuves avec sa mère, demeurée seule auprès de lui. Ses oreilles d'enfant n'avaient guère connu que le bruit des fanfares guerrières, conduisant les hommes aux fortifications, et des canons cahotés sur les pavés avec, sur le tout, la rumeur grondante du bombardement. Pendant cela, son père, en qualité d'aide-major, prenait part aux batailles sanglantes de Champigny, de Drancy, de Buzenval. Entre les combats, les rapides apparitions du médecin et ses récits durent mettre au cœur de l'enfant le désir de panser les blessures de la Patrie, en lui apportant un peu de gloire. A l'exercice de la médecine, tradition familiale chez les Voulet, il préféra le port de l'uniforme, sous lequel il espérait trouver plus facilement des occasions pour la réalisation de ses patriotiques désirs.

Aux galons de laine succédèrent vite ceux de sergent, qu'il se hâta d'aller montrer aux Chinois.

Une généreuse émulation le pousse aux premiers rangs; il s'y maintient avec le n^o 9 sur 451 élèves, à sa sortie de l'École militaire d'infanterie (1^{er} mars 1890) (1); puis avec le n^o 6, sur 66 concurrents, à l'issue des cours de l'École régionale de tir du camp de Châlons.

Alors, pour le jeune officier, commence la vie de dangers, de dévouements, de courages, d'intelligentes initiatives, qu'un premier séjour en Cochinchine lui a fait rêver. En tête, parmi les studieux, c'est en tête qu'il veut se montrer entre les braves.

Le voilà au Soudan. A ses débuts sur le continent noir, les belles occasions ne vont pas manquer à sa vaillance.

(1) A la fin des cours, il obtint le Grand prix, décerné par la Société de géographie.

Arrivé à Kayes, dans le courant de septembre, il ne demeura pas longtemps inemployé. En octobre, il fut adjoint au lieutenant Salvat, chargé de conduire un convoi d'argent à Siguiri, sur le Niger. Quelques tirailleurs seulement les accompagnaient. La mission ne semblait pas énorme; elle n'était cependant pas sans péril.

La région n'était pas sûre pour un si alléchant butin et une si faible escorte. Comme des oiseaux de proie, les Toucouleurs sont à l'affût de ces aubaines riches et faciles.

Dans les cases, on redit encore l'héroïque défense du sergent indigène Assék Sar qui, en 1884, fut attaqué, alors qu'il escortait de Bafoulabé à Kita, un convoi de mulets, transportant 100,000 francs en argent, et les circonstances, non moins épiques, de la mort du tirailleur Samba-Diop. Insuffisamment pourvu de munitions, à l'attaque d'un parti de cavaliers maures, celui-ci n'abandonna pas le convoi de vivres, dont il avait la direction. Après épuisement de ses cartouches, il se servit de sa bayonnette et tomba littéralement haché. Quelques jours plus tard, son cadavre décapité fut retrouvé, couvert de soixante-douze coups de sabre. Autour de lui, gisaient neuf cavaliers et un cheval, victimes de sa défense désespérée.

Après avoir accompagné jusqu'à destination le convoi de Salvat, Voulet rejoignit à Kouroussa, la compagnie soudanaise, commandée par le lieutenant Morin, avec lequel il fit ses premières armes. C'était un bon instructeur ès-courage qui, malheureusement, fut trop vite victime de la dysenterie, faucheuse des européens.

Le lieutenant Morin, qu'on pouvait appeler *le Balafré*, portait fièrement, du nez à l'oreille, la profonde cicatrice d'un coup de sabre, reçu dans la charge des Toucouleurs, à Touri, en 1890. Cette estafilade valait récompense. Morin ne la fit pas longtemps désirer au vigoureux sabreur : d'un formidable coup droit, il l'envoya la quêrir, dans le Paradis de Mahomet.

Le lieutenant Morin mort, fut remplacé par un autre brave, le lieutenant Salvat.

On se lance à la poursuite de Samory, pendant laquelle ne va pas chomer la généreuse ardeur que Voulet veut dépenser.

Colonne Humbert (novembre 1891 à avril 1892). **Samory**. — La colonne Humbert allait refouler, dans le sud, Samory, dont l'établissement au Ouassoulou compromettait la sécurité des parties de notre Soudan, se développant sur la rive droite du Niger.

Elle est longue et mouvementée la route parcourue par le traitant noir. En 1860, Samory devait avoir 25 ans; alors, c'était un porte-balle qui ne songeait à exploiter que par le négoce, le Soudan dont il est maintenant le maître.

Ce pays est donc un citron d'un jus inépuisable : pressuré sans cesse, il

produit sans relâche ! La solitude et la mort ont beau marquer le sillage de l'Almamy, il y a toujours des esclaves pour vendre, toujours des sofas pour combattre.

Si, en 1886, son esprit fit un retour en arrière, quel ne dut pas être l'émerveillement du trafiquant, devenu le tyran redouté des populations soudanaises. Alors, émir de Ouassoulou, il était parvenu au sommet de la supériorité militaire. Le fils de petits marchands, quand il était soldat mercenaire, ne pouvait entrevoir la domination à laquelle il devait aboutir.

Notre politique, à l'égard de Samory, a été trop longtemps indécise. Nous avons négocié avec lui, comme avec un adversaire loyal ; mais les traités ne le gênent pas. Signés la veille, il les viole le lendemain, s'il escompte quelque avantage facile. Nous avons imprudemment laissé grandir sa puissance ; le colporteur soudanais est aujourd'hui la terreur du pays. Dès 1884, le colonel Borgnis-Desbordes conseillait une action énergique contre lui. Que n'a-t-on écouté alors le colonel, et mis tout de suite en œuvre des moyens suffisants, au lieu de procéder par à-coups, brillants assurément, mais sans résultats décisifs ?

Bien que peu religieux par lui-même, Samory est l'expression du fanatisme et se pare du titre d'Emir el Mouménin, (commandeur des croyants). Son passage est marqué par des ruines, l'esclavage et la mort. Il ravage le pays qu'il traverse. Comme une pieuvre, si on le laisse continuer, il sucera jusqu'à épuisement le sang de sa victime — le Soudan.

Nous avons trop temporisé avec ce dévastateur, que nos négociations ont infatué de son importance. Samory s'entoure d'une certaine magnificence ; mais celle-ci est le prix d'une destruction infatigable, d'une férocité terrifiante et du dépeuplement de régions, dont les habitants deviennent la marchandise et le paiement des armes et des munitions nécessaires à l'Almamy.

La puissance de Samory est d'autant plus à considérer, qu'il réalise les qualités physiques et morales susceptibles de fanatiser la crédulité et la superstition des peuples nègres. On l'a surnommé avec quelque emphase, *le Napoléon noir* et *l'Alexandre du Soudan*. Mais, si son intelligence, réellement remarquable, a des bornes plus étroites que celle des hommes de génie auxquels on a l'a comparé, il leur ressemble un peu par son ascendant irrésistible sur ceux qui l'approchent. La soumission qu'il sait imposer résulte à la fois d'une attirance naturelle et de la crainte inspirée à ceux que l'intérêt ou la sympathie n'attachent pas à sa personne et à sa fortune.

Le disparition de ce chasseur d'hommes mettra un terme aux razzias et au commerce d'esclaves qui déshonorent, désolent, ruinent et dépeuplent le Soudan (1).

Jusqu'à ces dernières années, la ligne de nos postes, qui s'étendait de Kayes au Niger, offrant ainsi un développement de plus de 600 kilomètres, se

(1) Ce vœu est réalisé : Samory a été capturé ; le cauchemar du Soudan s'est évanoui.

trouvait dans une situation stratégique précaire. Cette ligne pouvait facilement être rompue par nos adversaires venant du nord ou du sud. C'était opposer une bien faible barrière aux incursions incessantes de populations au tempérament éminemment remuant. Telle était la situation au commencement de l'année 1889. A cette époque. Amhadou, sultan de Ségou, successeur de son père, El-Hadg-Omar, Samory et Abdoul Boubakar avaient réussi à s'entendre, en vue d'une action commune contre nous. Amhadou devait agir par le nord, Samory, par le sud, et Boubakar, par l'ouest.

Le colonel Archinard, par la prise de Ségou, de Ouesséboingou, de Koniakary (1890) et enfin de Nioro (1^{er} janvier 1891) parvint à isoler Amhadou, et à le rejeter sur la rive droite du Niger, dans le Macina. Des postes permanents, fondés à Nioro et à Ségou, couvrirent désormais le flanc nord de notre ligne d'opérations.

Enfin, en avril 1891, le Niger est franchi, Kankan est pris, et Samory, après plusieurs défaites, voit sa capitale, Bissandougou, (140 kil. Est du Niger), tomber en nos mains. Malheureusement, la saison avancée et l'état d'épuisement de la colonne expéditionnaire ne permirent pas de s'établir à demeure à Bissandougou; nous dûmes rétrograder, en ne gardant de nos nouvelles conquêtes, sur la rive droite du Niger, que le point de Kankan.

Comme on le voit, la campagne de 1891 contre Samory était loin d'être décisive. Il n'était même pas permis de supposer que les grandes pertes subies par l'ennemi eussent diminué la puissance ou amoindri le prestige de l'Almamy.

Les rapports des commandants des postes de 1^{re} ligne, étaient unanimes à montrer Samory plus résolu que jamais à poursuivre ses dessins antérieurs et occupé à pousser activement ses préparatifs, en vue de la campagne prochaine.

Samory était d'ailleurs un adversaire autrement sérieux que ceux avec lesquels nous nous étions trouvés en lutte jusqu'alors, eu cette partie de l'Afrique. Les combats, que depuis des années nous soutenions au Soudan, avaient été pour lui autant de leçons profitables.

L'Almamy s'était parfaitement rendu compte qu'il ne fallait plus s'en tenir à des contingents levés à la hâte, au moment de la lutte, mais qu'il devait disposer d'une véritable armée permanente. Aussi ne perdit-il pas de temps et mit-il à profit la durée de l'hivernage, pour organiser solidement son armée et la pourvoir d'armes à tir rapide, achetées à Sierra Leone. Il s'efforça de substituer à la tactique toute primitive des noirs, la tactique européenne, modifiée en raison des lieux et du tempérament de ses soldats. Samory allait donc disposer, au début des hostilités, d'une véritable armée, disciplinée et aguerrie par les interminables luttes soutenues contre les différents chefs noirs de la boucle du Niger. Cette armée était en outre, commandée par des

hommes qui, devant leur élévation à Samory, étaient tout dévoués à sa fortune.

Le 9 janvier, la colonne de combat partant de Kankan se dirigea sur Bissandougou — route accidentée et difficile — coupée par des bois, des rochers, des marigots. Le 10, premiers coups de canon, à Sana. Le 11, à 9 heures du matin, on est arrêté par le cours du Sambiko, dont l'ennemi occupe en force la berge opposée. Pour des débuts, c'est une chaude affaire. Après un passage ardu, les sofas sont culbutés, mais vont se reformer à 5 kilomètres plus au sud, sur les bords du Diaman-Ko. A 2 heures 1/2, il faut encore en découdre pour avancer. Passage du marigot, sous une averse de balles, et charge à la baïonnette, qui force l'ennemi à reculer.

Le 12 janvier, la colonne arrive à Bissandougou. Avant de la quitter, Samory a incendié sa capitale; ce ne sont plus que ruines. Déjà, les approches avaient décelé l'abandon des habitants. On ne traversa pas ces cultures soignées qui, au loin, entouraient la ville, lors de l'ambassade qu'y fit le capitaine Péroz. Les champs étaient envahis par une marée montante d'herbes folles. De la mosquée, du donjon, des cases jadis si propres, si confortables, ne restaient plus que les murs; des toits brûlés, subsistaient seulement quelques poutres carbonisées. Le coquet ensemble des champs et des agglomérations mouvementées par une population tranquille a fait place à une friche lamentable et à des décombres noyés dans les cendres. A présent des murailles lézardées, des immondices, des squelettes d'animaux, retiennent seuls le regard sur cette désolation, tristement animée par des bandes de vautours chauves et hideux, en quête de charognes. La place de la mosquée sablée, aplanie soigneusement, a le moins souffert du bouleversement. On y campe, mais les arbres plantés par Samory, encore trop petits, ne donnent pas d'ombre et, malgré les herbes sèches dont on recouvre les tentes, on suffoque de chaleur, au milieu de nuées de mouches minuscules et bourdonnantes. La nuit, des moustiques remplacent les mouches. Celles-ci sont malpropres et gluantes, la piqûre du moustique douloureuse: le repos des nuits n'est pas plus calme que celui de la journée, pendant les heures surchauffées du soleil.

Le 14, combat de Gàna,

Le 22, reprise de la marche. On se dirige sur Sañankoro-Kérouané. Un arrêt plus prolongé à Bissandougou donnerait à Samory le temps de consolider ses troupes ébranlés au Sambiko et au Diamanko. En cinq journées de marches et de combats, la colonne expéditionnaire parcourt les 80 kilomètres qui séparent Bissandougou de Kérouané.

On se à bat Ouassako (le 23 janvier), à Farandougou (le 24 janvier), à Baratoumbo le 25 janvier), à Kérouané (le 26 janvier).

« Samory, comme précédemment, montre une grande entente du terrain, « dans le choix de ses positions défensives, et une grande expérience de la

« guerre, dans la rapidité de ses mouvements et le changement de ses positions. Il a remarqué que le terrain, découvert en arrière du Sambi-Ko et du Diaman-Ko, a permis à notre cavalerie d'exécuter ces belles charges, qui lui ont fait subir tant de pertes; aussi ne choisit-il plus comme lignes de défense que des marigots infranchissables, en dehors de la route, et en arrière desquels existe un terrain, coupé de lignes de défense successives, peu praticable à la cavalerie.

« L'Almamy a soin de barrer les marigots par des abatis et des palissades et d'en flanquer les approches par des murs en pierres. Mais on sent que la confiance de Samory dans la possibilité de la résistance a diminué; il fait le vide devant nous, brûlant les villages, incendiant les récoltes, dans l'espoir que la disette nous forcera à rétrograder; les sofas tirent d'une façon désordonnée » (1).

Le tata, construit par Samory à notre intention, forme une masse couvrante, haute de 5 mètres, et large de 2.

De Kérouané, situé sur un mamelon, on découvre un site délicieux et pittoresque, qui formera un cadre riant aux souffrances et aux privations réservées à la garnison. Au sud, le cours arrondi du Milo ressemble à la lame brillante d'un cimetière tombé dans les herbes, et de l'autre côté, se dressent à pic les falaises de la montagne de Toutoukoro, couronnées de mamelons boisés. Au loin, la grisaille des murs crénelés de Sanankoro s'enlève au milieu de cultures de tous les verts; au centre de Kérouané, les cases de Samory et de ses femmes s'ouvraient sur une place finement sablée et, près de la porte du Nord, une grande mosquée s'élevait, décorée à l'intérieur par une frondaison de feuilles de palmiers, chargées de dessins au fer rouge. Le commandant de Kérouané s'installe dans la demeure de l'Almamy; Sanankoro et Kérouané sont mis en état de défense, et de nombreuses reconnaissances vont ramasser dans les villages voisins les vivres que Samory n'a pu emporter.

La fin du séjour de la colonne à Kérouané est marquée par l'attaque et la prise du Toutoukoro. Ce fut un bouquet d'artifice, un éclatement volcanique dont le commandant Pineau fut le premier ouvrier et dont la formidable détonation porta aux populations terrifiées la nouvelle de notre succès.

Là, l'Almamy avait entassé ses richesses, ses approvisionnements et ses munitions. Tout tomba en notre pouvoir et la conflagration des 25 tonnes de poudre, enfermées dans les soutes samoryennes, ébranla la montagne bouleversée. On va chercher à Bissandougou une colonne de ravitaillement, et, le 21 mars 1892, la garnison de Kérouané, qui est l'extrême avancée de nos possessions (279 combattants, dont 19 européens), est laissée à ses propres forces, sous le commandement du capitaine Wintemberger, de l'artillerie de

(1) Observations du Commandant supérieur : colonel Humbert.

marine, dont la vie et l'énergie devaient bientôt succomber sous les attaques répétées de la fièvre hématurique.

Blocus de Kérouané (avril à novembre 1892.) — A la date du 27 janvier, l'approvisionnement en grains, de la colonne et de la garnison laissée à Kérouané, est à peu près assuré. Mais la fatigue des hommes et des chevaux est extrême; les vivres pour les Européens manquent; la viande fraîche fait absolument défaut, depuis plus de deux mois. Au cours de la colonne, les citations répétées du commandant supérieur du Soudan signalent « le sang-froid de Voulet — étonnant chez un jeune officier — joint à un entrain admirable au moment de l'assaut » (1). C'est à Gana, où l'action fut impétueusement menée par les tirailleurs soudanais (2), entraînés par la belle conduite de leurs chefs. Pour Voulet, c'était la première affaire; jamais baptême du feu ne fut reçu plus crânement. On était sur les bords du Diamanko. Il s'agissait d'arrêter le mouvement de l'ennemi, se dirigeant sur un convoi de ravitaillement venant de Kankan. En arrière de la rive, les sofas s'étaient embusqués dans les broussailles et les ruines du village de Gana. Une brillante charge de Voulet leur infligea de grandes pertes et les mit en désordre. Ils vont se reformer à 500 mètres plus loin, dans un petit bois. Voulet recommença l'assaut et, de nouveau, ils sont délogés. Samory ne dut son salut qu'à une fuite précipitée. C'est au marigot de Baratoumbo; c'est au combat du 10 mars, où Voulet « avec sa bravoure et son entrain habituels, enlève les positions ennemies fortement occupées » (3).

Si jeune, dira-t-on; déjà des habitudes? Oui, et la contagion en est désirable.

L'hivernage approche. Les orages et les pluies diluviennes commencent à creuser une dépression dans les santés. Les maladies compliquent encore cette fâcheuse influence: petite vérole, fièvre bilieuse hématurique, dysenterie.

De mars à septembre, point de communication avec l'extérieur. Isolement, combien pénible, qui raie cette poignée de braves de la vie du reste du monde: plus de nouvelles reçues, plus de nouvelles envoyées; les émissaires ne peuvent franchir le cercle qui étreint Kérouané.

Quand une tentative était faite, le malheureux courrier désigné, marchait à une mort presque assurée; le jour, se faulant dans les hautes herbes, glissant de buisson en buisson: la nuit, s'aventurant à l'aveuglette, il essayait de se jeter inaperçu dans les montagnes, mais échappait rarement aux guetteurs ennemis, installés sur les hauteurs, embusqués à tous les points de passage. Saisis, lettres, dépêches, journaux devenaient la proie de Samory et leurs porteurs, avant de mourir, étaient horriblement mutilés. Une telle perspective

(1) Ordre général, n° 57, du 3 février 1892.

(2) Commandés par le lieutenant Saivat.

(3) Ordre général, n° 88, du 21 mars 1892.

n'était pas pour exciter l'entrain des audacieux. On gardait le souvenir de l'avertissement, donné par Samory, lors du passage à Madiarébangon.

Placé en travers de la route, un bras sanglant, fraîchement coupé au dessous du coude, semblait là pour indiquer le sort réservé à la main qui prendrait un pli, pour le porter à travers les lignes ennemies.

En passant devant ce signe sinistre, les hommes de confiance, courriers de profession ou agents politiques, que nous avions avec nous avaient frémi et ce mot du vieil interprète, jeté froidement du haut de son cheval : « La main d'un courrier ! » n'avait pas eu pour effet de les rassurer (1).

Mais, ce détachement isolé et aventuré va bien augmenter pour nos tirailleurs le poids de la séparation d'avec leurs chères « moussous » (2). D'habitude, nos Soudanais ne les quittent que pour le temps relativement court des expéditions ordinaires. Les camarades, qui rentrent avec la colonne, seront plus heureux. Pour eux, les prochains retours et les prochaines caresses ! Le moral de ceux qui restent ne va-t-il pas se ressentir de cette privation prolongée ?

L'inquiétude de ces prévisions est bientôt conjurée : les chefs des villages environnants décident d'offrir une jeune fille libre pour chaque soldat de la garnison de Kérouané. La nouvelle est accueillie avec enthousiasme.

Ces jeunes filles vont devenir les compagnes des tirailleurs, dont la vie s'éclaire d'un rayon de soleil. Pour le commandant de Kérouané, c'est une garantie de l'entrain et du dévouement de ses hommes. Dans les agglomérations voisines, 300 jeunes filles furent tirées au sort. C'était une joie d'être choisie pour femme des guerriers, et une déception pour celles dont le nom n'était pas appelé. Une seule exception assombrit cette singulière et multiple idylle. Un nouveau tirage au sort — des tirailleurs cette fois — assigna des maris aux jeunes filles arrivées à Kérouané. Pas banal ce mode de faire ! Le rapide hasard des attributions opéra des unions aussi satisfaites que l'eussent fait, peut-être, des cours assidues et des choix d'élection.

Cependant le tour vint, dans la répartition des beautés noires d'une jeune fille Peulhe, au visage assuré, plein de noblesse. Ce mariage forcé n'était pas de son goût ; ses aspirations allaient ailleurs. Sous sa parure de piécettes, ses bracelets et ses colliers d'ambre, superbe et farouche, elle toisait les tirailleurs, aux yeux flambants de convoitise ; mais son abord, pas rassurant, gelait les désirs. Une inquiétude se marqua dans l'assistance des fiancés.

Lasse enfin, terrible, elle leur dit : « Qui de vous, captifs des blancs, viendra me prendre la main ? » Aucun, n'osa approcher. Alors la Peulhe, suivie des siens, qui l'avaient accompagnée, s'en alla droite et fière, tandis

(1) *Au Niger*, par le commandant Péroz.

(2) Femmes.

que son père obtenait facilement des officiers français, dispense de la contrainte si douloureuse pour sa fille.

La petite garnison n'est pas seulement décimée par les fatigues, les luttes et les balles ; la maladie fait rage. Avant juillet, pendant plusieurs mois, Voulet des plus atteints est cloué au lit, où la dysenterie le jette sans forces. Il doit rester avec les malades, alors que les bien portant se battent. Quelle amertume !

Notre installation à Kérouané devait convaincre Samory de notre volonté de conserver définitivement nos conquêtes sur le Niger.

A peine la colonne Humbert eut-elle repris la route de l'aller, après avoir laissé à Kérouané un poste d'enfants perdus, que Samory vint attaquer celui-ci. Mais, si l'on était peu, on se défendait beaucoup. Quand le cercle des Sofas se resserrait par trop, des sorties audacieuses le brisaient et donnaient de l'air à la petite garnison. Cela, renouvelé chaque jour, dura six mois et plus. Les défenseurs, diminuaient, le courage restait intact. C'est le lieutenant Bietrix qui commence la liste des tués. Il a péri (le 4 avril), à Kabadianbara. Sa mort sera vengée là où elle a eu lieu.

L'exil n'effaçait pas en eux l'empreinte de la Patrie et, si le temps n'était guère aux réjouissances, le jour de la fête nationale ne fut cependant pas négligé. Quand arriva le 14 juillet, par une chaleureuse réaction contre les dangers environnants, l'hommage des pauvres emmurés, franchissant les murailles, les espaces et les mers, alla saluer la France lointaine. Les tirailleurs rivalisèrent d'adresse et de rapidité à la course ; des jeux furent imaginés ; puis, malgré la diminution des vivres, on mit « les petits plats dans les grands » : amélioration des popotes, et ration extraordinaire de tafia et de café. Pour parfaire la cérémonie, il y eut concours de tir, où en tête, s'exhiba la supériorité des officiers. Le prestige de ceux-ci fut brillamment soutenu par Voulet.

Couché depuis quelque temps déjà, le pauvre sous-lieutenant était miné par la fièvre. Les cris : « Vive la France ! » arrivèrent jusqu'au lit du malade. Ce fut une secousse. A cette évocation, il se sent renaître ; il veut aussi prendre part à la manifestation patriotique. Il se lève et se fait porter sur un fauteuil à l'endroit où sont réunis ses camarades.

Au bout d'une perche, fichée à trente pas, était une bouteille, qu'il fallait casser en trois coups. Le revolver n'est pas une arme commode ; il y eut bien des « *choux blancs* ». Les officiers se sentaient quelque peu humiliés devant l'assistance des tirailleurs. Mais Voulet arriva ; s'étant fait asseoir à la distance convenue, il arme, vise et tire. Du premier coup, la bouteille vole en éclats ! On lui fait une ovation. Avec le même succès, il recommence plusieurs fois. Pendant ce temps, il ne songeait pas à son mal et cette bonne journée lui fut

certainement salulaire. Peu à peu, il revint à la santé, guéri par une médication peu accoutumée à la Médecine.

Une petite colonne (100 hommes) s'organise sous le commandement de Salvat. Voulet est mal remis de sa dysenterie ; mais, c'est un trop gros crève-cœur de rester et de voir partir sa compagnie. Le sous-lieutenant demande à marcher. Refus du docteur. Instances du malade. Il part quand même (16 septembre.) « Comme toujours, dit Salvat, sabravoure dépasse tout éloge ».

On se dirige sur Kabadianbara, repaire de N'golo Kaulibaly, lieutenant de Samory. En plein jour, sous le feu de l'ennemi, il s'agissait de franchir le Baoulé non guéable. Des moyens de passage sont improvisés et l'on tente l'aventure. La section d'avant-garde (Lieutenant Audlauër), moitié à la nage, moitié dans l'unique pirogue, traverse le cours d'eau, se jette sur la rive opposée et tout de suite engage un combat acharné, qui couvre le passage du reste de la compagnie. Lorsque tout le monde est là, l'ennemi est en déroute et Kabadianbara livré aux flammes ; une centaine de Sofas sont tués. Pendant cette énergique action, qui demeure un modèle du genre, au grand honneur du Lieutenant Salvat, qui l'a conduite et des auxiliaires, qui l'ont secondé, 14 hommes furent atteints : 9 blessés et 5 tués.

Mais, à Kérouané, les vivres vont manquer et l'on se bat toujours. Enfin, dans les derniers jours de novembre, le colonel Combes réussit à annoncer sa venue. Libérateur, il accourt à marches forcées. La vue de Kérouané lui rappelle celle de Nafadié, qu'autrefois il a sauvé pareillement, alors que les défenseurs, réduits à l'état de squelettes, allaient succomber à l'inanition, à Kérouané aussi, il était temps d'arriver. Le drapeau flottait toujours, mais quelques jours encore et autour de lui, il n'eut plus trouvé que des cadavres. Des 19 européens du début, 6 ne sont plus là. Le Capitaine Wintemberger commandant le poste est mort d'épuisement et des 260 indigènes, une centaine à peine, valides mais sans force, ont résisté aux balles, aux maladies, aux privations. Les officiers ont tous été éprouvés : Rambaud, Bunas et Voulet ont failli mourir, Laurent rendit l'âme en débarquant en France, sans avoir pu montrer à sa famille la croix de la Légion d'Honneur, obtenue deux mois avant. Le dévouement du docteur Brossier, malade lui-même, put seul conjurer la mort générale.

Après celles de Nafadié (1) et de Niagassola (2), cette défense demeure une des plus belles pages des annales Soudanaises.

La Croix de la Légion d'Honneur fut, pour Voulet, la récompense des efforts déployés dans les combats de la colonne Humbert et durant le blocus de Kérouané.

(1) Par les capitaines Louvel et Dargelos.

(2) Par le lieutenant Péroz.

Dans des lettres de Salvat, qui l'a eu sous ses ordres, et du commandant Pineau, qui l'a vu au feu, pendant les rudes affaires de cette colonne de 1891 à 1892, on relève cette appréciation : « Le jeune sous-lieutenant Voulet trouvait le moyen de se faire remarquer par son calme, son sang-froid, son endurance, sa bravoure et cela au milieu des Sensarric (1), des Mangin (2), des Baratier (3), des Germain (4), des Bietrix (5), des Bunas (6), des Lauzanne (7), des Sainte-Colombe (8), des Andlauër (9), des Cristofari et de tant d'autres... (10) »

Salvat ajoute : « Voulet fut instructeur remarquable, bon camarade sur tout, ne songeant jamais à critiquer la façon de faire de son commandant de compagnie, qui, pourtant, n'était qu'un lieutenant comme lui. J'ai gardé du camarade et de l'officier un souvenir profond. De tout cœur, j'applaudirai toujours à ses succès ». En France, l'hommage aux qualités de l'instructeur serait banal ; il prend une valeur exceptionnelle au Soudan, où la formation de soldats français avec des nègres presque sauvages, se double d'une œuvre d'affinement et de civilisation. Plus qu'avec aucunes autres recrues, avec nos tirailleurs noirs, se justifie l'aphorisme : « *Les bons chefs font les bons soldats* ».

Colonne Combes (novembre 1892 à mai 1893). — A peine délivré, Voulet repart pour de nouveaux périls. Avec la colonne Combes, il continue la poursuite de Samory. Les combats sont journaliers. Un détachement (50 tirailleurs réguliers et 70 auxiliaires, armés de fusils à pierre) est envoyé par la colonne principale, dans le sud-est de Bissandougou, contre une troupe de Samory, forte de 600 fusils à tir rapide.

Une manœuvre savante du capitaine Montéra amena Samory dans le cirque de Mariguédougou (12 avril 1893) où, enserré par la nature et notre poignée d'hommes judicieusement distribués sur les points culminants, il fut battu à plate couture. L'Almamy-émir ne réussit à se sauver que grâce au faible effectif de ses vainqueurs. Ceux-ci, déjà peu nombreux au départ, étaient réduits à 40 fusils réguliers par les pertes de cinq journées de combat incessant. 200 hommes de Samory restèrent sur le terrain. Le chef de la garde samoryenne. M. Bilali-le-Petit était parmi les morts.

(1) Tué à Dongoi, près Tombouctou.

(2) Beau-frère et vengeur du capitaine Ménard. Compagnon de Marchand, au cours de la mission sur le Haut-Nil.

(3) Compagnon de Marchand, au cours de la mission sur le Haut-Nil

(4) *Id.*

(5) Tué à Kabadianbara.

(6) Assassiné avec le brave Brulot, dans le guet-apens de Bouna, tendu par Sarah N'Ké Mory, fils de Samory.

(7) Très remarqué au cours de la campagne.

(8) Grièvement blessé à Fabala.

(9) Blessé au Toutoukoro ; déjà connu par son expédition au Yendé.

(10) Commandant Pineau.

Attaché à la compagnie du capitaine Valentin, Voulet avait pour collègues deux officiers qui, eux aussi, ont donné de belles preuves de valeur, les lieutenants Andlauër et Maritz, le dernier, future victime de la méprise de Warina.

Vers la fin de la campagne (mars 1893), la colonne revenait de Nafana, après avoir chassé Samory, la situation fut un instant critique. Par suite de l'épuisement des vivres et de la désertion des guides indigènes, il importait de rallier viter Kérouané, qu'on supposait à environ trois journées de marche dans le nord-ouest. Mais, c'était une direction au moins vague, exposant à des erreurs et à des retards terrifiants, en raison du manque d'approvisionnements, qui n'était plus qu'une affaire d'heures comptées.

Sachant que Voulet avait fait partie des défenseurs de Kérouané, le colonel Combes fit appel aux notions que l'officier avait pu garder de la physiologie générale de la région. Dans de telles conditions, alors que les instants étaient si précieux, se charger de la conduite de la colonne était une tâche grosse de responsabilité. Voulet l'entreprit pour le salut de tous. Evidemment il connaissait les environs de Kérouané, mais non à une telle distance. Alors, on était séparé de la vallée de Milo, qui arrose Kérouané, par le massif montagneux du N'Gaye.

En concentrant ses souvenirs, Voulet crut reconnaître un col ouvrant passage sur la vallée du Milo. Le lieutenant, ému par l'appréhension d'une erreur involontaire, se met en tête de la colonne et marche droit sur la dépression, qui lui paraît être le col d'Ouronfoca. Depuis la guerre, les indigènes avaient déserté les campagnes ; l'herbe avait poussé, durant l'hivernage, et les sentiers n'avaient pas laissé de traces. Quelle pénible indécision tant que dura la montée vers le col. Celui-ci enfin franchi, immense fut la joie du lieutenant, quand se déroula à ses pieds la belle vallée du Milo, dans l'Occident de laquelle apparaissait la silhouette indécise de Kérouané, où attendaient des approvisionnements sauveurs. La vue de la terre promise ne fut pas saluée avec plus d'allégresse par les Hébreux de Josué. On avait échappé aux balles des Sofas ; de même, Voulet venait d'épargner à la colonne les terribles affres de la faim.

Les colonnes Humbert et Combes, séparées par la défense de Kérouané, rejetant Samory à 300 kilomètres du Niger et lui ayant enlevé la majeure partie de ses états, si elles ne réussirent pas à l'empêcher tout à fait, entravèrent beaucoup le ravitaillement en armes et en munitions, que l'Almamy tirait de Sierra Leone ; elles affirmèrent aussi notre force sur le Haut-Niger.

Mission Destenave, (d'avril à novembre 1895). — En 1895, un premier effort fut fait vers ce Mossi, où la persévérance de Voulet, devant, l'année suivante, obtenir de si beaux succès.

Au mois d'avril, le capitaine Destenave, les lieutenants Margaine et

Voulet et 70 fusils, partis de Bandagiara, se dirigèrent sur Ouagadougou, la capitale du Mossi. Mais la force de la mission n'était pas en rapport avec les difficultés et l'hostilité ambiantes. Après s'être approchée de Yako, abandonnant la direction primitive, elle se porta dans le Nord, par le Yatinga. La mission ne fut cependant pas stérile : un traité fut signé avec le chef de Yatinga, plaçant ce pays sous le protectorat de la France. Ce traité, qui accentuait notre pénétration dans la boucle du Niger était aussi un pas vers la liaison du Soudan avec la côte.

En juillet, le capitaine Destenave pousse une pointe sur le territoire de la Volta noire ; puis, remontant toujours plus au nord, entre dans le pays de Gondo et marche sur Dori, dans l'espoir qu'un événement heureux pour nous, venant à surgir à Ouagadougou, faciliterait notre entrée au Mossi. On traverse ainsi le Djilgadi et l'Aribinda. Entre Aribinda et Dori, la marche est des plus pénibles. Pas d'eau et un soleil de feu ! Aux souffrances de la soif, pendant le jour, s'ajoute la privation de sommeil. Il faut s'entourer d'abalis et veiller, pour parer aux attaques nocturnes des Touareg.

En octobre, on est à Dori, capitale du Liptako, où sont renouvelés les traités Monteil.

Sur ces entrefaites, une insurrection formidable éclate au Yatinga, contre notre allié Bakaré. Nous volons à son secours. Les ennemis de Bakaré sont défaits à Sissamba, village situé à 8 kilomètres de Ouhigouya, capitale du Yatinga (novembre). Bakaré semble rétabli dans son autorité. Mais, les événements heureux espérés ne se sont pas réalisés. Les difficultés n'ont fait que croître. On dut renoncer à la pénétration dans le Mossi. Pour cela il aurait fallu à la mission des forces triples. Après avoir parcouru 1800 kilomètres, on rentra à Bandagiara, à la fin de novembre 1895.

Cette mission, si elle n'avait pas procuré les résultats désirés, avait mis en lumière les belles facultés de Voulet et montré ce qu'on pouvait attendre de son énergie. Le ministre des colonies le lui exprima, dans les éloges officiels et flatteurs de sa lettre du 9 novembre 1896. Voulet n'attendit pas cette lettre, pour prouver qu'il était digne d'une telle appréciation.

Mission à Diankabo, (février 1896). — En décembre 1895, Bakaré qui avait placé le Yatinga sous notre protectorat et que nous avions déjà secouru, fut chassé de Ouhigouya par les ennemis de notre influence. Ceux-ci avaient été mis en mouvement par Bokary-Kountou, le Naba des nabas du Mossi, qui, s'était opposé à l'entrée dans ses Etats de la mission Destenave. La marche rétrograde de celle-ci, à partir de Yako, fut considérée par Bokary comme une victoire personnelle, qui lui donna de l'arrogance et du mépris pour nous. Voulet allait se porter à l'aide de Bakaré, quand il en fut empêché par la nécessité de sévir promptement contre les habitants d'Ibi, pour obtenir réparation de leur insulte au capitaine Laperrine, lors d'une tournée de celui-ci à l'est de

Bandagiara. La mission Voulet devait ensuite (ordre du capitaine de Béchevel, résident de Bandagiara) se porter à Diankabo village des foubé d'Abdoulaye Bokary, chef du Gondo, pour ouvrir, s'il y avait lieu, au capitaine Lâperrine, la route de Douentza.

Voulet partit, le 23 février, à 5 heures du matin.

Le 24, premier combat, à Nombori, qui ne réussit pas à nous arrêter. Le chef du village vint faire sa soumission et l'on continua sur Ibi. Mais Téréli, où nous avions fait halte — pacifique d'abord — se souleva tout à coup. Des coups de feu éclatent ; on se bat partout. Les gens des villages voisins viennent se joindre à ceux de Téréli. La nuit tombe. Voulet réussit à grouper son monde et s'établit en dehors du village, sur un point dominant. Mais il importait d'arriver sans retard à Ibi. On part. Le 25, à 6 heures du matin, on est en vue du village. La pente abrupte, sur laquelle il se dresse, est occupée défensivement sur une étendue de 3 kilomètres. L'issue du combat est incertaine avec les faibles forces dont dispose la mission. Voulet poursuit d'abord le but de celle-ci et se rend à Diankabo, remettant au retour le châtiment de ceux qui l'ont accueilli avec hostilité.

A 7 heures du soir, on était à Diankabo. La colonne campa en dehors des cases. Les hommes avaient élevé des abris en paille. La journée du 26 et celle du 27 se passèrent sans incidents ; cependant la complaisance d'Abdoulaye, déjà peu marquée au début, allait s'amoindrissant encore. Aussi, suivant une prudence dont Voulet ne se départait jamais, même en pays ami, le service de sûreté fonctionnait comme d'habitude. Seulement en raison des fatigues endurées et de la qualité d'allié, que se donnait Abdoulaye, Voulet n'avait pas cru devoir obliger les deux sous-officiers et lui-même à veiller pendant la nuit à tour de rôle. A cette époque, il ne savait pas — ce que savait Abdoulaye — qu'un nouveau Messie avait levé dans l'est, l'étendard de la guerre sainte et qu'une formidable insurrection allait soulever, contre les Français, les montagnards (Habé) du massif de Bandiagara. On était donc sans inquiétude.

Michelet a écrit : « Le fleuve a soif des nuées, le désert a soif du fleuve, la femme noire de l'homme blanc... elle est tendre entre les tendres, bonne entre les bonnes. Demandez aux voyageurs qu'elle a sauvés si souvent... » ; maintes fois, providentielle, elle est la défense des Européens, aventurés dans le mystère de l'Afrique. Compatissante, de son intelligence et de son cœur jaillissent des délicatesses, inconnues à ses noirs compagnons : telles la bonne Namarou et la vieille de Siradine-Tombo révélées, dans « *France noire* », par le souvenir reconnaissant de Marcel Monnier.

Ici se place une touchante vérification de ce dévouement nègre.

La belle Aïssa, aux yeux élargis, s'était éprise pour Voulet d'un attachement qui devait détourner du jeune lieutenant, la catastrophe d'une surprise mortelle.

C'était le 27 au soir — il était environ 9 heures — Avant de se reposer,

Voulet, entouré de ses braves sous-officiers — Palmieri et Ragot — leur disait que, sans doute, on devrait attaquer Téréli, le 29.

En ce moment, la jeune Aïssa, en proie à une violente émotion, surgit au milieu des Européens. Sa voix tremble. Effarée, elle se jette aux pieds de Voulet : « O mon maître, implore-t-elle, viens me parler sans témoins ; *je ne veux pas que tu gagnes le Paradis.* (1)

Voulet, intrigué, la suit à l'écart. Alors, c'est une grave révélation. « Lieutenant, dit-elle, cette nuit, quand toi et tes soldats fatigués seront endormis, les gens de Diankabo mettront le feu aux cases du camp et profiteront du tumulte pour poignarder les blancs. » Ce discours et sa mimique impressionnèrent vivement Voulet qui, pour contrôler les causes d'une terreur exagérée peut-être par l'affection d'Aïssa, envoie celle-ci aux écoutes, avec le fidèle Coulibaly.

Conduit par la jeune femme, l'interprète, sans être vu, approche d'un groupe de conjurés, réunis en dehors du village, sous un gros banane et entend leurs projets.

Aïssa avait dit vrai : l'incendie était fixé pour le milieu de la nuit.

Les conspirateurs, entourés par des hommes en armes, furent mis hors d'état de nuire ; ainsi se confirma l'adage : « *Souvent qui veut surprendre est surpris* »

Abdoulaye, que Voulet croyait seulement coupable d'inertie, s'en tira avec une forte amende. Il ne devait rien perdre pour attendre : dévoilé plus tard, ce chef indigène paya de sa tête la part qu'il prit à l'insurrection des Habé.

Aïssa, de race peulhe, comprenant le langage des Foulbé de Diankabo, avait surpris leur complot et sauvé les blancs d'un massacre certain. Sa conduite, cette nuit là, éclaire d'une douce lueur la vision charmante de la Fatou-Gaye, de Loti.

Le plan des Foulbé avait grande chance de réussir. Les abris en chaume étaient un aliment facile pour les flammes ; facile aussi devait être le massacre des blancs, occupés à se garer des atteintes du feu. Le sergent Palmieri ne devait pourtant plus vivre que quelques heures. A la prise de Téréli, le 29, il tomba mortellement atteint, alors qu'en tête il enlevait bravement sa section.

Le pays est dans une grande surexcitation, une action vigoureuse et sévère s'impose. Voulet ne la diffère pas. Le 28 au soir, un peulh, qui s'est fait remarquer par la violence de ses excitations à la révolte, est pris et a la tête tranchée. Voulet trompe ensuite le chef de Bombou, sur la direction qu'il se propose de prendre. Il demande un guide pour aller au Nord, à Koundou, et marche à l'Ouest, sur Téréli. A l'aube du 29, le stratagème a réussi : le détachement, sans

(1) Tournure nègre pour dire *je ne veux pas que tu meures*. En Afrique, le verbe *gagner* a les acceptions les plus diverses : une femme, devenue mère, *a gagné petit* ; un noir, battu au jeu de dames, *a gagné perdu*, etc...

avoir été éventé, est à 1,500 mètres du village endormi, tandis qu'à Koundou, prévenu par des émissaires, il y a branle-bas de combat et l'on se dispose à nous recevoir à coups de fusil. L'attaque immédiate réveille en sursaut les Habé de Téréli qui, la première stupeur passée et soutenus par les populations environnantes, font vigoureusement face à la surprise des assaillants. S'égaillant derrière les rochers, ils font pleuvoir une grêle de flèches et de coups de feu, qui ne parviennent pas à rompre l'élan de la petite colonne. Le village est incendié et l'on se retire par Sagarou. Le bruit de notre succès nous a précédés : partout nous sommes bien accueillis et, après un repos mérité, à Boukasso (3 mars), on rentre à Bandiagara.

Notre vigueur s'est affirmée et toute velléité de révolte est apaisée.

Le général Boislève, Commandant en chef des troupes de l'Afrique occidentale signala la belle conduite des tirailleurs et de leur officier.

La citation à l'ordre du jour, particulière à Voulet, rendait hommage « à l'intelligence, à l'énergie et au sang-froid avec lesquels il avait dirigé la mission. » Le passage relatif à son rôle militaire était ainsi conçu :

« A l'affaire de Téréli, resté seul européen debout dès le début de l'action, n'en a pas moins continué et poussé à fond l'attaque d'un village, défendu avec opiniâtreté par de nombreux et bons tireurs ; l'a enlevé et détruit complètement sous le feu le plus violent, en infligeant à l'ennemi des pertes considérables. Grâce à ses dispositions et à la vigueur de ses mesures, a pu dégager son monde et assurer l'enlèvement de ses morts, de ses blessés et de leurs armes. » (Ordre Général n° 55. St-Louis, 3 mai 1896.

Après le combat du 29, l'officier, utilisant les réminiscences des causeries avec son père, devint le médecin de ses blessés, Il va de l'un à l'autre, les reconforte par de bonnes paroles, les soulage par des soins intelligents. Il procède même à des opérations, qui honorerait un maître de l'art. Il lave les plaies avec du bicklorure et les saupoudre d'iodoforme. Un homme véritablement trépané par une balle, portait au sommet du crâne un trou béant, par lequel on voyait le cerveau palpiter à chaque impulsion du cœur. Il remplit le trou d'iodoforme ; pendant quatre jours le blessé resta dans le coma, puis commença à mieux aller ; peu de temps après il se portait tout à fait. Le major improvisé extrait des projectiles : pour l'un d'eux entré par le dos et logé sous la peau du ventre, il n'eut qu'une incision à faire et, — pressant, — la balle sortit « comme un noyau de cerise de son enveloppe »,

Avant les départs pour les Colonies, le docteur, son père, le mettait au courant des plus récentes découvertes médicales. En toute occasion, Voulet profitait de ces notions de chirurgie et d'antiseptic particulièrement utiles à un officier.

Colonne de répression contre les Habé (3 juin au 25 juillet 1896). — Au retour de Diankabo. Voulet se dispose à aller secourir notre allié Bakaré,

quand se lève, dans l'Est, du côté de Dori, un prétendu prophète, Amidou Colado, qui prêche la guerre sainte. Jusqu'aux portes de Bandagiara, la région est en ébullition. Une colonne de répression est formée et Bakaré, réduit à la dernière extrémité, est encore laissé à ses propres forces. Que vont penser de notre protectorat les indigènes, si nous délaissions plus longtemps notre protégé? Mais il faut courir sus au plus pressé : pour le moment, c'est le soulèvement religieux qui bouleverse le pays. Les forces disponibles sont réunies, sous le commandement du capitaine Menvielle, résident de Bandagiara. Il se dirige rapidement sur Sangha, cœur de la révolte.

Sangha, agglomération de dix villages, séparés par des ravins à pic, compte 8,000 habitants. Chaque homme a un fusil. L'affaire sera dure ; il faut vaincre quand même, sous peine de voir Bandagiara bientôt gagné à la sédition et la garnison étouffée. Le tam-tam de guerre est assourdissant ; tous les guerriers sont en armes. Le combat dure de 7 heures du matin à midi (19 juin 1896). Une discipline exacte, l'exemple des officiers peuvent seuls triompher du nombre des ennemis et des obstacles presque impraticables du terrain. Enfin on est victorieux. Succès payé cher : la compagnie auxiliaire, que commande Voulet, blessé lui-même d'un coup de feu à l'épaule gauche, compte 20 hommes hors de combat. Mais le résultat est atteint. Les Habé font leur soumission. Quelques jours après, moins heureux que son confrère en sainteté, le marabout Mahmoudou-El-Lamine, qui s'était sauvé de Bafoulabé, le prophète Amidou-Colado, tombé aux mains du capitaine Menvielle, fut jugé et passé par les armes.

La colonne rentra à Bandiagara le 25 juillet.

Au Mossi, au Gourounsi et au Gourma. — *Objet de la mission. Sa composition. Départ de Bandiagara, Sim. Le Naba. Bakaré rentre à Ouhigouya. Salam des Musulmans à Goursi.* — Mais la situation de Bakaré est presque désespérée et l'on apprend que les Anglais de Coumassie préparent une action décisive sur le Gourounsi et le Mossi. Ils veulent réparer l'échec du mulâtre Fergusson, leur envoyé qui, en décembre 1895, n'a pu entrer à Ouagadougou. Il faut les devancer si, du coup, nous ne voulons voir compromis l'avenir du Soudan français et interceptés ses débouchés vers l'Océan.

Le retour de Voulet à Bandiagara n'est pas pour un long repos.

Le colonel de Trentinian, lieutenant-gouverneur du Soudan a vu les nuages qui s'accroissent à l'horizon anglais. Il veut les empêcher de crever sur la colonie naissante. D'accord avec le Gouverneur général de l'Afrique occidentale, — M. Chaudié, — chargeant le lieutenant Voulet de conjurer l'orage, il lui adjoint le lieutenant Chanoine des spahis, le docteur Henric, les sergents Laury et le Jariel, de l'infanterie de marine, 23 tirailleurs et 10 spahis indigènes, auxquels s'ajoutent 180 auxiliaires, fournis par Aguibon, sultan

du Macina et Ouidi Diobo, roi de Barani. Des interprètes facilitent les rapports entre le lieutenant et les éléments de langage divers de sa colonne. Ceux-ci, pour la plupart, sont musulmans: Afin de satisfaire à leurs instincts de religiosité, un marabout de Bandiagara, Idrissa Diallo, les accompagne. La mission comprenant 220 combattants, armés de fusils, et 250 porteurs, quitte Bandiagara le 30 juillet 1896, et marche sur Ouagadougou, capitale du Mossi. La saison des pluies fait prévoir une expédition particulièrement pénible. Le départ d'une aussi petite colonne, vers un pays comme le Mossi, rappelle l'audace de Fernand Cortez, entreprenant, avec une poignée de braves, la conquête du Mexique. A Bandiagara, les vieillards d'expérience, qui savent que le Mossi a arrêté toutes les invasions; que la meilleure armée du grand El-Hadj-Omar y a été anéantie, saluent d'un haussement d'épaules la folle entreprise des Français: « *Ce sont des cadavres qui s'en vont!* » disent-ils. Ces sombres appréciations ne sont pas pour exciter l'enthousiasme des indigènes; mais Voulet ne laisse pas glisser ses hommes sur la pente du découragement. Les difficultés qu'il prévoit, il les cache; il rappelle les exploits de ses compatriotes et, son petit monde, auquel la renommée a dit les exploits du jeune chef, le croit bientôt invincible et irrésistible. La confiance naît et grandit: on va à la victoire. Pour justifier cette opinion, Voulet veut que la première rencontre soit un succès éclatant.

Le 8 août, on arrive à Tiou, la frontière de ce Mossi redoutable; nous y trouvons Bakaré, notre allié, auquel notre protection devait finir par sembler illusoire. Nous nous étions tant fait attendre pour le secourir! Mais nous voilà! L'espoir revient et Bakaré se revoit sur le siège des nabas du Yatinga, dont l'ont précipité les nabas de Yako et de Ouagadougou. Mamadou Aladi, le chef Peulh, chez lequel s'était réfugié le fugitif, est là aussi. Tous deux joignent leurs contingents, armés de lances et de flèches, à celui de la mission et la petite armée forme la bigarrure la plus bizarre. Aux haltes, les griots, — ces troubadours noirs. — avec les chefs des Foulbé et des Mossi, venaient se grouper autour de la mission. Dans d'inépuisables improvisations, ils chantaient les hauts faits du lieutenant. Pour eux, c'était un véritable sultan et ils rivalisaient de ces flatteries dont est fertile le pays du soleil.

Sa case est illustre en France,
Vois les sentinelles chrétiennes le saluer au passage.
Le jour du combat, il porte un sabre d'argent,
Sans fusil, il marche en avant.
Il entre le premier dans le lata,
Il fait fuir tous les guerriers...

Et les versets continuaient, enfilés bout à bout.

On se dirige sur le grand village de Sim, où se sont rassemblés les révoltés du Yatinga. Un bruit sourd et puissant en trahit le voisinage: ce sont les

griots qui battent avec rage, les tambours de guerre, pour irriter la colère des guerriers. Bakaré, à mesure qu'on approche, est moins rassuré, des émissaires lui ont appris qu'à Sim, toute la nuit précédente, cela a été fête et orgie, en l'honneur de l'anéantissement prochain des audacieux qui s'avancent.

On est au 10 août, jour anniversaire de la naissance de Voulet, qui, sacrifiant au sentiment de fatalité, dont les soldats sont si souvent imbus, a choisi cette date pour livrer le combat, dont le résultat devait avoir une influence décisive sur toute la campagne.

On s'arrête. Le convoi serre en masse. Les conversations cessent. On entend le silence dans la colonne, silence accentué par le vacarme assourdissant, du côté de Sim.

Les Musulmans font une courte prière. Avec ferveur, ils baisent les gris-gris, renfermant des versets du Coran, qui pendent à leur col, comme des scapulaires :

Grand Prophète, envoyé de Dieu, menez-nous à la Gloire;
Nous voulons vaincre ou mourir pour vous!

(J.-J. R.).

Prosternés, les burnous forment comme les vagues blanches d'un océan, qui va bientôt se hérissier en une tempête d'exaltation.

Puis la voix sonore et persuasive du marabout, — séduction pour l'oreille et pour les cœurs, — anime de l'accent de l'enthousiasme, les sentences empruntées à la Loi.

Enfin, les dernières dispositions réglées, la marche reprend silencieuse vers le village. « Malgré moi, a dit Voulet, je me sens profondément impressionné. Cette prière des Musulmans, ce bruit sans cesse grandissant du tam-tam de guerre; ce grand silence de notre côté, succédant brusquement aux conversations bruyantes; une certaine hésitation, maintenant très-visible chez nos alliés; ce village de Sim, toujours résolu à nous barrer la route, malgré les négociations antérieures, ce pays inconnu enfin, dont nous venons à peine de fouler le sol et où les dangers nous attendent, tout cela produit en nous, une émotion indéfinissable ».

Le paysage formait un cadre imposant à cette scène palpitante, si pittoresque pour des yeux européens : « à gauche, dans les hautes herbes, les foulbés d'Aladi, cavaliers d'abord, fantassins ensuite; toute une théorie d'hommes vêtus de blanc; à droite, les Mossi de Bakaré, dans le même ordre; mais sombres, presque noirs, sous leurs manteaux de guerre, surchargés d'amulettes. On se croirait transporté brusquement, quinze siècles en arrière, à l'époque lointaine des grandes invasions des barbares. Entre les deux, la mission groupée en carré; dans le fond, le village vers lequel on s'avance et d'où va bientôt surgir la mort pour beaucoup.

« Que va devenir, au milieu de la tourmente, cette poignée d'hommes

dont les existences me sont confiées », se dit Voulet, dans l'âme duquel s'ajoute à celui de l'incertitude, le fardeau des responsabilités.

« Quel sort attend cette mission au succès de laquelle est attachée une œuvre de si haut intérêt; œuvre qui ne peut être accomplie que par nous ou par les Anglais? »

Alors, dans une obsession de cauchemar, comme un *Mané, Thécel, Pharès*, lui apparaît la funèbre prédiction des vieillards de Bandagiara : « *Ce sont des cadavres qui s'en vont!* » Vision fugace, qui n'influence pas longtemps Voulet. Son audace de français et de soldat prend vite le dessus.

« *En avant!* »

L'allure s'accélère, les tirailleurs se déploient.

Mais l'objectif ne se résume pas au village. Sans le voir distinctement, on devine l'ennemi partout. Où s'est-il embusqué en force? on n'en sait rien. Il faut se mettre en garde de tous côtés. Et l'on marche toujours sur Sim. Impossible de préciser l'étendue des positions à attaquer. Le poids de l'incertitude s'accroît des doutes sur la valeur de nos alliés. Voulet pense qu'il ne doit compter que sur les seules forces de la mission. Bakaré et Aladi, décontenancés par des revers antérieurs, mal obéis d'ailleurs, n'avancent plus. Leurs troupes sont arrêtées en une masse confuse, prête pour la fuite éperdue. La mission, les sens en éveil, continue son approche dans l'anxiété des surprises qui, partout, peuvent surgir du mystère des hautes herbes et des bois.

Tout à coup, une irruption torrentueuse déborde le petit carré, qui est chargé avec rage sur trois de ses faces. La mission tient bon. Les attaques redoublent. Cette cavalerie des Mossi, composée des meilleurs guerriers, est redoutable; au milieu de leur fourmillière, le carré darde ses baïonnettes comme un hérisson; mais un hérisson qui crache le feu par ses pointes. Les cavaliers se resserrent toujours; on dirait qu'ils vont engloutir notre petit noyau de tirailleurs noirs, sur lesquels ils s'acharnent. La direction va-t-elle échapper aux cinq Européens? Que les assaillants persistent un peu et cela va en être fait! Indécision critique et solennelle! Heureusement, les masses ennemies se mettent à tourner, sous l'averse de plomb qu'elles affrontent; puis c'est la fuite. L'étreinte desserrée, la mission respire vite et, de la défensive, on passe à l'offensive. Voulet la pousse énergiquement; il ne faut pas que les cavaliers se reforment pour de nouvelles charges.

Comme étourdis par l'inflexibilité de la résistance, ils se sont réfugiés derrière leur infanterie, qu'ils poussent. Ces fantassins, rampant dans les herbes, se rapprochent à 50 mètres; couchés à plat ventre, ils nous couvrent de traits empoisonnés.

La fièvre ardente, quelquefois la mort immédiate, déterminées par la blessure de ceux-ci, causent, chez les tirailleurs indigènes, une terreur superstitieuse plus poignante que celle des balles, terreur justifiée d'ailleurs, au cours des opérations ultérieures, pendant lesquelles les flèches, les lances, couteaux,

sabres et haches éprouvèrent presque exclusivement le petit effectif de la mission. Pour ne pas laisser à cette terreur le temps de s'implanter dans le moral de nos hommes : « En avant ! En avant ! » Pas d'arrêt plus prolongé. Et on se lance en une poursuite vertigineuse, coupée seulement, de position en position, par des feux serrés dans le dos des fuyards. Il est 11 heures du matin. D'un bond, nous entrons dans Sim ; l'ennemi en panique, sort par l'autre extrémité ; il ne faut pas le laisser revenir de l'ahurissement de cette première défaite si imprévue. Le succès de la mission est beau, mais payé trop cher ! il ne saurait longtemps se renouveler de la sorte. Vingt hommes sont hors de combat et nous avons brûlé 5.000 cartouches, — le dixième de notre approvisionnement. Dix affaires comme celle-ci et nous n'aurons plus de munitions, plus un homme. Alors, c'est une suite de coups de marteau précipités et comme un clou, chassé à force, la mission victorieuse pénètre, le 17, à Ouhi-gouya, après s'être battue ; le 11, à Soulou et à Pogoro ; le 13, à Sodi-Cessé ; le 14, à Barelgo ; le 15, à Rambé. Bakaré, à nos côtés, rentre triomphalement dans sa capitale, d'où naguère, il avait dû se sauver précipitamment.

Trois jours après le retour de Bakaré, son autorité rétablie va chercher à Goursi, la ville sainte, la consécration officielle et religieuse qui, depuis les temps les plus reculés, marque l'élévation au pouvoir des nabas du Yatinga. Les adversaires de Bakaré veulent nous interdire l'accès de Goursi, où l'accomplissement de la cérémonie projetée sera pour eux une plus grande défaite que le plus sanglant désastre. Ils se sont établis sur notre flanc gauche, sur lequel ils se jettent éperdûment, pour nous bouleverser. Mais, leur élan se butte à une tenacité inébranlable. Repoussé, c'est l'assaillant qui est mis en déroute.

Le 24, à Goursi, selon des rites séculaires, rappelant, de loin, le sacre de nos rois à Reims, a lieu l'investiture solennelle de Bakaré, comme naba du Yatingo. Ce jour-là, chacun fête les triomphes obtenus. C'est réjouissance pour la mission et pour les alliés. Les musulmans de la petite armée saluent le soleil surgissant de l'ombre.

Ils se prosternent, le front à terre, pour le « Salam », pour la prière en commun, plus agréable à Dieu, selon la croyance partagée par les chrétiens et par les musulmans. La Divinité entend mieux l'appel général ; elle descend dans la pieuse assemblée. « Il n'est pas d'entretien entre trois individus, dit le Coran, que Dieu ne soit le quatrième ; ni entre cinq qu'il ne soit le sixième (LVIII, 8). »

Les boubous flottante s'inclinent à la fois, pour les prostrations rituelles. On dirait de grands lévriers, allongés aux pieds des chasseurs. Drapés dans leurs vêtements, ils ne détonnent pas en la splendeur de l'aurore qui s'élève.

Le marabout Idrissa les domine de sa taille relevée ; il envoie une chaleureuse action de grâces au Dieu des armées, qui nous a donné la victoire. Puis

ce sont les répons de la foule. Sans verbes, quelle intensité religieuse prennent ces cris d'élévation : Allah Akber ! Dieu grand ! Allah Ouahed ! Dieu unique !

Près des cavaliers, les chevaux — ces bêtes favorites de Mahomet, — la bride tombante, caracolant tout à l'heure, subitement calmés dans la ferveur ambiante, semblent respecter le recueillement de leurs maîtres, qu'hypnotisent les versets du Coran, proférés par le marabout.

Arme d'une singulière puissance que celle, mise par l'islamisme, aux mains des prophètes, qui sauront l'employer contre ces chiens, ces mécréants de Keffirs (1).

Dans le silence du matin, dans l'immensité du paysage, à côté de l'ampleur des noirs drapements, les uniformes européens paraissaient disparates, étriqués, sans majesté.

Yako. — Prise de Ouagadougou. — Le Mossi. — Il faut utiliser l'effet moral dû à la victoire et ne pas laisser à la résistance le temps de se ressaisir : sans désemparer la marche se poursuit sur Ouagadougou. — Yako, obstacle sérieux obstrue le chemin. Là, en 1895, avait dû rétrograder une précédente mission. Aussi, l'orgueil nègre, qui s'en était exalté, accueillit-il avec dédain, les avances pacifiques dont, par un parlementaire, Voulet fit porter l'expression écrite au naba de la région :

Le grand chef des Français nous envoie pour nous lier d'amitié avec les nabas du Mossi. Nous sommes forts, disait le lieutenant, et nous venons d'en donner la preuve. Mais nous sommes bons aussi, puisque nous avons prêté notre appui à notre allié et ami Bakaré. C'est pourquoi les chefs ont intérêt à devenir nos amis. Dieu est avec nous et nous a donné la victoire. Nous n'avons qu'un désir : Vivre en paix avec le naba de Yako. Qu'il écoute donc notre parole ; qu'il sache aussi qu'aucune puissance humaine ne saurait s'opposer à notre passage par sa ville, qui est sur notre route.

Une attaque violente près du village de Samba, répondit à ces paroles conciliantes. Notre parlementaire, revenu alors, rendit compte de l'hostilité du naba, qui interdisait formellement l'accès de ses Etats.

L'action de vive force succéda aussitôt aux négociations superflues. Parlementer avec un nègre, persuade sa vanité de la terreur qu'il inspire. L'illusion du naba fut courte. Yako enlevé après un rude engagement, le chemin fut déblayé.

Leurs adversaires chassés, Bakaré et Aladi, nos auxiliaires, croyaient la partie finie. Ils n'imaginaient pas que nous puissions avoir l'idée de nous aventurer plus avant vers Ouagadougou. Quand on leur fit part de cet objectif, ils se récrièrent devant un projet aussi insensé et rééditèrent, à l'adresse des présomptueux qui songeaient à la conquête du Mossi, les présages funestes des

(1) Le terme méprisant *Keffir* qui sert, au Soudan, à caractériser l'*Infidèle*, est l'équivalent du *Roumi* des Algériens et du *Giaour* des Orientaux.

sages de Bandiagara. Pour eux, ils n'iraient pas plus loin. Ce serait fou de tenter davantage la fortune.

L'excessive prudence de ses alliés ne surprit pas Voulet; elle ne le contraria pas non plus. Leur courage mal assuré ne lui faisait pas tenir à une assistance d'efficacité aussi problématique; tandis que la contagion de la couardise était un danger certain pour nos tirailleurs sénégalais. Voulet se borna à emprunter à Bakaré et à Aladi, trente guerriers bien montés, pour le renforcement de sa cavalerie. Allégée de cette tourbe, plus bruyante qu'utile, la mission continua seule, sur Ouagadougou.

Le 1^{er} septembre, on n'en était plus qu'à quelques kilomètres. Le parlementaire, envoyé auprès de Bokary, aboutit à un échec plus accentué encore que celui des négociations avec le naba de Yako. Le malheureux, porteur d'un drapeau tricolore, ayant été saisi, — sa dépêche et le drapeau déchirés, — fut frappé de verges, sur la place du marché. Il ne parvint qu'à grand peine à s'échapper.

Un essaim de cavaliers nous entoure; une grêle de flèches tombe sur la mission. Les dispositions de combat sont prises. Comme à Sim, comme à Yako, comme dans les rencontres précédentes, tout cède devant la poussée de notre charge et tombent, l'un après l'autre, les villages successifs, qui précèdent le centre de Ouagadougou.

Un beau geste sur l'horizon termina cette journée : châtement de la lacération du drapeau français, les trois couleurs furent hissées sur la demeure royale du Naba des nabas! « Ce n'est pas, dit Voulet, sans une certaine fierté, ni sans un sentiment de légitime orgueil, tout à la fois, que, les premiers, parmi les Européens, nous nous sentons les maîtres dans cette capitale du Mossi, où nos illustres devanciers n'avaient pu pénétrer que, grâce à une énergie surhumaine et dont, tout récemment encore, les missions françaises Albijet Destenave, et l'expédition anglaise de Fergusson n'avaient pu approcher, en dépit des plus grands et des plus louables efforts. »

Les indications de Binger, de Crozat, de Marchand, de Monteil étaient brillamment réalisées. Le Naba des nabas du Mossi était en fuite et sa capitale une ville française!

L'entrée des Français à Ouagadougou peut être considérée comme le « 1789 » du Mossi, où elle bouleversa les routines d'une organisation sociale vieillie. Elle marqua, en même temps, la consécration de notre prépondérance dans la boucle du Niger et la réunion en un bloc des tronçons séparés de notre empire colonial de l'Ouest africain. Les deux rives du *Fleuve des Bardes Africains*, — *le Père des Eaux*, — sont, dans leurs parties supérieure et moyenne, celles d'un fleuve français.

Nous sommes à Tombouctou qui fut longtemps la *cité mystérieuse* et le

cœur commercial de l'Afrique. Nos armes ont percé le mystère ; le commerce qui rayonnait de là, a bien décliné aussi. Peu à peu les écumeurs du désert — les Touareg — ont anémié les artères vigoureuses, qui en partaient où s'y réunissaient, sous forme de caravanes. Du sommet de la boucle nigérienne, qu'occupe Tombouctou, le négoce a franchi le fleuve et s'est porté dans la boucle du cours d'eau elle-même. Ouagadougou, la ville centrale la plus importante a, en partie, recueilli l'héritage de Tombouctou et c'est la France qui y est installée. L'établissement d'une nation rivale en cette région eût étranglé l'avenir de notre domaine soudanien, empêché la jonction de ses diverses parties et obstrué les débouchés du Soudan vers la mer.

Voulet a conjuré tout cela !

La conquête du Mossi n'est pas celle de ces landes arides et brûlées, qu'on est trop porté à voir dans tout ce qui s'appelle Soudan. Celui-ci n'est pas le Sahara, où le sable boit l'eau et ne rend pas d'herbe ; il ne lui ressemble en rien.

La superficie approximative du Mossi atteint 100,000 kilomètres carrés et sa population 4 millions d'individus. De belles cultures mettent en valeur une terre, où la faune est diversifiée à l'infini, mais, parmi laquelle le plus remarquable produit est l'espèce chevaline, qui fournit les types les meilleurs de l'Afrique occidentale.

La densité de la population, évaluée à 35 ou 40 habitants par kilomètre carré, est plus considérable qu'en aucune région de cette partie de l'Afrique.

Les indigènes du Mossi, en majorité d'origine mandingue, organisés fortement depuis plusieurs siècles ont repoussé les invasions sans cesse renaissantes, qui ont dévasté les pays voisins. Souvent ils ont porté leurs armes victorieuses hors de chez eux. Mêlés aux populations, on trouve des marchands de race Ouangarbé et Haoussa qui, de même que les Diaoulas du pays de Kong, exploitent avec une grande entente des affaires, toute la boucle du Niger, de Tombouctou à Sokoto, et les régions, depuis le lac Tchad jusqu'au Lagos. Les indigènes du Mossi sont fétichistes ; les Ouangarbé sont musulmans. Il y a encore, dans les pays de pâturages, des colonies de Foulbé ou Peulhs. Ceux-ci, fervents de l'Islam, sont pasteurs et excellents cavaliers.

Au-dessus de ces différentes races, — obéis, craints, respectés, dominateurs — sont les chefs — les Nabas — qui forment une caste distincte. Possesseurs du sol et des personnes, les Nabas constituent une aristocratie guerrière toute puissante.

Voici la légende merveilleuse de l'origine de ces maîtres absolus du Mossi :

« Il y a bien longtemps — vingt âges d'hommes peut-être, — vivait, dans l'Est, un puissant roi. Ce monarque avait une fille, nommée Ouidi Raogo, qu'il désirait ne jamais marier, les devins ayant dit que, de cette femme naîtrait un homme, qui renverserait la dynastie régnante. Cependant Ouidi Raogo, s'étant enfuie de la demeure paternelle, fit la connaissance, sur les

bords d'un grand fleuve, d'un chasseur d'éléphants, qu'elle épousa. De cette union naquit un fils qui, en mémoire de son origine, fut appelé Ouo-Lobogo, c'est-à-dire l'Éléphant. Ouo-Lobogo, parvenu à l'âge d'homme, se mit à la tête de quelques aventuriers et s'empara du pays de Koupéla.

Son fils et successeur, Konda, conquit une immense étendue de territoire, dont il fut le souverain incontesté, et établit sa résidence à Ouagadougou. Telle serait l'origine de la famille royale du Mossi. Dans le but d'affermir sa conquête et de tenir les populations asservies, Konda divisa le pays en un certain nombre de provinces, dont il confia la direction aux nombreux fils que lui donnèrent ses deux cents épouses ».

Tous les chefs des hauts commandements et des grands villages appartiennent à la famille du conquérant et reconnaissent la suzeraineté du naba de Ouagadougou, le Naba des Nabas. Pour donner de la force à sa dynastie, Konda avait attaché à sa personne ses compagnons d'armes, en leur conférant des charges et des honneurs héréditaires.

Leurs descendants actuels forment, autour du grand naba, une cour qui, jalouse de ses prérogatives, éloigne du potentat le peuple et les influences étrangères à la leur. Tenu ainsi loin de tout abord, la personnalité du Naba revêt une sorte de caractère sacré et mystérieux.

Les principaux de ces grands dignitaires, sont : le chef des cavaliers, l'ordonnateur des mystères, le grand maître des armées, l'intendant, le chef des gardes, le maître des fantassins, le chef des marchands, l'almamy, chef des musulmans, le surveillant de la vertu des femmes du Naba. Comme en Turquie, celui-ci n'est pas réduit au genre neutre, pour exercer sa délicate fonction. Au Mossi, l'usage de limer les crocs aux lions de belle venue est plus modéré. Quelques malheureux diables, seulement, de moindre importance — infimes chiens de berger — réservés aux emplois subalternes d'enuques, subissent une mutilation qui, pratiquée avec un art non moins secondaire, est mortelle pour la moitié des patients.

Telle était le milieu social, dans lequel l'entrée de Voulet fut un coup de tonnerre.

D'une part, une population nombreuse, favorable à notre influence, voyant en nous des libérateurs, mais asservie sous un joug de fer et, depuis des siècles, tenue à l'écart des affaires publiques.

De l'autre, les chefs — les Nabas — menant une existence d'oisiveté et de plaisir, au milieu de leur cour de dignitaires, de parents, de familiers, de femmes, de griots, chanteurs de louanges. Circonvenus par les marabouts, qui s'efforcent de les convertir à la foi du Prophète et réussissent tout au moins à capter leur confiance, au moyen d'amulettes et de pratiques bizarres, entourés par la multitude des parasites, des flatteurs, qui exaltent à tout propos leur puissance, les Nabas, en cette atmosphère irréelle, sont réfractaires à tout changement dans un état de choses si parfaitement établi pour leur satisfac-

tion, en même temps qu'ils sont les ennemis naturels des blancs qu'ils ignorent et méprisent à la fois.

Le peuple étant pour nous, on devait triompher vite des frayeurs qui l'agitaient encore à la pensée de la puissance des Nabas. Les difficultés s'annonçaient plus sérieuses, pour amener à nous les hauts dignitaires de la cour et les grands vassaux, à la puissance indiscutée desquels notre irruption portait un coup si funeste.

De Bandiagara à Ouagadougou, cela avait été à une allure folle, pendant quatre cents kilomètres et sous des pluies battantes, une course au clocher, dans laquelle les obstacles se renouvelaient journellement, sous forme de combats meurtriers. Un repos était nécessaire ; chauffée davantage, la chaudière aurait éclaté, la mission serait tombée d'épuisement. Cette fatigue s'exagérait encore, pour les cinq Européens, des veilles auxquelles ils durent s'astreindre, pour parer, pendant les nuits, aux attaques soudaines, qui sont si souvent, en Afrique, la cause de désastres irréparables. Les sentinelles indigènes gardent mal. Les noirs, bons pour le combat, où ils sont tenus en main, abandonnés à eux-mêmes, ne savent guère vaincre le sommeil, auquel ils cèdent dans le silence de la nuit et sous l'influence des fatigues de la journée. Cela explique la fréquente réussite au Soudan, des surprises nocturnes, terribles de la part des Touareg, surtout. Voulet et les quatre Français se répartirent la direction du service de sûreté. Ce système si exténuant donna aux indigènes une haute idée de la valeur de ceux qui assuraient la sécurité de leur sommeil.

La mission n'eut pas longtemps à s'amollir dans le repos.

Bokary, sachant que les Français, si peu nombreux, n'avaient pas de canons, crut venger facilement sa primitive déroute ; il réunit toutes ses forces et, le sixième jour, attaqua Ouagadougou, de trois côtés à la fois. Le lieutenant Chanoine, chargeant impétueusement, creva le cercle qui se rétrécissait ; les sergents Laury et le Jariel firent merveille ; les assaillants, rejetés, furent poursuivis pendant huit kilomètres.

Au Gourounsi. — Protectorat de la France. — Encore Samory! — Les premiers jalons de la mission, — le rétablissement de Bakaré dans son pouvoir et l'occupation de Ouagadougou — étaient bien plantés ; il fallait songer maintenant au Gourounsi, toujours exposé aux tentatives des Anglais de la Côte d'Or.

La marche, reprise, fut bientôt arrêtée par le marigot de Trassini, — qui sépare le Mossi du Gourounsi, — dont la saison des pluies avait fait une rivière débordée. C'était un courant furieux et profond, large de 150 mètres et rien pour le traverser : les riverains n'ont pas de pirogues ! Ne pourra-t-on avancer plus loin ? L'on construit un radeau, mais les tourbillonnements de l'eau le mettent en pièces. Comment franchir l'inondation ? Voulet enrage ! La

difficulté fait de lui un chef de pontonniers émérite et, en 36 heures de travail acharné, un pont d'aventure est lancé sur l'immensité liquide. Des matériaux?... Des arbres sont abattus et des lianes coupées, pour relier les pieux et les poutres; une épaisseur de branchages forme le tablier. On passe et l'on est au Gourounsi!

L'aspect du pays change. Au Mossi, la tranquillité sème les habitations tout le long des routes, tandis qu'au Gourounsi, les guerres et les luttes intestines continuelles ont démontré la nécessité des groupements. Les villages se serrent au milieu des arbres. La région est sauvage. La forêt tropicale va bientôt commencer, élevant entre la mer et le Soudan, la luxuriante barrière de végétation si ardue à percer.

A Sati, la capitale du Gourounsi, la mission trouve une réception amicale. Le pays déprimé par l'incertitude angoissante du lendemain, ravagé par Baba-To — qui avait pris pour devise : « *Après moi, la fin du monde!* » — était encore menacé d'une destruction finale par Samory. Les populations terrorisées avaient mis à leur tête Hamaria, jeune chef de la famille des rois du Gourounsi, connu pour sa bravoure et son intelligence. Baba-To repoussé, alla demander aide à Sarah N'ké-Mory, lieutenant de Samory, qui avait établi un camp au sud, à Sankana. Sarah-N'ké-Mory était fils d'une des épouses favorites de l'almamy qui, cédant à cette influence, avait sacrifié un autre enfant de prédilection, que cette femme voyait avec jalousie. Sarah-N'ké-Mory hérita de la puissance de Karamoko, qui fut décapité — pauvre Karamoko qui, de son voyage en France, avait rapporté à Samory des récits tant émerveillés sur les richesses, la beauté et la puissance du pays des Français!

Des nuages d'orage couvraient l'horizon du Gourounsi. L'arrivée de la mission fut saluée comme un secours inespéré. Le 19 septembre, le traité suivant, plaçant le Gourounsi sous la protection de la France, fut signé avec Hamaria et tous les chefs gouroungas.

Au nom de la République française, entre le colonel de Trentinian, lieutenant-gouverneur du Soudan français, représenté par le lieutenant Voulet, chargé de mission, et Hamaria Mayac, roi du Gourounsi, a été conclu le traité suivant :

Article 1^{er}. — Le Gourounsi et tous les territoires qui en dépendent légitimement, en raison des traditions ou du droit historique, sont placés sous le protectorat de la France.

Article 2. — Le roi du Gourounsi ou ses successeurs légitimes ne pourront conclure aucun autre traité avec une autre puissance. Le roi, signataire du présent acte, déclare nul et sans valeur tout traité ou arrangement concernant le protectorat, dont pourrait se prévaloir une puissance autre que la France.

Article 3. — Hamaria Mayac s'engage à accepter dans sa capitale ou telle autre localité de ses Etats un résident français avec une escorte, dont l'effectif est laissé à l'appréciation du gouvernement français.

Article 4. — Le roi du Gourounsi s'engage à donner aide et protection à tous commerçants ou sujets de la France. Les marchandises françaises ne seront frappées d'aucun droit dans l'intérieur du Gourounsi.

Article 5. — Comme marque effective de notre établissement au Gourounsi, le roi a

reçu des mains du lieutenant Voulet, un pavillon français, qu'il a accepté et qu'il s'est engagé à conserver et à montrer à tout Européen visitant ses Etats.

Article 6. — Le présent traité a été conclu avec Hamaria Mayac, chef gourounga de race autochtone, reconnu par tous les habitants du pays comme le véritable chef de tout le Gourounsi.

Depuis deux ans, Hamaria, avec l'aide des populations gourounga, lutte pour l'indépendance. Il a réussi à chasser vers le Sud, Baba-Tò, chef des envahisseurs songhays, qui depuis 1860 opprimaient et ravageaient le Gourounsi. Baba-Tò s'est rendu dans le camp de Samory.

Le présent traité a été lu et interprété à Hamaria, en présence des notables et du peuple assemblés qui en ont accepté la teneur.

Sati, le 19 septembre 1896.

Mais la mission était peu nombreuse, et formidable la renommée de puissance de Samory. Dans le pays, pareil à celui des Erynnies antiques, le nom de l'Almamy était prononcé à voix basse et avec effroi. Les Français étaient les ennemis du dévastateur ; un traité, liant avec eux, n'allait-il pas amener d'effroyables calamités sur le Gourounsi ? Il fallait payer d'audace, ou c'en était fait de notre influence, aux yeux de ce misérable peuple.

Voulet écrivit à Samory :

« Au nom de Dieu et de son prophète Mahomet !

« Cette lettre est adressée à l'almamy Samory, de la part d'un Nazaréen, le lieutenant Voulet, qui commande la colonne des Français au Gourounsi et de la part de ses compagnons.

« Le chef de la colonne te dit qu'il n'est pas venu dans le but de te faire la guerre, mais pour soutenir le roi du Gourounsi Hamaria contre ses ennemis.

« Le pays du Gourounsi, et Hamaria, sont sous la protection de la France. Il ne faut pas que les soldats pillent et ravagent le pays, ni que tu soutiennes les ennemis d'Hamaria.

« Le chef de la colonne te dit encore qu'il te connaît : autrefois il commandait des tirailleurs, au moment de la grande guerre, quand le colonel Humbert l'a chassé de Bissandougou et de Kérouané, et aussi quand le colonel Combes l'a chassé de Guéléba et de Nafana.

« Le chef de colonne te dit enfin qu'il ne fera la guerre qu'à ceux qui essaieraient de barrer sa route, qui va jusqu'au Sud du Gourounsi.

« Maintenant que tu connais mes intentions, il dépend de Dieu et de toi que la paix ou la guerre soit entre nous.

« Salut ! »

Le prestige de notre expédition au Mossi, le souvenir de Bissandougou, du Toutou-Koro et de Kérouané inclinèrent le féroce Almamy à la prudence. Le 20 octobre arriva sa réponse.

« Samory ne veut pas la guerre et ordonne à son fils Sarah-N'Ké-Mory, de ne pas dépasser Sankana. »

Renoncer au Gourounsi, aux dévastations, aux esclaves et au butin, promis à ses appétits ! Cette proie échappait à Sarah-N'Ké-Mory, au moment où il ouvrait les serres pour s'en saisir.

L'ordre de Samory fut néanmoins exécuté sans retard. Il ne faisait pas bon éveiller le courroux d'un tel père. Enfants chéris — filles ou garçons — ne résistaient guère à un froncement de sourcils du féroce père de famille : Kara-

moko avait été immolé à des sollicitations amoureuses ; mais les propres sœurs de Sarah-N'Ké-Mory avaient été supprimées avec des raffinements d'atrocité, inspirés par l'orgueil du tyran noir.

La terreur était un stimulant à l'obéissance. Fatima et Aïssa, filles de Samory, avaient l'une, treize, l'autre, quatorze ans. Des enfants ! Oui ! mais sous le ciel de feu, la femme se développe vite. Leurs formes sculpturales étaient coulées en un bronze, de patine et de grain superbes.

Charmantes, un mutuel aimant les attirait vers deux pages non moins beaux, de l'entourage de l'Almamy-émir. Des paroles tendres, quelques serremments de mains à la dérobée étaient leur crime. Il fut chèrement payé ! Devinées par quelqu'espion, comme il en pullule à la cour, elles furent dénoncées à Samory.

Horreur ! Humiliation ! Les élus du cœur des princesses n'étaient pas de race libre !

Les quatre adolescents furent saisis. Sur un geste de Samory, on apporta un billot et devant Fatima et Aïssa, tordues par l'épouvante, furent tranchées les mains indignes, qui avaient osé presser celles des filles du Maître ; puis les pauvrettes, dépouillées de leurs vêtements, furent exposées, sur une place de Bissandougou, à un poteau d'ignominie. On jeta devant elles les têtes coupées des pages.

Au désespoir, s'ajoutaient la honte, les morsures du soleil, la soif, la faim. Mais des esclaves, envoyés par le père cruel, vinrent les détacher du pilori, et, encore vivantes, elles furent jetées dans un trou et recouvertes de pierres et d'immondi ces

On entendit les plaintes étouffées des martyres et, pendant longtemps, on vit crispée, sanglante, émergeant des pierres, une petite main, cerclée de bagues et de bracelets.

Hamaria lut aux gouroungas assemblés la réponse de l'Almamy-émir El-Mouméméin, qui les rassura et auxquels elle donna une opinion admirative de la France.

Notre protectorat solidement établi, Voulet songea à revenir au Mossi ; pour achever d'y asseoir notre domination. Le retour s'effectua, par Ouagadougou, à travers le Kippirsi inexploré.

Retour à Ouhigouya. — Répression de la révolte du pays des Samos. — Pendant notre pointe au Gourounsi, Bokary-naba, n'avait pas osé rentrer dans sa capitale, mais demeurait fermé à toute négociation. « Ces blancs, disait-il, avec mépris, sont des « Diaoulas » (colporteurs) ; ils ne font que passer ; pas de soumission ! » Des reconnaissances furent envoyées en tous sens, pour le saisir, mais, il se déroba voyant, chaque jour, se raréfier son entourage, dans lequel grandissait la persuasion que la France voulait faire œuvre d'établissement durable au Mossi.

Au cours de cette poursuite, en traversant Boussauno, les oreilles de Voulet ne furent pas peu surprises d'entendre résonner les airs « de la *Muscotte* »

Je l'aime mieux que mes moulons ons ons ;
Je l'aime mieux que mes dindons ons ons....

de la Boiteuse..., *de Rêve d'Océan...* — Le chef du village le tira de son étonnement, en lui apportant une boîte à musique, laissée par Monteil, lors de sa grande traversée de l'Afrique. Quelques morceaux du répertoire mécanique étaient embrouillés. Le sergent Laury s'institua mécanicien et pour la plus grande joie du chef rafistola les rouages détraqués.

Mais il fallait se rapprocher pour reconstituer les approvisionnements et renouer, avec notre Soudan, les rapports interrompus depuis trois mois. Le 1^{er} novembre, on était de retour à Ouhigouya, d'où Voulet envoya au colonel de Trentinian un rapport sur les opérations depuis le départ de Bandagiara.

Il importe, disait le chef de la mission, d'occuper Ouagadougou effectivement et sans retard, pour couper court aux compétions étrangères dans le Mossi.

De mauvais bruits se répandirent alors, Ouidi Diobo, le roi des Barani, qui avait fourni la moitié de nos auxiliaires, était dans une situation critique. Alors qu'il amenait à la mission un convoi de 10.000 cartouches, à l'instigation de Karamoko, marabout de Lanfiéra — qui savait son pouvoir — il avait été bloqué dans Sourou, à 120 kilomètres au sud-est de Ouhigouya. Le pays était révolté. Ouidi, résistant depuis trois mois, était à bout de vivres. Le malheureux roi nous avait aidés, nous l'avions démuné d'une partie de ses forces ; c'était justice d'aller le secourir.

Ce sont de nouvelles marches forcées, des luttes sanglantes : 65 de nos hommes sont mis hors de combat, les sergents Laury et le Jariel sont blessés et 20.000 cartouches brûlées. La science et le dévouement du docteur Henric n'ont pas à chômer. Double besogne : soldat pendant l'action ; après il redevient médecin — en cinq jours, sans canon, nous devons prendre d'assaut 5 villages de 4 à 5.000 habitants, dont les constructions cubiques en pisé font de véritables places fortes : Diogoré (11 novembre), Ouellé (12 novembre), Boré (14 novembre), Gassau (16 novembre). Dans le rapport du Chef de la mission au Lieutenant-Gouverneur du Soudan, on relève les passages suivants, relatifs aux deux braves sous-officiers : « . . . n'ont cessé de donner à tous le plus bel exemple de zèle, d'entrain, d'endurance, de courage et d'absolue discipline. » Voulet, parlant de l'affaire du 12 novembre 1896, ajouta « . . . ce jour-là, malgré la gravité de leurs blessures, tous deux sont restés à la tête de leur section, permettant par ce magnifique exemple, de dominer les événements et d'assurer le succès. . . »

Le 16, notre allié est délivré ; Karamoko ne tarde pas à être passé par les armes. Bientôt Ouidi rentre vainqueur dans Barani, sa capitale,

et Voulet fait retour à Ouhigouya où, avec des instructions du gouverneur du Soudan, lui arrivent un renfort de 25 tirailleurs réguliers, des approvisionnements, des médicaments et 30.000 cartouches.

Renforcement de la Mission. — Ouagadougou. — Poursuite de Bokary. — Soumissions. — Le poison. — Protectorat de la France. — Investiture d'un nouveau Naba des Nabas. — Le Gouverneur du Soudan, approuvant les conclusions du rapport de Voulet, envoie l'ordre d'occuper solidement Ouagadougou.

Les efforts prodigués depuis quatre mois ne vont donc pas demeurés stériles ! Mais, si nous avons pénétré comme un coin dans la boucle du Niger, cette pénétration ne s'est pas faite sans usure. Partis de Bandagiara, le 30 juillet, avec 220 combattants et 250 porteurs, les fatigues inouïes et les luites perpétuelles, ont amoindri l'effectif de la mission, déjà si faible, en regard de l'énormité de la tâche. Plus de 100 combattants sont malades, blessés ou tués.

Avec ses seules ressources, Voulet boucha les vides. Au lieu de passer par les armes les prisonniers capturés pendant les combats antérieurs, il en fit des porteurs et, émancipant ceux-ci, forma une réserve d'hommes qui, instruits au cours des marches, furent élevés au rang de soldats et d'hommes libres. Cette solution fut avantageuse pour tous : l'humanité en fut satisfaite et la mission y gagna en force. Au moment de rentrer à Ougadougou, la colonne comprenait 250 fantassins, armés à l'europeenne, et, de ses 200 cavaliers bien montés, 50 étaient munis de carabines et les 150 autres, de lances, de flèches et de fusils à pierre. Avec cette cavalerie, le lieutenant Chanoine pouvait voir au loin et garantir efficacement les approches de la mission : il n'y manqua pas.

« Il commande notre cavalerie, voit-on dans la correspondance de Voulet, dirige l'avant-garde, engage le premier les combats et, ensuite, nous entoure d'un filet protecteur avec ses cavaliers, fouillant la brousse et nous garant de toute surprise.

« C'est un excellent officier, plein d'entrain et de courage. »

Inutile de dire que les prisonniers furent heureux d'avoir la vie sauve ; quant aux porteurs, devenus guerriers, ils n'étaient pas peu fiers de l'élévation inattendue, les arrachant à leur rôle infime. Au Soudan, c'est un honneur de porter les armes. La colonne s'augmenta encore des guerriers qui, attirés par le prestige de nos succès, vinrent offrir leurs services.

Le 23 décembre, pour la troisième fois, nous entrions à Ouagadougou. Voulet essaya encore de la conciliation ; ses ouvertures ne furent pas mieux accueillies que les précédentes. Son envoyé, un Haoussa, qui ne fut même pas reçu par Bokary — retenu par les familiers du Naba — fut vendu sur le marché de Mani.

Mais le mouvement de désaffection des populations à l'égard de leur chef

s'accroît. Voulet en profite sans tarder, et s'adresse en ces termes aux chefs importants, aux frères du Naba et aux dignitaires de la cour :

Venus en amis, Bokary nous a fait une guerre acharnée, cependant nous avons pardonné et le naba a toujours répondu par la plus noire perfidie.

Bokary est un mauvais chef, nous ne faisons la guerre qu'à lui — nous acceptons toutes les soumissions sincères — qu'un frère du Naba vienne à nous ; qu'il s'emploie à rétablir la paix et la tranquillité et nous serons heureux de lui voir prendre en mains les destinées du Mossi ».

En même temps, Voulet se lance à la poursuite du Naba : 400 kilomètres sont parcourus en 15 jours. Le succès répond à cet appel et à cette vigueur. Chaque jour, se produisent de nombreuses soumissions.

Le 15 janvier, enfin, Mazy, frère de Bokary, apporte l'offre de son concours. Après six mois de difficultés, une phase nouvelle s'ouvrait ; le but se rapprochait..... tout à coup, il se voila de nouveau. Mazy fut empoisonné à l'instigation de son frère, qui se débarrassa de la même manière de son propre fils, Doulougou, et du chef de ses gardes, Poussango, parce qu'ils étaient partisans d'une entente avec les Français. Bokary, sentant le vide se creuser autour de lui, se servait du poison, arme désespérée, — désespérée mais redoutable — semant l'angoisse et la terreur. Fort, plein de santé au réveil, à midi, on était mort. Plusieurs cas foudroyants se produisirent dans le personnel de la mission. L'interprète Coulibaly — un brave et un dévoué, — ne mourut pas ; mais, ne pouvant plus tenir à cheval, se fit porter sur un brancard.

Il y eut un moment de stupeur.

Heureusement, Kauka, un autre frère de Bokary, s'étant présenté, s'employa avec zèle à conjurer le danger et à accentuer les soumissions. Les marabouts de Dakay et de Sarebtenga prêtèrent bientôt leur appui religieux. Les villages importants, les dignitaires et les grands vassaux suivirent le branle. Bientôt Bokary fut presque seul. Son premier ministre et grand maître de la cavalerie, Ouidi Naba, l'abandonna. Quidi Naba était un homme vénéré, habile dans le conseil et fort dans le combat ; c'était le personnage le plus considérable par l'expérience, l'autorité et la grande connaissance des affaires du Mossi, qu'il avait dirigées, sous le règne des trois précédents nabas. Sa conduite détermina les derniers hésitants.

Le 20 janvier, un traité, plaçant le Mossi en entier sous le protectorat de la France, fut conclu avec Kouka-Kountou, reconnu naba des nabas, au lieu et place de son frère Bakary, déchu.

ARTICLE PREMIER. — Les hostilités entre la France et le Mossi cessent pour toutes les régions soumises, à dater de la signature du présent acte.

ART. 2. — Bokary-Kountou, ayant au mépris du droit des gens, fait attaquer une mission pacifique, insulté le pavillon français, chassé, après les avoir maltraités, les envoyés de la France, est déchu de tous ses droits à la souveraineté du Mossi et dépendances.

ART. 3. — Kouka-Kountou, au nom de la France, et avec l'assentiment des chefs et des populations, est reconnu comme naba du Mossi et dépendances, au lieu et place de son frère, Bokary-Kountou, déchu.

ART. 4. — En témoignage de sa reconnaissance, Kouka-Kountou place, sous le protectorat exclusif et sous la suzeraineté absolue de la France, le Mossi et tous les territoires qui en dépendent légitimement.

ART. 7. — Le naba du Mossi et ses successeurs légitimes ne pourront conclure aucun traité, acte ou arrangement avec une puissance autre que la France.

ART. 8. — Le naba, signataire du présent acte, déclare nul et sans valeur tout traité ou arrangement antérieur, dont pourrait se prévaloir une puissance autre que la France.

ART. 9. — Le naba s'engage à accepter, dans sa capitale ainsi que dans toute autre localité de ses Etats, un résident français avec une escorte, dont l'effectif est laissé à l'appréciation du gouvernement de la République française.

Le Mossi était français !

Le 29 janvier, pour consacrer la dignité de Kouka-Kountou, se renouvelèrent — au milieu d'une multitude décuplée et d'un décor grandiose — les cérémonies qui avaient scellé à Goursi, le rétablissement dans sa puissance du Naba du Yatinga — Ouagadoudou, la capitale du Mossi, fut le théâtre de l'élévation sur le pavois d'un Naba des nabas.

Au « Salam » des musulmans, s'ajoutaient les réjouissances des populations fétichistes. On fit bombance. Dans des bassines luisantes, en cuivre, des femmes apportaient des victuailles de toutes sortes ; des quartiers de viande grillaient devant les feux. Les fétichistes faisaient honneur aux alcools, tandis que les musulmans sacrifiaient au dolo (1), permis par le Prophète. Puis, ce furent les danses animées des nègres. Ces divertissements chorégraphiques, conduits par le rythme martelé et la monotonie des lames de bois des balaphons (2), frappées en cadence, consistent en tournolements rapides, en sauts et en contorsions, où hommes et femmes s'agitent à en perdre le souffle. Si l'exhibition des plus jolies filles est agréable, grotesques et lamentables sont les gestes saccadés, qui secouent les corps déformés des femmes moins jeunes. Enfin, on s'amuse avec ardeur et jusqu'à épuisement.

Ce fut une joie générale !

Tout se passa suivant d'antiques usages. La participation des dignitaires ralliés et des nabas de tout le pays donna à cette solennité le caractère de légitimité, qui couronne d'une auréole sacrée la personne du Naba des Nabas.

Les Anglais. — Avec le succès, était-ce la tranquillité ? Non !

Les cérémonies de l'intronisation à peine finies, l'approche d'une mission anglaise fut signalée. Mais le Mossi, but des convoitises des Anglais et des Français, était placé sous le protectorat de ceux-ci ; les Anglais arrivaient trop tard ! Voulet leur dépêcha, le 30 janvier, un courrier portant notification de la prise de possession, par la France, du Mossi et du Gourounsi. Cette lettre au chef de la mission anglaise, est d'une diplomatie très militaire, singulièrement énergique.

(1) Bière de mil.

(2) Sortes d'harmonicas en bois

Monsieur,

Ayant appris votre présence dans le pays de Dagombæ, limitrophe du Gourounsi, j'ai l'honneur de vous faire connaître :

1° Que le Gourounsi en entier, ainsi que tous les territoires qui en dépendent, sont placés sous le protectorat exclusif et sous la souveraineté absolue de la France, en vertu d'un traité conclu à Sati, le 19 septembre 1896;

2° Que le Mossi et tous les territoires qui en dépendent, en raison des traditions et du droit historique, ainsi que le Boussanga, sont placés sous le protectorat exclusif et sous la souveraineté de la France;

3° Enfin, qu'une garnison française occupe Ouagadougou, la capitale du Mossi, comme preuve évidente de la prise de possession par le gouvernement de la République française des régions de la boucle du Niger citées plus haut.

Cette notification a pour but, au cas où vous n'auriez reçu aucune notification de votre gouvernement à ce sujet, d'éviter toute complication ultérieure.

Comme conséquence, j'ai l'honneur, monsieur, de vous faire connaître qu'aucune mission étrangère et qu'aucun sujet d'une nation autre que la France ne sauraient pénétrer sur les territoires du Gourounsi ou du Mossi sans autorisation spéciale.

Veuillez avoir l'obligeance, monsieur, de m'accuser réception de la présente notification et de laisser passer librement, ainsi qu'il est d'usage, le courrier porteur de ce document. Le pavillon français, que vous présentera le courrier, est la preuve du caractère officiel dont il est revêtu et le place sous la sauvegarde du droit des gens.

Deux jours après, pour confirmer cette notification, le chef de la mission, ayant laissé à Ouagadougou les sergents Laury et le Jariel, avec 80 tirailleurs, se porta à la rencontre des Anglais, accompagné du lieutenant Chanoine, du docteur Henric, de 180 fusils et de 200 cavaliers mossi, mis à notre disposition par le nouveau naba.

Le 7 février, à Tenkendogo (Tengrugna), à 80 kilomètres de Ouagadougou, on se trouva en présence de la mission anglaise, commandée par le résident de Coumassie, le capitaine sir Donald Stewart. C'était la plus avancée des multiples expéditions (cinq), lancées par les Anglais, pour nous devancer à Ouagadougou. Elle était forte de 100 soldats réguliers du régiment de Goad-Coast et avait une mitrailleuse Maxime Nordfelt. Dans la course, nouveau Derby, les couleurs françaises, bonnes premières, avaient paru au poteau d'arrivée.

L'entrevue fut courtoise. Les Anglais déployèrent un luxe et un confort dont les Français s'étaient déshabitués, au cours des précédentes aventures. Voulet ne fit pas moins valoir, comme il convenait, ses titres de préséance. Le 9 février, les droits des Français établis, les négociations se terminèrent par un accord écrit, aux termes duquel la mission anglaise devait retourner au Monpoursi, à 120 kilomètres au sud de Benkodogo.

Ne voulant pas être en reste de gracieuseté avec les Anglais, qui, pour l'éblouir, peut-être, avaient mis une certaine magnificence dans leur réception, Voulet donna un cheval du Mossi, tout harnaché, à sir Stewart qui, n'ayant pu se procurer de chevaux en Achanti, avait dû faire les étapes en hamac.

Les deux missions, se séparant amicalement, quittèrent Tenkendogo, en même temps, pour sauvegarder l'amour-propre britannique.

Voulet avait en mains les cartes de la France et avait gagné la partie.

Avec une facilité trop complaisante, qui fait trouver supérieur tout ce appartient à l'étranger, on exalte souvent, à notre détriment, les qualités des Anglais. En la circonstance, ce ne furent pas ceux-ci qui l'emportèrent. Voulet demeure un modèle bien français d'initiative et de fermeté, qui n'a rien à envier aux plus remarquables exemples présentés par nos rivaux.

? — *Au Gourma, rencontre de la mission Baud. Jonction du Soudan avec le Dahomey.* Mais de nouvelles complications vont-elles surgir ? Le naba de Koupéla avise les Français de l'arrivée, par le Gourma, d'une expédition, commandée par des blancs. Ce doit être l'expédition allemande du baron Massop, venue de Sosanné-Mango. Voulet, jaloux de sa conquête, se porte rapidement dans l'Est, pour la protéger. Comme aux Anglais, une lettre écrite en français, en allemand et en anglais, est adressée au chef de ces intrus :

Le lieutenant Voulet, chargé de mission, à un Européen à Nimbodé (Gourma).

Koupéla, le 6 février 1897.

Monsieur,

Je viens d'apprendre la présence d'un Européen à Nimbodé. Je n'ai pu être fixé sur sa nationalité. Quoiqu'il en soit, j'ai l'honneur de vous faire connaître que le Mossi en entier, ainsi que tous les territoires qui en dépendent, sont placés sous la souveraineté exclusive de la France. Il en est de même du Gourounsi, ainsi que du pays de Boussanga.

Vous voudrez bien m'accuser réception de cette notification le plus tôt qu'il vous sera possible, afin d'éviter tout conflit entre votre escorte et les troupes françaises, placées sous mon commandement.

J'ai l'honneur également, monsieur, de vous présenter, au nom de mon gouvernement, dont j'ai pleins pouvoirs, toutes mes réserves au sujet de votre présence, à la tête d'une troupe armée, au Gourma, qui est placé sous le protectorat français, en vertu d'un traité conclu par M. le commandant Decœur, à Fada-N'Gourma, en 1894.

Quant au Mossi, vous voudrez bien remarquer qu'aux termes des conventions diplomatiques en usage en Europe, votre qualité d'étranger vous interdit de franchir la frontière de ce pays, devenu territoire français, sans une autorisation spéciale.

Le porteur de cette notification vous présentera un pavillon français, qui vous donnera la preuve du caractère officiel dont il est revêtu. Vous voudrez bien le laisser partir librement.

Et Voulet se hâte dans la direction des étrangers. Ce furent quelques jours d'une fiévreuse incertitude. Enfin, le 13 janvier, au loin paraît un cavalier : c'est notre émissaire ! Il revient à bride abattue, une lettre à la main. Un moment, l'émotion et la rapidité de sa course l'empêchent de parler : « Ce ne sont pas des Allemands, mais des Français ! » Voulet lit la réponse rapportée. Elle est du capitaine Baud, résident de France à Fada N'Gourma. Tandis que Voulet avait devancé les Anglais, Baud avait laissé derrière lui les missions du Togoland.

Ce fut une explosion de joie patriotique. Le bivouac vite levé ; saisis d'un enthousiasme indescriptible, tous, blancs et indigènes, se précipitent vers ces autres représentants de la France qui s'avancent aussi.

Le 16 février, à Péotenga, des cavaliers arrivent, groupés autour d'un

drapeau français. Le capitaine Vermesch les précède au galop. Le lendemain, tous les Français sont réunis au camp du capitaine Baud.

« Parmi nos soldats, il y a des Sénégalais de Saint-Louis; ils reconnaissent d'anciens camarades perdus de vue depuis la dernière campagne du Dahomey et que la mission Baud a emmenés avec elle. Ils ne peuvent en croire leurs yeux, et se demandent par quel sortilège, partis de points si divers, ils se rencontrent ainsi en ce pays fabuleux, que leurs ancêtres n'ont jamais connu ! Ah ! ce jour-là, inoubliable s'il en fut, a dit Voulet, la France, notre chère patrie, parut bien grande à nos braves soldats. » Cette réunion des deux missions donne aux indigènes la preuve évidente de notre nationalité unique et produit une impression considérable.

Désormais, au Mossi comme au Gourma, les populations ne peuvent avoir qu'une haute idée de la France dont, suivant une heureuse expression du capitaine Baud : « Les soldats débouchent à la fois du sud et du couchant ». Ceux que Voulet avait improvisés, pour la conquête du Mossi et du Gourounsi, faisaient honneur à leur drapeau et à celui qui les avait formés. « Cette armée que nous avons passée en revue, dit le capitaine Baud, manœuvre parfaitement; la cavalerie, commandée par le lieutenant Chanoine, nous a offert le spectacle d'une charge supérieurement menée ». En plus grand Voulet avait donné une preuve renouvelée de ses talents d'organisateur militaire, déjà célébrés, à Kérouané (1892), par le vaillant Salvat.

Ainsi, les expéditions parties, l'une du Dahomey, l'autre des rives du Haut Niger, se donnent la main au Gourma et notre Soudan s'ouvre une nouvelle voie vers l'océan.

Pendant quelques jours, Baud et Voulet opérèrent de concert, afin d'affermir l'autorité de notre allié Band-Chandé, roi du Gourma. En se séparant de Baud, dont les munitions s'épuisaient, Voulet eut la satisfaction de pouvoir lui laisser un ravitaillement de 5,000 cartouches. Le 17 février, il était à Ouagadougou. Sur tout le chemin, ce retour fut salué par des tams-tams joyeux. On mangea, on but, on dansa, on fit du bruit, en l'honneur des succès de la mission. A Ouagadougou, venait d'arriver le commandant Destenave; il était chargé par le gouverneur du Soudan de compléter, jusqu'à Say, l'occupation effective des territoires de la boucle du Niger.

Retour à Bandagiara. — Résultats. — Le chef de la mission, rentré à Bandagiara à la fin de mai, partit bientôt pour la France où l'attendait le grade de capitaine (1). Sa mission fut immédiatement consacrée par l'envoi de deux officiers à Ouagadougou, en qualité de résidents de France.

Voulet avait nourri son expédition sur le pays. Les dépenses n'excédèrent

(1) Le 15 février 1898, la Société de Géographie commerciale de Paris, réunie en assemblée générale, décerna la médaille d'or Caillé au capitaine Voulet et à son vaillant auxiliaire, le lieutenant Chanoine.

pas 20,000 francs. En garnison, nos tirailleurs seuls auraient coûté bien davantage. Ce ne fut pas cher pour les résultats obtenus :

Triomphe de notre influence au Mossi et au Gourounsi, placés sous la souveraineté de la France (traités du 19 septembre 1896 et du 20 janvier 1897.)

Défense du Gourounsi contre les déprédations de Samory ;

Protection de notre allié, Ouidi Diobo, roi de Barani ;

Arrêt d'une expédition anglaise (accord écrit du 9 février 1897) ;

Réunion définitive, par le Gourma, du Soudan au Dahomey ;

Assistance prêtée à Band Chandé, roi du Gourma, notre allié.

La mission, qui avait duré dix mois (juillet 1896/avril 1897), avait parcouru 5,000 kilomètres, dont 4,000 d'itinéraires nouveaux.

De nombreux documents topographiques, ethnographiques et géographiques avaient été recueillis. De plus, Voulet rapportait environ 400 photographies, tant des indigènes que des régions explorées.

Au commencement de 1898, nos postes sont établis sur la Volta et la frontière méridionale du Gourounsi ; ils se relient au Dahomey par le Gourma. Nous sommes à Nikki et sur le Niger.

En 1897, Voulet comptait huit ans de grade d'officier. Huit années bien remplies : huit campagnes dont six de guerre ; deux blessures (coup de feu à l'épaule gauche et coup de poignard au front) ; capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'academie, etc. ; trois citations à l'ordre du jour, un témoignage de satisfaction du ministre des colonies et un autre du ministre de la marine.

Quand les calamités nationales embrument notre filiale croyance en la vitalité française, un regard sur les fastes des soldats de marine découvre tant de gens braves, que le cœur en est ragaillard. A Bazeilles, si tout fut perdu, le commandant Lambert et ses braves permirent à la France de s'écrier : « Fors l'honneur ! » Depuis, on trouve les marsouins toujours prêts pour les nobles besognes. Devant leurs multiples travaux, l'esprit étonné se demande ce qui peut bien leur rester à faire. Tonneau des Danaïdes, la mesure de leur héroïsme n'est jamais comble. Après les Faidherbe, Binger, Briquelot, les Monteil, Sensarric, Péroz, Salvat, les Marchand, Gallieni, Pineau, Sauvage, Archinard.... les nouveaux venus se présentent, jaloux des lauriers des anciens ; et c'est un perpétuel recommencement !

Dans leur glorieuse pléiade, étincelle vivement l'étoile de Voulet !

A la veille de partir pour de nouvelles et grandes aventures, reçu au palais de l'Elysée (juillet 1899), les plus chaleureuses félicitations pour le passé lui furent exprimées par le Président de la République, en même temps que de confiants espoirs dans l'avenir, dont Voulet est résolu à noircir les pages aussi glorieusement que les devancières.

PETITE COLLECTION MILITAIRE ET COLONIALE G. BRUNET

EXPLORATEURS * SOLDATS

VOULET

Capitaine PAINBLANT DU BOUIL

PRÉSENTÉ AVEC LE TEXTE DE PAUL KRÉGER



EN VENTE
" ACTUALITÉS DIPLOMATIQUES & COLONIALES "
4, RUE DE MARSEILLE, 4
PARIS

1899



Le Lieutenant VOULET

PETITE COLLECTION MILITAIRE ET COLONIALE L. BRUNET

EXPLORATEURS & SOLDATS

VOULET

PAR LE

Capitaine PAIMBLANT DU ROUIL

PORTRAIT HORS TEXTE DE PAUL KRÉDER



EN VENTE

« ACTUALITÉS DIPLOMATIQUES & COLONIALES »

4, RUE DE MARSEILLE, 4

PARIS

—
1899

VOULET

La vue du navire qui flotte dans les armes de la ville, fut peut-être le germe du goût d'aventures par delà les mers, dont sa vie devait donner une si vigoureuse floraison. Né à Paris, le 10 août 1866, Voulet (Paul-Gustave-Lucien) attacha à son uniforme de volontaire l'épaulette jonquille du 4^e d'infanterie de marine, (24 janvier 1885). Sa vocation militaire, sans doute aussi, s'était précisée aux souvenirs du siège dont, pendant cinq mois de l'année terrible, il endura les épreuves avec sa mère, demeurée seule auprès de lui. Ses oreilles d'enfant n'avaient guère connu que le bruit des fanfares guerrières, conduisant les hommes aux fortifications, et des canons cahotés sur les pavés avec, sur le tout, la rumeur grondante du bombardement. Pendant cela, son père, en qualité d'aide-major, prenait part aux batailles sanglantes de Champigny, de Drancy, de Buzenval. Entre les combats, les rapides apparitions du médecin et ses récits durent mettre au cœur de l'enfant le désir de panser les blessures de la Patrie, en lui apportant un peu de gloire. A l'exercice de la médecine, tradition familiale chez les Voulet, il préféra le port de l'uniforme, sous lequel il espérait trouver plus facilement des occasions pour la réalisation de ses patriotiques désirs.

Aux galons de laine succédèrent vite ceux de sergent, qu'il se hâta d'aller montrer aux Chinois.

Une généreuse émulation le pousse aux premiers rangs; il s'y maintient avec le n° 9 sur 151 élèves, à sa sortie de l'École militaire d'infanterie (1^{er} mars 1890) (1); puis avec le n° 6, sur 66 concurrents, à l'issue des cours de l'École régionale de tir du camp de Châlons.

Alors, pour le jeune officier, commence la vie de dangers, de dévouements, de courages, d'intelligentes initiatives, qu'un premier séjour en Cochinchine lui a fait rêver. En tête, parmi les studieux, c'est en tête qu'il veut se montrer entre les braves.

Le voilà au Soudan. A ses débuts sur le continent noir, les belles occasions ne vont pas manquer à sa vaillance.

(1) A la fin des cours, il obtint le Grand prix, décerné par la Société de Géographie.

Arrivé à Kayes, dans le courant de septembre, il ne demeura pas longtemps inemployé. En octobre, il fut adjoint au lieutenant Salvat, chargé de conduire un convoi d'argent à Siguiri, sur le Niger. Quelques tirailleurs seulement les accompagnaient. La mission ne semblait pas énorme; elle n'était cependant pas sans péril.

La région n'était pas sûre pour un si alléchant butin et une si faible escorte. Comme des oiseaux de proie, les Toucouleurs sont à l'affût de ces aubaines riches et faciles.

Dans les cases, on redit encore l'héroïque défense du sergent indigène Assék Sar qui, en 1884, fut attaqué, alors qu'il escortait de Bafoulabé à Kita, un convoi de mulets, transportant 100,000 francs en argent, et les circonstances, non moins épiques, de la mort du tirailleur Samba-Diop. Insuffisamment pourvu de munitions, à l'attaque d'un parti de cavaliers maures, celui-ci n'abandonna pas le convoi de vivres, dont il avait la direction. Après épuisement de ses cartouches, il se servit de sa bayonnette et tomba littéralement haché. Quelques jours plus tard, son cadavre décapité fut retrouvé, couvert de soixante-douze coups de sabre. Autour de lui, gisaient neuf cavaliers et un cheval, victimes de sa défense désespérée.

Après avoir accompagné jusqu'à destination le convoi de Salvat, Voulet rejoignit à Kouroussa, la compagnie soudanaise, commandée par le lieutenant Morin, avec lequel il fit ses premières armes. C'était un bon instructeur ès-courage qui, malheureusement, fut trop vite victime de la dysenterie, faucheuse des européens.

Le lieutenant Morin, qu'on pouvait appeler *le Balafré*, portait fièrement, du nez à l'oreille, la profonde cicatrice d'un coup de sabre, reçu dans la charge des Toucouleurs, à Touri, en 1890. Cette estafilade valait récompense. Morin ne la fit pas longtemps désirer au vigoureux sabreur : d'un formidable coup droit, il l'envoya la quêrir, dans le Paradis de Mahomet.

Le lieutenant Morin mort, fut remplacé par un autre brave, le lieutenant Salvat.

On se lance à la poursuite de Samory, pendant laquelle ne va pas chomer la généreuse ardeur que Voulet veut dépenser.

Colonne Humbert (novembre 1891 à avril 1892). **Samory**. — La colonne Humbert allait refouler, dans le sud, Samory, dont l'établissement au Ouassoulou compromettait la sécurité des parties de notre Soudan, se développant sur la rive droite du Niger.

Elle est longue et mouvementée la route parcourue par le traitant noir. En 1860, Samory devait avoir 25 ans; alors, c'était un porte-balle qui ne songeait à exploiter que par le négoce, le Soudan dont il est maintenant le maître.

Ce pays est donc un citron d'un jus inépuisable : pressuré sans cesse, il

produit sans relâche ! La solitude et la mort ont beau marquer le sillage de l'Almamy, il y a toujours des esclaves pour vendre, toujours des sofas pour combattre.

Si, en 1886, son esprit fit un retour en arrière, quel ne dut pas être l'émerveillement du trafiquant, devenu le tyran redouté des populations soudanaises. Alors, émir de Ouassoulou, il était parvenu au sommet de la supériorité militaire. Le fils de petits marchands, quand il était soldat mercenaire, ne pouvait entrevoir la domination à laquelle il devait aboutir.

Notre politique, à l'égard de Samory, a été trop longtemps indécise. Nous avons négocié avec lui, comme avec un adversaire loyal ; mais les traités ne le gênent pas. Signés la veille, il les viole le lendemain, s'il escompte quelque avantage facile. Nous avons imprudemment laissé grandir sa puissance ; le colporteur soudanais est aujourd'hui la terreur du pays. Dès 1884, le colonel Borgnis-Desbordes conseillait une action énergique contre lui. Que n'a-t-on écouté alors le colonel, et mis tout de suite en œuvre des moyens suffisants, au lieu de procéder par à-coups, brillants assurément, mais sans résultats décisifs ?

Bien que peu religieux par lui-même, Samory est l'expression du fanatisme et se pare du titre d'Emir el Mouménin, (commandeur des croyants). Son passage est marqué par des ruines, l'esclavage et la mort. Il ravage le pays qu'il traverse. Comme une pieuvre, si on le laisse continuer, il sucera jusqu'à épuisement le sang de sa victime — le Soudan.

Nous avons trop temporisé avec ce dévastateur, que nos négociations ont infatué de son importance. Samory s'entoure d'une certaine magnificence ; mais celle-ci est le prix d'une destruction infatigable, d'une férocité terrifiante et du dépeuplement de régions, dont les habitants deviennent la marchandise et le paiement des armes et des munitions nécessaires à l'Almamy.

La puissance de Samory est d'autant plus à considérer, qu'il réalise les qualités physiques et morales susceptibles de fanatiser la crédulité et la superstition des peuples nègres. On l'a surnommé avec quelque emphase, *le Napoléon noir* et *l'Alexandre du Soudan*. Mais, si son intelligence, réellement remarquable, a des bornes plus étroites que celle des hommes de génie auxquels on a l'a comparé, il leur ressemble un peu par son ascendant irrésistible sur ceux qui l'approchent. La soumission qu'il sait imposer résulte à la fois d'une attirance naturelle et de la crainte inspirée à ceux que l'intérêt ou la sympathie n'attachent pas à sa personne et à sa fortune.

Le disparition de ce chasseur d'hommes mettra un terme aux razzias et au commerce d'esclaves qui déshonorent, désolent, ruinent et dépeuplent le Soudan (1).

Jusqu'à ces dernières années, la ligne de nos postes, qui s'étendait de Kayes au Niger, offrant ainsi un développement de plus de 600 kilomètres, se

(1) Ce vœu est réalisé : Samory a été capturé ; le cauchemar du Soudan s'est évanoui.

trouvait dans une situation stratégique précaire. Cette ligne pouvait facilement être rompue par nos adversaires venant du nord ou du sud. C'était opposer une bien faible barrière aux incursions incessantes de populations au tempérament éminemment remuant. Telle était la situation au commencement de l'année 1889. A cette époque. Amhadou, sultan de Ségou, successeur de son père, El-Hadg-Omar, Samory et Abdoul Boubakar avaient réussi à s'entendre, en vue d'une action commune contre nous. Amhadou devaient agir par le nord, Samory, par le sud, et Boubakar, par l'ouest.

Le colonel Archinard, par la prise de Ségou, de Ouessébonbou, de Koniakary (1890) et enfin de Niore (1^{er} janvier 1891) parvint à isoler Amhadou, et à le rejeter sur la rive droite du Niger, dans le Macina. Des postes permanents, fondés à Niore et à Ségou, couvrirent désormais le flanc nord de notre ligne d'opérations.

Enfin, en avril 1891, le Niger est franchi, Kankan est pris, et Samory, après plusieurs défaites, voit sa capitale, Bissandougou, (140 kil. Est du Niger), tomber en nos mains. Malheureusement, la saison avancée et l'état d'épuisement de la colonne expéditionnaire ne permirent pas de s'établir à demeure à Bissandougou; nous dûmes rétrograder, en ne gardant de nos nouvelles conquêtes, sur la rive droite du Niger, que le point de Kankan.

Comme on le voit, la campagne de 1891 contre Samory était loin d'être décisive. Il n'était même pas permis de supposer que les grandes pertes subies par l'ennemi eussent diminué la puissance ou amoindri le prestige de l'Almamy.

Les rapports des commandants des postes de 1^{re} ligne, étaient unanimes à montrer Samory plus résolu que jamais à poursuivre ses dessins antérieurs et occupé à pousser activement ses préparatifs, en vue de la campagne prochaine.

Samory était d'ailleurs un adversaire autrement sérieux que ceux avec lesquels nous nous étions trouvés en lutte jusqu'alors, eu cette partie de l'Afrique. Les combats, que depuis des années nous soutenions au Soudan, avaient été pour lui autant de leçons profitables.

L'Almamy s'était parfaitement rendu compte qu'il ne fallait plus s'en tenir à des contingents levés à la hâte, au moment de la lutte, mais qu'il devait disposer d'une véritable armée permanente. Aussi ne perdit-il pas de temps et mit-il à profit la durée de l'hivernage, pour organiser solidement son armée et la pourvoir d'armes à tir rapide, achetées à Sierra Leone. Il s'efforça de substituer à la tactique toute primitive des noirs, la tactique européenne, modifiée en raison des lieux et du tempérament de ses soldats. Samory allait donc disposer, au début des hostilités, d'une véritable armée, disciplinée et aguerrie par les interminables luttes soutenues contre les différents chefs noirs de la boucle du Niger. Cette armée était en outre, commandée par des

hommes qui, devant leur élévation à Samory, étaient tout dévoués à sa fortune.

Le 9 janvier, la colonne de combat partant de Kankan se dirigea sur Bissandougou — route accidentée et difficile — coupée par des bois, des rochers, des marigots. Le 10, premiers coups de canon, à Sana. Le 11, à 9 heures du matin, on est arrêté par le cours du Sambiko, dont l'ennemi occupe en force la berge opposée. Pour des débuts, c'est une chaude affaire. Après un passage ardu, les sofas sont culbutés, mais vont se reformer à 5 kilomètres plus au sud, sur les bords du Diaman-Ko. A 2 heures 1/2, il faut encore en découdre pour avancer. Passage du marigot, sous une averse de balles, et charge à la baïonnette, qui force l'ennemi à reculer.

Le 12 janvier, la colonne arrive à Bissandougou. Avant de la quitter, Samory a incendié sa capitale ; ce ne sont plus que ruines. Déjà, les approches avaient décelé l'abandon des habitants. On ne traversa pas ces cultures soignées qui, au loin, entouraient la ville, lors de l'ambassade qu'y fit le capitaine Péroz. Les champs étaient envahis par une marée montante d'herbes folles. De la mosquée, du donjon, des cases jadis si propres, si confortables, ne restaient plus que les murs ; des toits brûlés, subsistaient seulement quelques poutres carbonisées. Le coquet ensemble des champs et des agglomérations mouvementées par une population tranquille a fait place à une friche lamentable et à des décombres noyés dans les cendres. A présent des murailles lézardées, des immondices, des squelettes d'animaux, retiennent seuls le regard sur cette désolation, tristement animée par des bandes de vautours chauves et hideux, en quête de charognes. La place de la mosquée sablée, aplanie soigneusement, a le moins souffert du bouleversement. On y campe, mais les arbres plantés par Samory, encore trop petits, ne donnent pas d'ombre et, malgré les herbes sèches dont on recouvre les tentes, on suffoque de chaleur, au milieu de nuées de mouches minuscules et bourdonnantes. La nuit, des moustiques remplacent les mouches. Celles-ci sont malpropres et gluantes, la piqûre du moustique douloureuse : le repos des nuits n'est pas plus calme que celui de la journée, pendant les heures surchauffées du soleil.

Le 14, combat de Gàna,

Le 22, reprise de la marche. On se dirige sur Sañankoro-Kérouané. Un arrêt plus prolongé à Bissandougou donnerait à Samory le temps de consolider ses troupes ébranlés au Sambiko et au Diamanko. En cinq journées de marches et de combats, la colonne expéditionnaire parcourt les 80 kilomètres qui séparent Bissandougou de Kérouané.

On se à bat Ouassako (le 23 janvier), à Farandougou (le 24 janvier), à Baratoumbo le 25 janvier), à Kérouané (le 26 janvier).

« Samory, comme précédemment, montre une grande entente du terrain, « dans le choix de ses positions défensives, et une grande expérience de la

« guerre, dans la rapidité de ses mouvements et le changement de ses positions. Il a remarqué que le terrain, découvert en arrière du Sambi-Ko et du Diaman-Ko, a permis à notre cavalerie d'exécuter ces belles charges, qui lui ont fait subir tant de pertes; aussi ne choisit-il plus comme lignes de défense que des marigots infranchissables, en dehors de la route, et en arrière desquels existe un terrain, coupé de lignes de défense successives, peu praticable à la cavalerie.

« L'Almamy a soin de barrer les marigots par des abatis et des palissades et d'en flanquer les approches par des murs en pierres. Mais on sent que la confiance de Samory dans la possibilité de la résistance a diminué; il fait le vide devant nous, brûlant les villages, incendiant les récoltes, dans l'espoir que la disette nous forcera à rétrograder; les sofas tirent d'une façon désordonnée » (1).

Le tata, construit par Samory à notre intention, forme une masse couvrante, haute de 5 mètres, et large de 2.

De Kérouané, situé sur un mamelon, on découvre un site délicieux et pittoresque, qui formera un cadre riant aux souffrances et aux privations réservées à la garnison. Au sud, le cours arrondi du Milo ressemble à la lame brillante d'un cimetière tombé dans les herbes, et de l'autre côté, se dressent à pic les falaises de la montagne de Toutoukoro, couronnées de mamelons boisés. Au loin, la grisaille des murs crénelés de Sanankoro s'enlève au milieu de cultures de tous les verts; au centre de Kérouané, les cases de Samory et de ses femmes s'ouvraient sur une place finement sablée et, près de la porte du Nord, une grande mosquée s'élevait, décorée à l'intérieur par une frondaison de feuilles de palmiers, chargées de dessins au fer rouge. Le commandant de Kérouané s'installe dans la demeure de l'Almamy; Sanankoro et Kérouané sont mis en état de défense, et de nombreuses reconnaissances vont ramasser dans les villages voisins les vivres que Samory n'a pu emporter.

La fin du séjour de la colonne à Kérouané est marquée par l'attaque et la prise du Toutoukoro. Ce fut un bouquet d'artifice, un éclatement volcanique dont le commandant Pineau fut le premier ouvrier et dont la formidable détonation porta aux populations terrifiées la nouvelle de notre succès.

Là, l'Almamy avait entassé ses richesses, ses approvisionnements et ses munitions. Tout tomba en notre pouvoir et la conflagration des 25 tonnes de poudre, enfermées dans les soutes samoryennes, ébranla la montagne bouleversée. On va chercher à Bissandougou une colonne de ravitaillement, et, le 21 mars 1892, la garnison de Kérouané, qui est l'extrême avancée de nos possessions (279 combattants, dont 19 européens), est laissée à ses propres forces, sous le commandement du capitaine Wintemberger, de l'artillerie de

(1) Observations du Commandant supérieur : colonel Humbert.

marine, dont la vie et l'énergie devaient bientôt succomber sous les attaques répétées de la fièvre hématurique.

Blocus de Kérouané (avril à novembre 1892.) — A la date du 27 janvier, l'approvisionnement en grains, de la colonne et de la garnison laissée à Kérouané, est à peu près assuré. Mais la fatigue des hommes et des chevaux est extrême; les vivres pour les Européens manquent; la viande fraîche fait absolument défaut, depuis plus de deux mois. Au cours de la colonne, les citations répétées du commandant supérieur du Soudan signalent « le sang-froid de Voulet — étonnant chez un jeune officier — joint à un entrain admirable au moment de l'assaut » (1). C'est à Gana, où l'action fut impétueusement menée par les tirailleurs soudanais (2), entraînés par la belle conduite de leurs chefs. Pour Voulet, c'était la première affaire; jamais baptême du feu ne fut reçu plus crânement. On était sur les bords du Diamanko. Il s'agissait d'arrêter le mouvement de l'ennemi, se dirigeant sur un convoi de ravitaillement venant de Kankan. En arrière de la rive, les sofas s'étaient embusqués dans les broussailles et les ruines du village de Gana. Une brillante charge de Voulet leur infligea de grandes pertes et les mit en désordre. Ils vont se reformer à 500 mètres plus loin, dans un petit bois. Voulet recommença l'assaut et, de nouveau, ils sont délogés. Samory ne dut son salut qu'à une fuite précipitée. C'est au marigot de Baratoumbo; c'est au combat du 10 mars, où Voulet « avec sa bravoure et son entrain habituels, enlève les positions ennemies fortement occupées » (3).

Si jeune, dira-t-on; déjà des habitudes? Oui, et la contagion en est désirable.

L'hivernage approche. Les orages et les pluies diluviennes commencent à creuser une dépression dans les santés. Les maladies compliquent encore cette fâcheuse influence: petite vérole, fièvre bilieuse hématurique, dysenterie.

De mars à septembre, point de communication avec l'extérieur. Isolement, combien pénible, qui raie cette poignée de braves de la vie du reste du monde: plus de nouvelles reçues, plus de nouvelles envoyées; les émissaires ne peuvent franchir le cercle qui étreint Kérouané.

Quand une tentative était faite, le malheureux courrier désigné, marchait à une mort presque assurée; le jour, se faulant dans les hautes herbes, glissant de buisson en buisson: la nuit, s'aventurant à l'aveuglette, il essayait de se jeter inaperçu dans les montagnes, mais échappait rarement aux guetteurs ennemis, installés sur les hauteurs, embusqués à tous les points de passage. Saisis, lettres, dépêches, journaux devenaient la proie de Samory et leurs porteurs, avant de mourir, étaient horriblement mutilés. Une telle perspective

(1) Ordre général, n° 57, du 3 février 1892.

(2) Commandés par le lieutenant Saivat.

(3) Ordre général, n° 88, du 21 mars 1892.

n'était pas pour exciter l'entrain des audacieux. On gardait le souvenir de l'avertissement, donné par Samory, lors du passage à Madiarébangon.

Placé en travers de la route, un bras sanglant, fraîchement coupé au dessous du coude, semblait là pour indiquer le sort réservé à la main qui prendrait un pli, pour le porter à travers les lignes ennemies.

En passant devant ce signe sinistre, les hommes de confiance, courriers de profession ou agents politiques, que nous avions avec nous avaient frémi et ce mot du vieil interprète, jeté froidement du haut de son cheval : « La main d'un courrier ! » n'avait pas eu pour effet de les rassurer (1).

Mais, ce détachement isolé et aventuré va bien augmenter pour nos tirailleurs le poids de la séparation d'avec leurs chères « moussous » (2). D'habitude, nos Soudanais ne les quittent que pour le temps relativement court des expéditions ordinaires. Les camarades, qui rentrent avec la colonne, seront plus heureux. Pour eux, les prochains retours et les prochaines caresses ! Le moral de ceux qui restent ne va-t-il pas se ressentir de cette privation prolongée ?

L'inquiétude de ces prévisions est bientôt conjurée : les chefs des villages environnants décident d'offrir une jeune fille libre pour chaque soldat de la garnison de Kérouané. La nouvelle est accueillie avec enthousiasme.

Ces jeunes filles vont devenir les compagnes des tirailleurs, dont la vie s'éclaire d'un rayon de soleil. Pour le commandant de Kérouané, c'est une garantie de l'entrain et du dévouement de ses hommes. Dans les agglomérations voisines, 300 jeunes filles furent tirées au sort. C'était une joie d'être choisie pour femme des guerriers, et une déception pour celles dont le nom n'était pas appelé. Une seule exception assombrit cette singulière et multiple idylle. Un nouveau tirage au sort — des tirailleurs cette fois — assigna des maris aux jeunes filles arrivées à Kérouané. Pas banal ce mode de faire ! Le rapide hasard des attributions opéra des unions aussi satisfaites que l'eussent fait, peut-être, des cours assidues et des choix d'élection.

Cependant le tour vint, dans la répartition des beautés noires d'une jeune fille Peulhe, au visage assuré, plein de noblesse. Ce mariage forcé n'était pas de son goût ; ses aspirations allaient ailleurs. Sous sa parure de piécettes, ses bracelets et ses colliers d'ambre, superbe et farouche, elle toisait les tirailleurs, aux yeux flambants de convoitise ; mais son abord, pas rassurant, gelait les désirs. Une inquiétude se marqua dans l'assistance des fiancés.

Lasse enfin, terrible, elle leur dit : « Qui de vous, captifs des blancs, viendra me prendre la main ? » Aucun, n'osa approcher. Alors la Peulhe, suivie des siens, qui l'avaient accompagnée, s'en alla droite et fière, tandis

(1) *Au Niger*, par le commandant Péroz.

(2) Femmes.

que son père obtenait facilement des officiers français, dispense de la contrainte si douloureuse pour sa fille.

La petite garnison n'est pas seulement décimée par les fatigues, les lutttes et les balles ; la maladie fait rage. Avant juillet, pendant plusieurs mois, Voulet des plus atteints est cloué au lit, où la dysenterie le jette sans forces. Il doit rester avec les malades, alors que les bien portant se battent. Quelle amertume !

Notre installation à Kérouané devait convaincre Samory de notre volonté de conserver définitivement nos conquêtes sur le Niger.

A peine la colonne Humbert eut-elle repris la route de l'aller, après avoir laissé à Kérouané un poste d'enfants perdus, que Samory vint attaquer celui-ci. Mais, si l'on était peu, on se défendait beaucoup. Quand le cercle des Sofas se resserrait par trop, des sorties audacieuses le brisaient et donnaient de l'air à la petite garnison. Cela, renouvelé chaque jour, dura six mois et plus. Les défenseurs, diminuaient, le courage restait intact. C'est le lieutenant Bietrix qui commence la liste des tués. Il a péri (le 4 avril), à Kabadianbara. Sa mort sera vengée là où elle a eu lieu.

L'exil n'effaçait pas en eux l'empreinte de la Patrie et, si le temps n'était guère aux réjouissances, le jour de la fête nationale ne fut cependant pas négligé. Quand arriva le 14 juillet, par une chaleureuse réaction contre les dangers environnants, l'hommage des pauvres emmurés, franchissant les murailles, les espaces et les mers, alla saluer la France lointaine. Les tirailleurs rivalisèrent d'adresse et de rapidité à la course ; des jeux furent imaginés ; puis, malgré la diminution des vivres, on mit « les petits plats dans les grands » : amélioration des popotes, et ration extraordinaire de tafia et de café. Pour parfaire la cérémonie, il y eut concours de tir, où en tête, s'exhiba la supériorité des officiers. Le prestige de ceux-ci fut brillamment soutenu par Voulet.

Couché depuis quelque temps déjà, le pauvre sous-lieutenant était miné par la fièvre. Les cris : « Vive la France ! » arrivèrent jusqu'au lit du malade. Ce fut une secousse. A cette évocation, il se sent renaitre ; il veut aussi prendre part à la manifestation patriotique. Il se lève et se fait porter sur un fauteuil à l'endroit où sont réunis ses camarades.

Au bout d'une perche, fichée à trente pas, était une bouteille, qu'il fallait casser en trois coups. Le revolver n'est pas une arme commode ; il y eut bien des « *choux blancs* ». Les officiers se sentaient quelque peu humiliés devant l'assistance des tirailleurs. Mais Voulet arriva ; s'étant fait asseoir à la distance convenue, il arme, vise et tire. Du premier coup, la bouteille vole en éclats ! On lui fait une ovation. Avec le même succès, il recommence plusieurs fois. Pendant ce temps, il ne songeait pas à son mal et cette bonne journée lui fut

certainement salulaire. Peu à peu, il revint à la santé, guéri par une médication peu accoutumée à la Médecine.

Une petite colonne (100 hommes) s'organise sous le commandement de Salvat. Voulet est mal remis de sa dysenterie ; mais, c'est un trop gros crève-cœur de rester et de voir partir sa compagnie. Le sous-lieutenant demande à marcher. Refus du docteur. Instances du malade. Il part quand même (16 septembre.) « Comme toujours, dit Salvat, sa bravoure dépasse tout éloge ».

On se dirige sur Kabadianbara, repaire de N'golo Kaulibaly, lieutenant de Samory. En plein jour, sous le feu de l'ennemi, il s'agissait de franchir le Baoulé non guéable. Des moyens de passage sont improvisés et l'on tente l'aventure. La section d'avant-garde (Lieutenant Audlauër), moitié à la nage, moitié dans l'unique pirogue, traverse le cours d'eau, se jette sur la rive opposée et tout de suite engage un combat acharné, qui couvre le passage du reste de la compagnie. Lorsque tout le monde est là, l'ennemi est en déroute et Kabadianbara livré aux flammes ; une centaine de Sofas sont tués. Pendant cette énergique action, qui demeure un modèle du genre, au grand honneur du Lieutenant Salvat, qui l'a conduite et des auxiliaires, qui l'ont secondé, 14 hommes furent atteints : 9 blessés et 5 tués.

Mais, à Kérouané, les vivres vont manquer et l'on se bat toujours. Enfin, dans les derniers jours de novembre, le colonel Combes réussit à annoncer sa venue. Libérateur, il accourt à marches forcées. La vue de Kérouané lui rappelle celle de Nafadié, qu'autrefois il a sauvé pareillement, alors que les défenseurs, réduits à l'état de squelettes, allaient succomber à l'inanition, à Kérouané aussi, il était temps d'arriver. Le drapeau flottait toujours, mais quelques jours encore et autour de lui, il n'eût plus trouvé que des cadavres. Des 19 européens du début, 6 ne sont plus là. Le Capitaine Wintemberger commandant le poste est mort d'épuisement et des 260 indigènes, une centaine à peine, valides mais sans force, ont résisté aux balles, aux maladies, aux privations. Les officiers ont tous été éprouvés : Rambaud, Bunas et Voulet ont failli mourir, Laurent rendit l'âme en débarquant en France, sans avoir pu montrer à sa famille la croix de la Légion d'Honneur, obtenue deux mois avant. Le dévouement du docteur Brossier, malade lui-même, put seul conjurer la mort générale.

Après celles de Nafadié (1) et de Niagassola (2), cette défense demeure une des plus belles pages des annales Soudanaises.

La Croix de la Légion d'Honneur fut, pour Voulet, la récompense des efforts déployés dans les combats de la colonne Humbert et durant le blocus de Kérouané.

(1) Par les capitaines Louvel et Dargelos.

(2) Par le lieutenant Péroz.

Dans des lettres de Salvat, qui l'a eu sous ses ordres, et du commandant Pineau, qui l'a vu au feu, pendant les rudes affaires de cette colonne de 1891 à 1892, on relève cette appréciation : « Le jeune sous-lieutenant Voulet trouvait le moyen de se faire remarquer par son calme, son sang-froid, son endurance, sa bravoure et cela au milieu des Sensarric (1), des Mangin (2), des Baratier (3), des Germain (4), des Bietrix (5), des Bunas (6), des Lauzanne (7), des Sainte-Colombe (8), des Andlauër (9), des Cristofari et de tant d'autres... (10) »

Salvat ajoute : « Voulet fut instructeur remarquable, bon camarade sur-tout, ne songeant jamais à critiquer la façon de faire de son commandant « de compagnie, qui, pourtant, n'était qu'un lieutenant comme lui. J'ai gardé « du camarade et de l'officier un souvenir profond. De tout cœur, j'applaudis « rai toujours à ses succès ». En France, l'hommage aux qualités de l'instructeur serait banal ; il prend une valeur exceptionnelle au Soudan, où la formation de soldats français avec des nègres presque sauvages, se double d'une œuvre d'affinement et de civilisation. Plus qu'avec aucunes autres recrues, avec nos tirailleurs noirs, se justifie l'aphorisme : « *Les bons chefs font les bons soldats* ».

Colonne Combes (novembre 1892 à mai 1893). — A peine délivré, Voulet repart pour de nouveaux périls. Avec la colonne Combes, il continue la poursuite de Samory. Les combats sont journaliers. Un détachement (50 tirailleurs réguliers et 70 auxiliaires, armés de fusils à pierre) est envoyé par la colonne principale, dans le sud-est de Bissandougou, contre une troupe de Samory, forte de 600 fusils à tir rapide.

Une manœuvre savante du capitaine Montéra amena Samory dans le cirque de Mariguédougou (12 avril 1893) où, enserré par la nature et notre poignée d'hommes judicieusement distribués sur les points culminants, il fut battu à plate couture. L'Almamy-émir ne réussit à se sauver que grâce au faible effectif de ses vainqueurs. Ceux-ci, déjà peu nombreux au départ, étaient réduits à 40 fusils réguliers par les pertes de cinq journées de combat incessant. 200 hommes de Samory restèrent sur le terrain. Le chef de la garde samoryenne. M. Bilali-le-Petit était parmi les morts.

(1) Tué à Dongoi, près Tombouctou.

(2) Beau-frère et vengeur du capitaine Ménard. Compagnon de Marchand, au cours de la mission sur le Haut-Nil.

(3) Compagnon de Marchand, au cours de la mission sur le Haut-Nil

(4) *Id.*

(5) Tué à Kabadianbara.

(6) Assassiné avec le brave Braulot, dans le guet-apens de Bouna, tendu par Sarah N'Ké Mory, fils de Samory.

(7) Très remarqué au cours de la campagne.

(8) Grièvement blessé à Fabala.

(9) Blessé au Toutoukoro ; déjà connu par son expédition au Yendé.

(10) Commandant Pineau.

Attaché à la compagnie du capitaine Valentin, Voulet avait pour collègues deux officiers qui, eux aussi, ont donné de belles preuves de valeur, les lieutenants Andlauër et Maritz, le dernier, future victime de la méprise de Warina.

Vers la fin de la campagne (mars 1893), la colonne revenait de Nafana, après avoir chassé Samory, la situation fut un instant critique. Par suite de l'épuisement des vivres et de la désertion des guides indigènes, il importait de rallier viter Kérouané, qu'on supposait à environ trois journées de marche dans le nord-ouest. Mais, c'était une direction au moins vague, exposant à des erreurs et à des retards terrifiants, en raison du manque d'approvisionnements, qui n'était plus qu'une affaire d'heures comptées.

Sachant que Voulet avait fait partie des défenseurs de Kérouané, le colonel Combes fit appel aux notions que l'officier avait pu garder de la physiologie générale de la région. Dans de telles conditions, alors que les instants étaient si précieux, se charger de la conduite de la colonne était une tâche grosse de responsabilité. Voulet l'entreprit pour le salut de tous. Evidemment il connaissait les environs de Kérouané, mais non à une telle distance. Alors, on était séparé de la vallée de Milo, qui arrose Kérouané, par le massif montagneux du N'Gaye.

En concentrant ses souvenirs, Voulet crut reconnaître un col ouvrant passage sur la vallée du Milo. Le lieutenant, ému par l'appréhension d'une erreur involontaire, se met en tête de la colonne et marche droit sur la dépression, qui lui paraît être le col d'Ouronfoca. Depuis la guerre, les indigènes avaient déserté les campagnes ; l'herbe avait poussé, durant l'hivernage, et les sentiers n'avaient pas laissé de traces. Quelle pénible indécision tant que dura la montée vers le col. Celui-ci enfin franchi, immense fut la joie du lieutenant, quand se déroula à ses pieds la belle vallée du Milo, dans l'Occident de laquelle apparaissait la silhouette indécise de Kérouané, où attendaient des approvisionnements sauveurs. La vue de la terre promise ne fut pas saluée avec plus d'allégresse par les Hébreux de Josué. On avait échappé aux balles des Sofas ; de même, Voulet venait d'épargner à la colonne les terribles affres de la faim.

Les colonnes Humbert et Combes, séparées par la défense de Kérouané, rejetant Samory à 300 kilomètres du Niger et lui ayant enlevé la majeure partie de ses états, si elles ne réussirent pas à l'empêcher tout à fait, entravèrent beaucoup le ravitaillement en armes et en munitions, que l'Almamy tirait de Sierra Leone ; elles affirmèrent aussi notre force sur le Haut-Niger.

Mission Destenave, (d'avril à novembre 1895). — En 1895, un premier effort fut fait vers ce Mossi, où la persévérance de Voulet, devant, l'année suivante, obtenir de si beaux succès.

Au mois d'avril, le capitaine Destenave, les lieutenants Margaine et

Voulet et 70 fusils, partis de Bandagiara, se dirigèrent sur Ouagadougou, la capitale du Mossi. Mais la force de la mission n'était pas en rapport avec les difficultés et l'hostilité ambiantes. Après s'être approchée de Yako, abandonnant la direction primitive, elle se porta dans le Nord, par le Yatinga. La mission ne fut cependant pas stérile : un traité fut signé avec le chef de Yatinga, plaçant ce pays sous le protectorat de la France. Ce traité, qui accentuait notre pénétration dans la boucle du Niger était aussi un pas vers la liaison du Soudan avec la côte.

En juillet, le capitaine Destenave pousse une pointe sur le territoire de la Volta noire ; puis, remontant toujours plus au nord, entre dans le pays de Gondo et marche sur Dori, dans l'espoir qu'un événement heureux pour nous, venant à surgir à Ouagadougou, faciliterait notre entrée au Mossi. On traverse ainsi le Djilgadi et l'Aribinda. Entre Aribinda et Dori, la marche est des plus pénibles. Pas d'eau et un soleil de feu ! Aux souffrances de la soif, pendant le jour, s'ajoute la privation de sommeil. Il faut s'entourer d'abatis et veiller, pour parer aux attaques nocturnes des Touareg.

En octobre, on est à Dori, capitale du Liptako, où sont renouvelés les traités Monteil.

Sur ces entrefaites, une insurrection formidable éclate au Yatinga, contre notre allié Bakaré. Nous volons à son secours. Les ennemis de Bakaré sont défaits à Sissamba, village situé à 8 kilomètres de Ouhigouya, capitale du Yatinga (novembre). Bakaré semble rétabli dans son autorité. Mais, les événements heureux espérés ne se sont pas réalisés. Les difficultés n'ont fait que croître. On dut renoncer à la pénétration dans le Mossi. Pour cela il aurait fallu à la mission des forces triples. Après avoir parcouru 1800 kilomètres, on rentra à Bandagiara, à la fin de novembre 1895.

Cette mission, si elle n'avait pas procuré les résultats désirés, avait mis en lumière les belles facultés de Voulet et montré ce qu'on pouvait attendre de son énergie. Le ministre des colonies le lui exprima, dans les éloges officiels et flatteurs de sa lettre du 9 novembre 1896. Voulet n'attendit pas cette lettre, pour prouver qu'il était digne d'une telle appréciation.

Mission à Diankabo, (février 1896). — En décembre 1895, Bakaré qui avait placé le Yatinga sous notre protectorat et que nous avions déjà secouru, fut chassé de Ouhigouya par les ennemis de notre influence. Ceux-ci avaient été mis en mouvement par Bokary-Kountou, le Naba des nabas du Mossi, qui, s'était opposé à l'entrée dans ses Etats de la mission Destenave. La marche rétrograde de celle-ci, à partir de Yako, fut considérée par Bokary comme une victoire personnelle, qui lui donna de l'arrogance et du mépris pour nous. Voulet allait se porter à l'aide de Bakaré, quand il en fut empêché par la nécessité de sévir promptement contre les habitants d'Ibi, pour obtenir réparation de leur insulte au capitaine Laperrine, lors d'une tournée de celui-ci à l'est de

Bandagiara. La mission Voulet devait ensuite (ordre du capitaine de Béchevel, résident de Bandagiara) se porter à Diankabo village des foubé d'Abdoulaye Bokary, chef du Gondo, pour ouvrir, s'il y avait lieu, au capitaine Lâperrine, la route de Douentza.

Voulet partit, le 23 février, à 5 heures du matin.

Le 24, premier combat, à Nombori, qui ne réussit pas à nous arrêter. Le chef du village vint faire sa soumission et l'on continua sur Ibi. Mais Téréli, où nous avons fait halte — pacifique d'abord — se souleva tout à coup. Des coups de feu éclatent; on se bat partout. Les gens des villages voisins viennent se joindre à ceux de Téréli. La nuit tombe. Voulet réussit à grouper son monde et s'établit en dehors du village, sur un point dominant. Mais il importait d'arriver sans retard à Ibi. On part. Le 25, à 6 heures du matin, on est en vue du village. La pente abrupte, sur laquelle il se dresse, est occupée défensivement sur une étendue de 3 kilomètres. L'issue du combat est incertaine avec les faibles forces dont dispose la mission. Voulet poursuit d'abord le but de celle-ci et se rend à Diankabo, remettant au retour le châtiment de ceux qui l'ont accueilli avec hostilité.

A 7 heures du soir, on était à Diankabo. La colonne campa en dehors des cases. Les hommes avaient élevé des abris en paille. La journée du 26 et celle du 27 se passèrent sans incidents; cependant la complaisance d'Abdoulaye, déjà peu marquée au début, allait s'amoindrissant encore. Aussi, suivant une prudence dont Voulet ne se départait jamais, même en pays ami, le service de sûreté fonctionnait comme d'habitude. Seulement en raison des fatigues endurées et de la qualité d'allié, que se donnait Abdoulaye, Voulet n'avait pas cru devoir obliger les deux sous-officiers et lui-même à veiller pendant la nuit à tour de rôle. A cette époque, il ne savait pas — ce que savait Abdoulaye — qu'un nouveau Messie avait levé dans l'est, l'étendard de la guerre sainte et qu'une formidable insurrection allait soulever, contre les Français, les montagnards (Habé) du massif de Bandiagara. On était donc sans inquiétude.

Michelet a écrit : « Le fleuve a soif des nuées, le désert a soif du fleuve, la femme noire de l'homme blanc... elle est tendre entre les tendres, bonne entre les bonnes. Demandez aux voyageurs qu'elle a sauvés si souvent... » ; maintes fois, providentielle, elle est la défense des Européens, aventurés dans le mystère de l'Afrique. Compatissante, de son intelligence et de son cœur jaillissent des délicatesses, inconnues à ses noirs compagnons : telles la bonne Namarou et la vieille de Siradine-Tombo révélées, dans « *France noire* », par le souvenir reconnaissant de Marcel Monnier.

Ici se place une touchante vérification de ce dévouement nègre.

La belle Aïssa, aux yeux élargis, s'était éprise pour Voulet d'un attachement qui devait détourner du jeune lieutenant, la catastrophe d'une surprise mortelle.

C'était le 27 au soir — il était environ 9 heures — Avant de se reposer,

Voulet, entouré de ses braves sous-officiers — Palmieri et Ragot — leur disait que, sans doute, on devrait attaquer Téréli, le 29.

En ce moment, la jeune Aïssa, en proie à une violente émotion, surgit au milieu des Européens. Sa voix tremble. Effarée, elle se jette aux pieds de Voulet : « O mon maître, implore-t-elle, viens me parler sans témoins ; *je ne veux pas que tu gagnes le Paradis.* (1)

Voulet, intrigué, la suit à l'écart. Alors, c'est une grave révélation. « Lieutenant, dit-elle, cette nuit, quand toi et tes soldats fatigués seront endormis, les gens de Diankabo mettront le feu aux cases du camp et profiteront du tumulte pour poignarder les blancs. » Ce discours et sa mimique impressionnèrent vivement Voulet qui, pour contrôler les causes d'une terreur exagérée peut-être par l'affection d'Aïssa, envoie celle-ci aux écoutes, avec le fidèle Coulibaly.

Conduit par la jeune femme, l'interprète, sans être vu, approche d'un groupe de conjurés, réunis en dehors du village, sous un gros banane et entend leurs projets.

Aïssa avait dit vrai : l'incendie était fixé pour le milieu de la nuit.

Les conspirateurs, entourés par des hommes en armes, furent mis hors d'état de nuire ; ainsi se confirma l'adage : « *Souvent qui veut surprendre est surpris* »

Abdoulaye, que Voulet croyait seulement coupable d'inertie, s'en tira avec une forte amende. Il ne devait rien perdre pour attendre : dévoilé plus tard, ce chef indigène paya de sa tête la part qu'il prit à l'insurrection des Habé.

Aïssa, de race peulhe, comprenant le langage des Foulbé de Diankabo, avait surpris leur complot et sauvé les blancs d'un massacre certain. Sa conduite, cette nuit là, éclaire d'une douce lueur la vision charmante de la Fatou-Gaye, de Loti.

Le plan des Foulbé avait grande chance de réussir. Les abris en chaume étaient un aliment facile pour les flammes ; facile aussi devait être le massacre des blancs, occupés à se garer des atteintes du feu. Le sergent Palmieri ne devait pourtant plus vivre que quelques heures. A la prise de Téréli, le 29, il tomba mortellement atteint, alors qu'en tête il enlevait bravement sa section.

Le pays est dans une grande surexcitation, une action vigoureuse et sévère s'impose. Voulet ne la diffère pas. Le 28 au soir, un peulh, qui s'est fait remarquer par la violence de ses excitations à la révolte, est pris et a la tête tranchée. Voulet trompe ensuite le chef de Bombou, sur la direction qu'il se propose de prendre. Il demande un guide pour aller au Nord, à Koundou, et marche à l'Ouest, sur Téréli. A l'aube du 29, le stratagème a réussi : le détachement, sans

(1) Tournure nègre pour dire *je ne veux pas que tu meures*. En Afrique, le verbe *gagner* a les acceptions les plus diverses : une femme, devenue mère, *a gagné petit* ; un noir, battu au jeu de dames, *a gagné perdu*, etc...

avoir été éventé, est à 1,500 mètres du village endormi, tandis qu'à Koundou, prévenu par des émissaires, il y a branle-bas de combat et l'on se dispose à nous recevoir à coups de fusil. L'attaque immédiate réveille en sursaut les Habé de Téréli qui, la première stupeur passée et soutenus par les populations environnantes, font vigoureusement face à la surprise des assaillants. S'égaillant derrière les rochers, ils font pleuvoir une grêle de flèches et de coups de feu, qui ne parviennent pas à rompre l'élan de la petite colonne. Le village est incendié et l'on se retire par Sagarou. Le bruit de notre succès nous a précédés : partout nous sommes bien accueillis et, après un repos mérité, à Boukasso (3 mars), on rentre à Bandiagara.

Notre vigueur s'est affirmée et toute velléité de révolte est apaisée.

Le général Boislève, Commandant en chef des troupes de l'Afrique occidentale signala la belle conduite des tirailleurs et de leur officier.

La citation à l'ordre du jour, particulière à Voulet, rendait hommage « à l'intelligence, à l'énergie et au sang-froid avec lesquels il avait dirigé la mission. » Le passage relatif à son rôle militaire était ainsi conçu :

« A l'affaire de Téréli, resté seul européen debout dès le début de l'action, n'en a pas moins continué et poussé à fond l'attaque d'un village, défendu avec opiniâtreté par de nombreux et bons tireurs ; l'a enlevé et détruit complètement sous le feu le plus violent, en infligeant à l'ennemi des pertes considérables. Grâce à ses dispositions et à la vigueur de ses mesures, a pu dégager son monde et assurer l'enlèvement de ses morts, de ses blessés et de leurs armes. » (Ordre Général n° 55. St-Louis, 3 mai 1896.

Après le combat du 29, l'officier, utilisant les réminiscences des causeries avec son père, devint le médecin de ses blessés, il va de l'un à l'autre, les reconforte par de bonnes paroles, les soulage par des soins intelligents. Il procède même à des opérations, qui honorerait un maître de l'art. Il lave les plaies avec du bicklorure et les saupoudre d'iodoforme. Un homme véritablement trépané par une balle, portait au sommet du crâne un trou béant, par lequel on voyait le cerveau palpiter à chaque impulsion du cœur. Il remplit le trou d'iodoforme ; pendant quatre jours le blessé resta dans le coma, puis commença à mieux aller ; peu de temps après il se portait tout à fait. Le major improvisé extrait des projectiles : pour l'un d'eux entré par le dos et logé sous la peau du ventre, il n'eut qu'une incision à faire et, — pressant, — la balle sortit « comme un noyau de cerise de son enveloppe »,

Avant les départs pour les Colonies, le docteur, son père, le mettait au courant des plus récentes découvertes médicales. En toute occasion, Voulet profitait de ces notions de chirurgie et d'antisepsie particulièrement utiles à un officier.

Colonne de répression contre les Habé (3 juin au 25 juillet 1896). — Au retour de Diankabo. Voulet se dispose à aller secourir notre allié Bakaré,

quand se lève, dans l'Est, du côté de Dori, un prétendu prophète, Amidou Colado, qui prêche la guerre sainte. Jusqu'aux portes de Bandagiara, la région est en ébullition. Une colonne de répression est formée et Bakaré, réduit à la dernière extrémité, est encore laissé à ses propres forces. Que vont penser de notre protectorat les indigènes, si nous délaissions plus longtemps notre protégé? Mais il faut courir sus au plus pressé : pour le moment, c'est le soulèvement religieux qui bouleverse le pays. Les forces disponibles sont réunies, sous le commandement du capitaine Menvielle, résident de Bandagiara. Il se dirige rapidement sur Sangha, cœur de la révolte.

Sangha, agglomération de dix villages, séparés par des ravins à pic, compte 8,000 habitants. Chaque homme a un fusil. L'affaire sera dure; il faut vaincre quand même, sous peine de voir Bandagiara bientôt gagné à la sédition et la garnison étouffée. Le tam-tam de guerre est assourdissant; tous les guerriers sont en armes. Le combat dure de 7 heures du matin à midi (19 juin 1896). Une discipline exacte, l'exemple des officiers peuvent seuls triompher du nombre des ennemis et des obstacles presque impraticables du terrain. Enfin on est victorieux. Succès payé cher : la compagnie auxiliaire, que commande Voulet, blessé lui-même d'un coup de feu à l'épaule gauche, compte 20 hommes hors de combat. Mais le résultat est atteint. Les Habé font leur soumission. Quelques jours après, moins heureux que son confrère en sainteté, le marabout Mahmoudou-El-Lamine, qui s'était sauvé de Bafoulabé, le prophète Amidou-Colado, tombé aux mains du capitaine Menvielle, fut jugé et passé par les armes.

La colonne rentra à Bandiagara le 25 juillet.

Au Mossi, au Gourounsi et au Gourma. — *Objet de la mission. Sa composition. Départ de Bandiagara, Sim. Le Naba. Bakaré rentre à Ouhiougouya. Salam des Musulmans à Goursi.* — Mais la situation de Bakaré est presque désespérée et l'on apprend que les Anglais de Coumassie préparent une action décisive sur le Gourounsi et le Mossi. Ils veulent réparer l'échec du mulâtre Fergusson, leur envoyé qui, en décembre 1895, n'a pu entrer à Ouagadougou. Il faut les devancer si, du coup, nous ne voulons voir compromis l'avenir du Soudan français et interceptés ses débouchés vers l'Océan.

Le retour de Voulet à Bandiagara n'est pas pour un long repos.

Le colonel de Trentinian, lieutenant-gouverneur du Soudan a vu les nuages qui s'accroissent à l'horizon anglais. Il veut les empêcher de crever sur la colonie naissante. D'accord avec le Gouverneur général de l'Afrique occidentale, — M. Chaudié, — chargeant le lieutenant Voulet de conjurer l'orage, il lui adjoint le lieutenant Chanoine des spahis, le docteur Henric, les sergents Laury et le Jariel, de l'infanterie de marine, 23 tirailleurs et 10 spahis indigènes, auxquels s'ajoutent 180 auxiliaires, fournis par Aguibon, sultan

du Macina et Ouidi Diobo, roi de Barani. Des interprètes facilitent les rapports entre le lieutenant et les éléments de langage divers de sa colonne. Ceux-ci, pour la plupart, sont musulmans: Afin de satisfaire à leurs instincts de religiosité, un marabout de Bandiagara, Idrissa Diallo, les accompagne. La mission comprenant 220 combattants, armés de fusils, et 250 porteurs, quitte Bandiagara le 30 juillet 1896, et marche sur Ouagadougou, capitale du Mossi. La saison des pluies fait prévoir une expédition particulièrement pénible. Le départ d'une aussi petite colonne, vers un pays comme le Mossi, rappelle l'audace de Fernand Cortez, entreprenant, avec une poignée de braves, la conquête du Mexique. A Bandiagara, les vieillards d'expérience, qui savent que le Mossi a arrêté toutes les invasions; que la meilleure armée du grand El-Hadj-Omar y a été anéantie, saluent d'un haussement d'épaules la folle entreprise des Français: « *Ce sont des cadavres qui s'en vont!* » disent-ils. Ces sombres appréciations ne sont pas pour exciter l'enthousiasme des indigènes; mais Voulet ne laisse pas glisser ses hommes sur la pente du découragement. Les difficultés qu'il prévoit, il les cache; il rappelle les exploits de ses compatriotes et, son petit monde, auquel la renommée a dit les exploits du jeune chef, le croit bientôt invincible et irrésistible. La confiance naît et grandit: on va à la victoire. Pour justifier cette opinion, Voulet veut que la première rencontre soit un succès éclatant.

Le 8 août, on arrive à Tiou, la frontière de ce Mossi redoutable; nous y trouvons Bakaré, notre allié, auquel notre protection devait finir par sembler illusoire. Nous nous étions tant fait attendre pour le secourir! Mais nous voilà! L'espoir revient et Bakaré se revoit sur le siège des nabas du Yatinga, dont l'ont précipité les nabas de Yako et de Ouagadougou. Mamadou Aladi, le chef Peulh, chez lequel s'était réfugié le fugitif, est là aussi. Tous deux joignent leurs contingents, armés de lances et de flèches, à celui de la mission et la petite armée forme la bigarrure la plus bizarre. Aux haltes, les griots, — ces troubadours noirs. — avec les chefs des Foulbé et des Mossi, venaient se grouper autour de la mission. Dans d'inépuisables improvisations, ils chantaient les hauts faits du lieutenant. Pour eux, c'était un véritable sultan et ils rivalisaient de ces flatteries dont est fertile le pays du soleil.

Sa case est illustre en France,
Vois les sentinelles chrétiennes le saluer au passage.
Le jour du combat, il porte un sabre d'argent,
Sans fusil, il marche en avant.
Il entre le premier dans le tata,
Il fait fuir tous les guerriers...

Et les versets continuaient, enfilés bout à bout.

On se dirige sur le grand village de Sim, où se sont rassemblés les révoltés du Yatinga. Un bruit sourd et puissant en trahit le voisinage: ce sont les

griots qui battent avec rage, les tambours de guerre, pour irriter la colère des guerriers. Bakaré, à mesure qu'on approche, est moins rassuré, des émissaires lui ont appris qu'à Sim, toute la nuit précédente, cela a été fête et orgie, en l'honneur de l'anéantissement prochain des audacieux qui s'avancent.

On est au 10 août, jour anniversaire de la naissance de Voulet, qui, sacrifiant au sentiment de fatalité, dont les soldats sont si souvent imbus, a choisi cette date pour livrer le combat, dont le résultat devait avoir une influence décisive sur toute la campagne.

On s'arrête. Le convoi serre en masse. Les conversations cessent. On entend le silence dans la colonne, silence accentué par le vacarme assourdissant, du côté de Sim.

Les Musulmans font une courte prière. Avec ferveur, ils baisent les gris-gris, renfermant des versets du Coran, qui pendent à leur col, comme des scapulaires :

Grand Prophète, envoyé de Dieu, menez-nous à la Gloire;
Nous voulons vaincre ou mourir pour vous!

(J.-J. R.).

Prosternés, les burnous forment comme les vagues blanches d'un océan, qui va bientôt se hérissier en une tempête d'exaltation.

Puis la voix sonore et persuasive du marabout, — séduction pour l'oreille et pour les cœurs, — anime de l'accent de l'enthousiasme, les sentences empruntées à la Loi.

Enfin, les dernières dispositions réglées, la marche reprend silencieuse vers le village. « Malgré moi, a dit Voulet, je me sens profondément impressionné. Cette prière des Musulmans, ce bruit sans cesse grandissant du tam-tam de guerre; ce grand silence de notre côté, succédant brusquement aux conversations bruyantes; une certaine hésitation, maintenant très-visible chez nos alliés; ce village de Sim, toujours résolu à nous barrer la route, malgré les négociations antérieures, ce pays inconnu enfin, dont nous venons à peine de fouler le sol et où les dangers nous attendent, tout cela produit en nous, une émotion indéfinissable ».

Le paysage formait un cadre imposant à cette scène palpitante, si pittoresque pour des yeux européens : « à gauche, dans les hautes herbes, les foulbés d'Aladi, cavaliers d'abord, fantassins ensuite; toute une théorie d'hommes vêtus de blanc; à droite, les Mossi de Bakaré, dans le même ordre; mais sombres, presque noirs, sous leurs manteaux de guerre, surchargés d'amulettes. On se croirait transporté brusquement, quinze siècles en arrière, à l'époque lointaine des grandes invasions des barbares. Entre les deux, la mission groupée en carré; dans le fond, le village vers lequel on s'avance et d'où va bientôt surgir la mort pour beaucoup.

« Que va devenir, au milieu de la tourmente, cette poignée d'hommes

dont les existences me sont confiées », se dit Voulet, dans l'âme duquel s'ajoute à celui de l'incertitude, le fardeau des responsabilités.

« Quel sort attend cette mission au succès de laquelle est attachée une œuvre de si haut intérêt; œuvre qui ne peut être accomplie que par nous ou par les Anglais? »

Alors, dans une obsession de cauchemar, comme un *Mané, Thécel, Pharès*, lui apparaît la funèbre prédiction des vieillards de Bandagiara : « *Ce sont des cadavres qui s'en vont!* » Vision fugace, qui n'influence pas longtemps Voulet. Son audace de français et de soldat prend vite le dessus.

« *En avant!* »

L'allure s'accélère, les tirailleurs se déploient.

Mais l'objectif ne se résume pas au village. Sans le voir distinctement, on devine l'ennemi partout. Où s'est-il embusqué en force? on n'en sait rien. Il faut se mettre en garde de tous côtés. Et l'on marche toujours sur Sim. Impossible de préciser l'étendue des positions à attaquer. Le poids de l'incertitude s'accroît des doutes sur la valeur de nos alliés. Voulet pense qu'il ne doit compter que sur les seules forces de la mission. Bakaré et Aladi, décontenancés par des revers antérieurs, mal obéis d'ailleurs, n'avancent plus. Leurs troupes sont arrêtées en une masse confuse, prête pour la fuite éperdue. La mission, les sens en éveil, continue son approche dans l'anxiété des surprises qui, partout, peuvent surgir du mystère des hautes herbes et des bois.

Tout à coup, une irruption torrentueuse déborde le petit carré, qui est chargé avec rage sur trois de ses faces. La mission tient bon. Les attaques redoublent. Cette cavalerie des Mossi, composée des meilleurs guerriers, est redoutable; au milieu de leur fourmillière, le carré darde ses baïonnettes comme un hérisson; mais un hérisson qui crache le feu par ses pointes. Les cavaliers se resserrent toujours; on dirait qu'ils vont engloutir notre petit noyau de tirailleurs noirs, sur lesquels ils s'acharnent. La direction va-t-elle échapper aux cinq Européens? Que les assaillants persistent un peu et cela va en être fait! Indécision critique et solennelle! Heureusement, les masses ennemies se mettent à tourner, sous l'averse de plomb qu'elles affrontent; puis c'est la fuite. L'étreinte desserrée, la mission respire vite et, de la défensive, on passe à l'offensive. Voulet la pousse énergiquement; il ne faut pas que les cavaliers se reforment pour de nouvelles charges.

Comme étourdis par l'inflexibilité de la résistance, ils se sont réfugiés derrière leur infanterie, qu'ils poussent. Ces fantassins, rampant dans les herbes, se rapprochent à 50 mètres; couchés à plat ventre, ils nous couvrent de traits empoisonnés.

La fièvre ardente, quelquefois la mort immédiate, déterminées par la blessure de ceux-ci, causent, chez les tirailleurs indigènes, une terreur superstitieuse plus poignante que celle des balles, terreur justifiée d'ailleurs, au cours des opérations ultérieures, pendant lesquelles les flèches, les lances, couteaux,

sabres et haches éprouvèrent presque exclusivement le petit effectif de la mission. Pour ne pas laisser à cette terreur le temps de s'implanter dans le moral de nos hommes : « En avant ! En avant ! » Pas d'arrêt plus prolongé. Et on se lance en une poursuite vertigineuse, coupée seulement, de position en position, par des feux serrés dans le dos des fuyards. Il est 11 heures du matin. D'un bond, nous entrons dans Sim ; l'ennemi en panique, sort par l'autre extrémité ; il ne faut pas le laisser revenir de l'ahurissement de cette première défaite si imprévue. Le succès de la mission est beau, mais payé trop cher ! il ne saurait longtemps se renouveler de la sorte. Vingt hommes sont hors de combat et nous avons brûlé 5.000 cartouches, — le dixième de notre approvisionnement. Dix affaires comme celle-ci et nous n'aurons plus de munitions, plus un homme. Alors, c'est une suite de coups de marteau précipités et comme un clou, chassé à force, la mission victorieuse pénètre, le 17, à Ouhi-gouya, après s'être battue ; le 11, à Soulou et à Pogoro ; le 13, à Soodi-Cessé ; le 14, à Barelgo ; le 15, à Rambé. Bakaré, à nos côtés, rentre triomphalement dans sa capitale, d'où naguère, il avait dû se sauver précipitamment.

Trois jours après le retour de Bakaré, son autorité rétablie va chercher à Goursi, la ville sainte, la consécration officielle et religieuse qui, depuis les temps les plus reculés, marque l'élévation au pouvoir des nabas du Yatinga. Les adversaires de Bakaré veulent nous interdire l'accès de Goursi, où l'accomplissement de la cérémonie projetée sera pour eux une plus grande défaite que le plus sanglant désastre. Ils se sont établis sur notre flanc gauche, sur lequel ils se jettent éperdûment, pour nous bouleverser. Mais, leur élan se butte à une tenacité inébranlable. Repoussé, c'est l'assaillant qui est mis en déroute.

Le 24, à Goursi, selon des rites séculaires, rappelant, de loin, le sacre de nos rois à Reims, a lieu l'investiture solennelle de Bakaré, comme naba du Yatingo. Ce jour-là, chacun fête les triomphes obtenus. C'est réjouissance pour la mission et pour les alliés. Les musulmans de la petite armée saluent le soleil surgissant de l'ombre.

Ils se prosternent, le front à terre, pour le « Salam », pour la prière en commun, plus agréable à Dieu, selon la croyance partagée par les chrétiens et par les musulmans. La Divinité entend mieux l'appel général ; elle descend dans la pieuse assemblée. « Il n'est pas d'entretien entre trois individus, dit le Coran, que Dieu ne soit le quatrième ; ni entre cinq qu'il ne soit le sixième (LVIII, 8). »

Les boubous flottante s'inclinent à la fois, pour les prostrations rituelles. On dirait de grands lévriers, allongés aux pieds des chasseurs. Drapés dans leurs vêtements, ils ne détonnent pas en la splendeur de l'aurore qui s'élève.

Le marabout Idrissa les domine de sa taille relevée ; il envoie une chaleureuse action de grâces au Dieu des armées, qui nous a donné la victoire. Puis

ce sont les répons de la foule. Sans verbes, quelle intensité religieuse prennent ces cris d'élévation : Allah Akber ! Dieu grand ! Allah Ouahed ! Dieu unique !

Près des cavaliers, les chevaux — ces bêtes favorites de Mahomet, — la bride tombante, caracolant tout à l'heure, subitement calmés dans la ferveur ambiante, semblent respecter le recueillement de leurs maîtres, qu'hypnotisent les versets du Coran, proférés par le marabout.

Arme d'une singulière puissance que celle, mise par l'islamisme, aux mains des prophètes, qui sauront l'employer contre ces chiens, ces mécréants de Keffirs (1).

Dans le silence du matin, dans l'immensité du paysage, à côté de l'ampleur des noirs drapements, les uniformes européens paraissaient disparates, étriqués, sans majesté.

Yako. — Prise de Ouagadougou. — Le Mossi. — Il faut utiliser l'effet moral dû à la victoire et ne pas laisser à la résistance le temps de se ressaisir : sans désemparer la marche se poursuit sur Ouagadougou. — Yako, obstacle sérieux obstrue le chemin. Là, en 1895, avait dû rétrograder une précédente mission. Aussi, l'orgueil nègre, qui s'en était exalté, accueillit-il avec dédain, les avances pacifiques dont, par un parlementaire, Voulet fit porter l'expression écrite au naba de la région :

Le grand chef des Français nous envoie pour nous lier d'amitié avec les nabas du Mossi. Nous sommes forts, disait le lieutenant, et nous venons d'en donner la preuve. Mais nous sommes bons aussi, puisque nous avons prêté notre appui à notre allié et ami Bakaré. C'est pourquoi les chefs ont intérêt à devenir nos amis. Dieu est avec nous et nous a donné la victoire. Nous n'avons qu'un désir : Vivre en paix avec le naba de Yako. Qu'il écoute donc notre parole ; qu'il sache aussi qu'aucune puissance humaine ne saurait s'opposer à notre passage par sa ville, qui est sur notre route.

Une attaque violente près du village de Samba, répondit à ces paroles conciliantes. Notre parlementaire, revenu alors, rendit compte de l'hostilité du naba, qui interdisait formellement l'accès de ses Etats.

L'action de vive force succéda aussitôt aux négociations superflues. Parlementer avec un nègre, persuade sa vanité de la terreur qu'il inspire. L'illusion du naba fut courte. Yako enlevé après un rude engagement, le chemin fut déblayé.

Leurs adversaires chassés, Bakaré et Aladi, nos auxiliaires, croyaient la partie finie. Ils n'imaginaient pas que nous puissions avoir l'idée de nous aventurer plus avant vers Ouagadougou. Quand on leur fit part de cet objectif, ils se récrièrent devant un projet aussi insensé et rééditèrent, à l'adresse des présomptueux qui songeaient à la conquête du Mossi, les présages funestes des

(1) Le terme méprisant *Keffir* qui sert, au Soudan, à caractériser l'*Infidèle*, est l'équivalent du *Roumi* des Algériens et du *Giaour* des Orientaux.

sages de Bandiagara. Pour eux, ils n'iraient pas plus loin. Ce serait fou de tenter davantage la fortune.

L'excessive prudence de ses alliés ne surprit pas Voulet; elle ne le contraria pas non plus. Leur courage mal assuré ne lui faisait pas tenir à une assistance d'efficacité aussi problématique; tandis que la contagion de la couardise était un danger certain pour nos tirailleurs sénégalais. Voulet se borna à emprunter à Bakaré et à Aladi, trente guerriers bien montés, pour le renforcement de sa cavalerie. Allégée de cette tourbe, plus bruyante qu'utile, la mission continua seule, sur Ouagadougou.

Le 1^{er} septembre, on n'en était plus qu'à quelques kilomètres. Le parlementaire, envoyé auprès de Bokary, aboutit à un échec plus accentué encore que celui des négociations avec le naba de Yako. Le malheureux, porteur d'un drapeau tricolore, ayant été saisi, — sa dépêche et le drapeau déchirés, — fut frappé de verges, sur la place du marché. Il ne parvint qu'à grand peine à s'échapper.

Un essaim de cavaliers nous entoure; une grêle de flèches tombe sur la mission. Les dispositions de combat sont prises. Comme à Sim, comme à Yako, comme dans les rencontres précédentes, tout cède devant la poussée de notre charge et tombent, l'un après l'autre, les villages successifs, qui précèdent le centre de Ouagadougou.

Un beau geste sur l'horizon termina cette journée : châtement de la lacération du drapeau français, les trois couleurs furent hissées sur la demeure royale du Naba des nabas! « Ce n'est pas, dit Voulet, sans une certaine fierté, ni sans un sentiment de légitime orgueil, tout à la fois, que, les premiers, parmi les Européens, nous nous sentons les maîtres dans cette capitale du Mossi, où nos illustres devanciers n'avaient pu pénétrer que, grâce à une énergie surhumaine et dont, tout récemment encore, les missions françaises Albij et Destenave, et l'expédition anglaise de Fergusson n'avaient pu approcher, en dépit des plus grands et des plus louables efforts. »

Les indications de Binger, de Crozat, de Marchand, de Monteil étaient brillamment réalisées. Le Naba des nabas du Mossi était en fuite et sa capitale une ville française!

L'entrée des Français à Ouagadougou peut être considérée comme le « 1789 » du Mossi, où elle bouleversa les routines d'une organisation sociale vieillie. Elle marqua, en même temps, la consécration de notre prépondérance dans la boucle du Niger et la réunion en un bloc des tronçons séparés de notre empire colonial de l'Ouest africain. Les deux rives du *Fleuve des Bardes Africains*, — *le Père des Eaux*, — sont, dans leurs parties supérieure et moyenne, celles d'un fleuve français.

Nous sommes à Tombouctou qui fut longtemps la *cité mystérieuse* et le

cœur commercial de l'Afrique. Nos armes ont percé le mystère ; le commerce qui rayonnait de là, a bien décliné aussi. Peu à peu les écumeurs du désert — les Touareg — ont anémié les artères vigoureuses, qui en partaient où s'y réunissaient, sous forme de caravanes. Du sommet de la boucle nigérienne, qu'occupe Tombouctou, le négoce a franchi le fleuve et s'est porté dans la boucle du cours d'eau elle-même. Ouagadougou, la ville centrale la plus importante a, en partie, recueilli l'héritage de Tombouctou et c'est la France qui y est installée. L'établissement d'une nation rivale en cette région eût étranglé l'avenir de notre domaine soudanien, empêché la jonction de ses diverses parties et obstrué les débouchés du Soudan vers la mer.

Voulet a conjuré tout cela !

La conquête du Mossi n'est pas celle de ces landes arides et brûlées, qu'on est trop porté à voir dans tout ce qui s'appelle Soudan. Celui-ci n'est pas le Sahara, où le sable boit l'eau et ne rend pas d'herbe ; il ne lui ressemble en rien.

La superficie approximative du Mossi atteint 100,000 kilomètres carrés et sa population 4 millions d'individus. De belles cultures mettent en valeur une terre, où la faune est diversifiée à l'infini, mais, parmi laquelle le plus remarquable produit est l'espèce chevaline, qui fournit les types les meilleurs de l'Afrique occidentale.

La densité de la population, évaluée à 35 ou 40 habitants par kilomètre carré, est plus considérable qu'en aucune région de cette partie de l'Afrique.

Les indigènes du Mossi, en majorité d'origine mandingue, organisés fortement depuis plusieurs siècles ont repoussé les invasions sans cesse renaissantes, qui ont dévasté les pays voisins. Souvent ils ont porté leurs armes victorieuses hors de chez eux. Mêlés aux populations, on trouve des marchands de race Ouangarbé et Haoussa qui, de même que les Diaoulas du pays de Kong, exploitent avec une grande entente des affaires, toute la boucle du Niger, de Tombouctou à Sokoto, et les régions, depuis le lac Tchad jusqu'au Lagos. Les indigènes du Mossi sont fétichistes ; les Ouangarbé sont musulmans. Il y a encore, dans les pays de pâturages, des colonies de Foulbé ou Peulhs. Ceux-ci, fervents de l'Islam, sont pasteurs et excellents cavaliers.

Au-dessus de ces différentes races, — obéis, craints, respectés, dominateurs — sont les chefs — les Nabas — qui forment une caste distincte. Possesseurs du sol et des personnes, les Nabas constituent une aristocratie guerrière toute puissante.

Voici la légende merveilleuse de l'origine de ces maîtres absolus du Mossi :

« Il y a bien longtemps — vingt âges d'hommes peut-être, — vivait, dans l'Est, un puissant roi. Ce monarque avait une fille, nommée Ouidi Raogo, qu'il désirait ne jamais marier, les devins ayant dit que, de cette femme naîtrait un homme, qui renverserait la dynastie régnante. Cependant Ouidi Raogo, s'étant enfuie de la demeure paternelle, fit la connaissance, sur les

bords d'un grand fleuve, d'un chasseur d'éléphants, qu'elle épousa. De cette union naquit un fils qui, en mémoire de son origine, fut appelé Ouo-Lobogo, c'est-à-dire l'Éléphant. Ouo-Lobogo, parvenu à l'âge d'homme, se mit à la tête de quelques aventuriers et s'empara du pays de Koupéla.

Son fils et successeur, Konda, conquit une immense étendue de territoire, dont il fut le souverain incontesté, et établit sa résidence à Ouagadougou. Telle serait l'origine de la famille royale du Mossi. Dans le but d'affermir sa conquête et de tenir les populations asservies, Konda divisa le pays en un certain nombre de provinces, dont il confia la direction aux nombreux fils que lui donnèrent ses deux cents épouses ».

Tous les chefs des hauts commandements et des grands villages appartiennent à la famille du conquérant et reconnaissent la suzeraineté du naba de Ouagadougou, le Naba des Nabas. Pour donner de la force à sa dynastie, Konda avait attaché à sa personne ses compagnons d'armes, en leur conférant des charges et des honneurs héréditaires.

Leurs descendants actuels forment, autour du grand naba, une cour qui, jalouse de ses prérogatives, éloigne du potentat le peuple et les influences étrangères à la leur. Tenu ainsi loin de tout abord, la personnalité du Naba revêt une sorte de caractère sacré et mystérieux.

Les principaux de ces grands dignitaires, sont : le chef des cavaliers, l'ordonnateur des mystères, le grand maître des armées, l'intendant, le chef des gardes, le maître des fantassins, le chef des marchands, l'almamy, chef des musulmans, le surveillant de la vertu des femmes du Naba. Comme en Turquie, celui-ci n'est pas réduit au genre neutre, pour exercer sa délicate fonction. Au Mossi, l'usage de limer les crocs aux lions de belle venue est plus modéré. Quelques malheureux diables, seulement, de moindre importance — infimes chiens de berger — réservés aux emplois subalternes d'enuques, subissent une mutilation qui, pratiquée avec un art non moins secondaire, est mortelle pour la moitié des patients.

Telle était le milieu social, dans lequel l'entrée de Voulet fut un coup de tonnerre.

D'une part, une population nombreuse, favorable à notre influence, voyant en nous des libérateurs, mais asservie sous un joug de fer et, depuis des siècles, tenue à l'écart des affaires publiques.

De l'autre, les chefs — les Nabas — menant une existence d'oisiveté et de plaisir, au milieu de leur cour de dignitaires, de parents, de familiers, de femmes, de griots, chanteurs de louanges. Circonvenus par les marabouts, qui s'efforcent de les convertir à la foi du Prophète et réussissent tout au moins à capter leur confiance, au moyen d'amulettes et de pratiques bizarres, entourés par la multitude des parasites, des flatteurs, qui exaltent à tout propos leur puissance, les Nabas, en cette atmosphère irréelle, sont réfractaires à tout changement dans un état de choses si parfaitement établi pour leur satisfac-

tion, en même temps qu'ils sont les ennemis naturels des blancs qu'ils ignorent et méprisent à la fois.

Le peuple étant pour nous, on devait triompher vite des frayeurs qui l'agitaient encore à la pensée de la puissance des Nabas. Les difficultés s'annonçaient plus sérieuses, pour amener à nous les hauts dignitaires de la cour et les grands vassaux, à la puissance indiscutée desquels notre irruption portait un coup si funeste.

De Bandiagara à Ouagadougou, cela avait été à une allure folle, pendant quatre cents kilomètres et sous des pluies battantes, une course au clocher, dans laquelle les obstacles se renouvelaient journellement, sous forme de combats meurtriers. Un repos était nécessaire ; chauffée davantage, la chaudière aurait éclaté, la mission serait tombée d'épuisement. Cette fatigue s'exagérait encore, pour les cinq Européens, des veilles auxquelles ils durent s'astreindre, pour parer, pendant les nuits, aux attaques soudaines, qui sont si souvent, en Afrique, la cause de désastres irréparables. Les sentinelles indigènes gardent mal. Les noirs, bons pour le combat, où ils sont tenus en main, abandonnés à eux-mêmes, ne savent guère vaincre le sommeil, auquel ils cèdent dans le silence de la nuit et sous l'influence des fatigues de la journée. Cela explique la fréquente réussite au Soudan, des surprises nocturnes, terribles de la part des Touareg, surtout. Voulet et les quatre Français se répartirent la direction du service de sûreté. Ce système si exténuant donna aux indigènes une haute idée de la valeur de ceux qui assuraient la sécurité de leur sommeil.

La mission n'eut pas longtemps à s'amollir dans le repos.

Bokary, sachant que les Français, si peu nombreux, n'avaient pas de canons, crut venger facilement sa primitive déroute ; il réunit toutes ses forces et, le sixième jour, attaqua Ouagadougou, de trois côtés à la fois. Le lieutenant Chanoine, chargeant impétueusement, creva le cercle qui se rétrécissait ; les sergents Laury et le Jariel firent merveille ; les assaillants, rejetés, furent poursuivis pendant huit kilomètres.

Au Gourounsi. — Protectorat de la France. — Encore Samory! — Les premiers jalons de la mission, — le rétablissement de Bakaré dans son pouvoir et l'occupation de Ouagadougou — étaient bien plantés ; il fallait songer maintenant au Gourounsi, toujours exposé aux tentatives des Anglais de la Côte d'Or.

La marche, reprise, fut bientôt arrêtée par le marigot de Trassini, — qui sépare le Mossi du Gourounsi, — dont la saison des pluies avait fait une rivière débordée. C'était un courant furieux et profond, large de 150 mètres et rien pour le traverser : les riverains n'ont pas de pirogues ! Ne pourra-t-on avancer plus loin ? L'on construit un radeau, mais les tourbillonnements de l'eau le mettent en pièces. Comment franchir l'inondation ? Voulet enrage ! La

difficulté fait de lui un chef de pontonniers émérite et, en 36 heures de travail acharné, un pont d'aventure est lancé sur l'immensité liquide. Des matériaux?... Des arbres sont abattus et des lianes coupées, pour relier les pieux et les poutres; une épaisseur de branchages forme le tablier. On passe et l'on est au Gourounsi!

L'aspect du pays change. Au Mossi, la tranquillité sème les habitations tout le long des routes, tandis qu'au Gourounsi, les guerres et les luttes intestines continuelles ont démontré la nécessité des groupements. Les villages se serrent au milieu des arbres. La région est sauvage. La forêt tropicale va bientôt commencer, élevant entre la mer et le Soudan, la luxuriante barrière de végétation si ardue à percer.

A Sati, la capitale du Gourounsi, la mission trouve une réception amicale. Le pays déprimé par l'incertitude angoissante du lendemain, ravagé par Baba-To — qui avait pris pour devise : « *Après moi, la fin du monde!* » — était encore menacé d'une destruction finale par Samory. Les populations terrorisées avaient mis à leur tête Hamaria, jeune chef de la famille des rois du Gourounsi, connu pour sa bravoure et son intelligence. Baba-To repoussé, alla demander aide à Sarah N'ké-Mory, lieutenant de Samory, qui avait établi un camp au sud, à Sankana. Sarah-N'ké-Mory était fils d'une des épouses favorites de l'almamy qui, cédant à cette influence, avait sacrifié un autre enfant de prédilection, que cette femme voyait avec jalousie. Sarah-N'ké-Mory hérita de la puissance de Karamoko, qui fut décapité — pauvre Karamoko qui, de son voyage en France, avait rapporté à Samory des récits tant émerveillés sur les richesses, la beauté et la puissance du pays des Français!

Des nuages d'orage couvraient l'horizon du Gourounsi. L'arrivée de la mission fut saluée comme un secours inespéré. Le 19 septembre, le traité suivant, plaçant le Gourounsi sous la protection de la France, fut signé avec Hamaria et tous les chefs gouroungas.

Au nom de la République française, entre le colonel de Trentinian, lieutenant-gouverneur du Soudan français, représenté par le lieutenant Voulet, chargé de mission, et Hamaria Mayac, roi du Gourounsi, a été conclu le traité suivant :

Article 1^{er}. — Le Gourounsi et tous les territoires qui en dépendent légitimement, en raison des traditions ou du droit historique, sont placés sous le protectorat de la France.

Article 2. — Le roi du Gourounsi ou ses successeurs légitimes ne pourront conclure aucun autre traité avec une autre puissance. Le roi, signataire du présent acte, déclare nul et sans valeur tout traité ou arrangement concernant le protectorat, dont pourrait se prévaloir une puissance autre que la France.

Article 3. — Hamaria Mayac s'engage à accepter dans sa capitale ou telle autre localité de ses Etats un résident français avec une escorte, dont l'effectif est laissé à l'appréciation du gouvernement français.

Article 4. — Le roi du Gourounsi s'engage à donner aide et protection à tous commerçants ou sujets de la France. Les marchandises françaises ne seront frappées d'aucun droit dans l'intérieur du Gourounsi.

Article 5. — Comme marque effective de notre établissement au Gourounsi, le roi a

reçu des mains du lieutenant Voulet, un pavillon français, qu'il a accepté et qu'il s'est engagé à conserver et à montrer à tout Européen visitant ses Etats.

Article 6. — Le présent traité a été conclu avec Hamaria Mayac, chef gourounga de race autochtone, reconnu par tous les habitants du pays comme le véritable chef de tout le Gourounsi.

Depuis deux ans, Hamaria, avec l'aide des populations gourounga, lutte pour l'indépendance. Il a réussi à chasser vers le Sud, Baba-Tò, chef des envahisseurs songhays, qui depuis 1860 opprimaient et ravageaient le Gourounsi. Baba-Tò s'est rendu dans le camp de Samory.

Le présent traité a été lu et interprété à Hamaria, en présence des notables et du peuple assemblés qui en ont accepté la teneur.

Sati, le 19 septembre 1896.

Mais la mission était peu nombreuse, et formidable la renommée de puissance de Samory. Dans le pays, pareil à celui des Erynnies antiques, le nom de l'Almamy était prononcé à voix basse et avec effroi. Les Français étaient les ennemis du dévastateur ; un traité, liant avec eux, n'allait-il pas amener d'effroyables calamités sur le Gourounsi ? Il fallait payer d'audace, ou c'en était fait de notre influence, aux yeux de ce misérable peuple.

Voulet écrivit à Samory :

« Au nom de Dieu et de son prophète Mahomet !

« Cette lettre est adressée à l'almamy Samory, de la part d'un Nazaréen, le lieutenant Voulet, qui commande la colonne des Français au Gourounsi et de la part de ses compagnons.

« Le chef de la colonne te dit qu'il n'est pas venu dans le but de te faire la guerre, mais pour soutenir le roi du Gourounsi Hamaria contre ses ennemis.

« Le pays du Gourounsi, et Hamaria, sont sous la protection de la France. Il ne faut pas que les soldats pillent et ravagent le pays, ni que tu soutiennes les ennemis d'Hamaria.

« Le chef de la colonne te dit encore qu'il te connaît : autrefois il commandait des tirailleurs, au moment de la grande guerre, quand le colonel Humbert l'a chassé de Bissandougou et de Kérouané, et aussi quand le colonel Combes l'a chassé de Guéléba et de Nafana.

« Le chef de colonne te dit enfin qu'il ne fera la guerre qu'à ceux qui essaieraient de barrer sa route, qui va jusqu'au Sud du Gourounsi.

« Maintenant que tu connais mes intentions, il dépend de Dieu et de toi que la paix ou la guerre soit entre nous.

« Salut ! »

Le prestige de notre expédition au Mossi, le souvenir de Bissandougou, du Toutou-Koro et de Kérouané inclinèrent le féroce Almamy à la prudence. Le 20 octobre arriva sa réponse.

« Samory ne veut pas la guerre et ordonne à son fils Sarah-N'Ké-Mory, de ne pas dépasser Sankana. »

Renoncer au Gourounsi, aux dévastations, aux esclaves et au butin, promis à ses appétits ! Cette proie échappait à Sarah-N'Ké-Mory, au moment où il ouvrait les serres pour s'en saisir.

L'ordre de Samory fut néanmoins exécuté sans retard. Il ne faisait pas bon éveiller le courroux d'un tel père. Enfants chéris — filles ou garçons — ne résistaient guère à un froncement de sourcils du féroce père de famille : Kara-

moko avait été immolé à des sollicitations amoureuses ; mais les propres sœurs de Sarah-N'Ké-Mory avaient été supprimées avec des raffinements d'atrocité, inspirés par l'orgueil du tyran noir.

La terreur était un stimulant à l'obéissance. Fatima et Aïssa, filles de Samory, avaient l'une, treize, l'autre, quatorze ans. Des enfants ! Oui ! mais sous le ciel de feu, la femme se développe vite. Leurs formes sculpturales étaient coulées en un bronze, de patine et de grain superbes.

Charmantes, un mutuel aimant les attirait vers deux pages non moins beaux, de l'entourage de l'Almamy-émir. Des paroles tendres, quelques serremments de mains à la dérobée étaient leur crime. Il fut chèrement payé ! Devinées par quelqu'espion, comme il en pullule à la cour, elles furent dénoncées à Samory.

Horreur ! Humiliation ! Les élus du cœur des princesses n'étaient pas de race libre !

Les quatre adolescents furent saisis. Sur un geste de Samory, on apporta un billot et devant Fatima et Aïssa, tordues par l'épouvante, furent tranchées les mains indignes, qui avaient osé presser celles des filles du Maître ; puis les pauvrettes, dépouillées de leurs vêtements, furent exposées, sur une place de Bissandougou, à un poteau d'ignominie. On jeta devant elles les têtes coupées des pages.

Au désespoir, s'ajoutaient la honte, les morsures du soleil, la soif, la faim. Mais des esclaves, envoyés par le père cruel, vinrent les détacher du pilori, et, encore vivantes, elles furent jetées dans un trou et recouvertes de pierres et d'immondi ces

On entendit les plaintes étouffées des martyres et, pendant longtemps, on vit crispée, sanglante, émergeant des pierres, une petite main, cerclée de bagues et de bracelets.

Hamaria lut aux gouroungas assemblés la réponse de l'Almamy-émir El-Mouméméin, qui les rassura et auxquels elle donna une opinion admirative de la France.

Notre protectorat solidement établi, Voulet songea à revenir au Mossi ; pour achever d'y asseoir notre domination. Le retour s'effectua, par Ouagadougou, à travers le Kippirsi inexploré.

Retour à Ouhigouya. — Répression de la révolte du pays des Samos. — Pendant notre pointe au Gourounsi, Bokary-naba, n'avait pas osé rentrer dans sa capitale, mais demeurait fermé à toute négociation. « Ces blancs, disait-il, avec mépris, sont des « Diaoulas » (colporteurs) ; ils ne font que passer ; pas de soumission ! » Des reconnaissances furent envoyées en tous sens, pour le saisir, mais, il se déroba voyant, chaque jour, se raréfier son entourage, dans lequel grandissait la persuasion que la France voulait faire œuvre d'établissement durable au Mossi.

Au cours de cette poursuite, en traversant Boussauno, les oreilles de Voulet ne furent pas peu surprises d'entendre résonner les airs « de la *Muscotte* »

Je l'aime mieux que mes moulons ons ons ;
Je l'aime mieux que mes dindons ons ons...

de la Boiteuse..., *de Rêve d'Océan...* — Le chef du village le tira de son étonnement, en lui apportant une boîte à musique, laissée par Monteil, lors de sa grande traversée de l'Afrique. Quelques morceaux du répertoire mécanique étaient embrouillés. Le sergent Laury s'institua mécanicien et pour la plus grande joie du chef rafistola les rouages détraqués.

Mais il fallait se rapprocher pour reconstituer les approvisionnements et renouer, avec notre Soudan, les rapports interrompus depuis trois mois. Le 1^{er} novembre, on était de retour à Ouhigouya, d'où Voulet envoya au colonel de Trentinian un rapport sur les opérations depuis le départ de Bandagiara.

Il importe, disait le chef de la mission, d'occuper Ouagadougou effectivement et sans retard, pour couper court aux compétitions étrangères dans le Mossi.

De mauvais bruits se répandirent alors, Ouidi Diobo, le roi des Barani, qui avait fourni la moitié de nos auxiliaires, était dans une situation critique. Alors qu'il amenait à la mission un convoi de 10.000 cartouches, à l'instigation de Karamoko, marabout de Lanfiéra — qui savait son pouvoir — il avait été bloqué dans Sourou, à 120 kilomètres au sud-est de Ouhigouya. Le pays était révolté. Ouidi, résistant depuis trois mois, était à bout de vivres. Le malheureux roi nous avait aidés, nous l'avions démuné d'une partie de ses forces ; c'était justice d'aller le secourir.

Ce sont de nouvelles marches forcées, des luttes sanglantes : 65 de nos hommes sont mis hors de combat, les sergents Laury et le Jariel sont blessés et 20.000 cartouches brûlées. La science et le dévouement du docteur Henric n'ont pas à chômer. Double besogne : soldat pendant l'action ; après il redevient médecin — en cinq jours, sans canon, nous devons prendre d'assaut 5 villages de 4 à 5.000 habitants, dont les constructions cubiques en pisé font de véritables places fortes : Diogoré (11 novembre), Ouellé (12 novembre), Boré (14 novembre), Gassau (16 novembre). Dans le rapport du Chef de la mission au Lieutenant-Gouverneur du Soudan, on relève les passages suivants, relatifs aux deux braves sous-officiers : « . . . n'ont cessé de donner à tous le plus bel exemple de zèle, d'entrain, d'endurance, de courage et d'absolue discipline. » Voulet, parlant de l'affaire du 12 novembre 1896, ajouta « . . . ce jour-là, malgré la gravité de leurs blessures, tous deux sont restés à la tête de leur section, permettant par ce magnifique exemple, de dominer les événements et d'assurer le succès. . . . »

Le 16, notre allié est délivré ; Karamoko ne tarde pas à être passé par les armes. Bientôt Ouidi rentre vainqueur dans Barani, sa capitale,

et Voulet fait retour à Ouhigouya où, avec des instructions du gouverneur du Soudan, lui arrivent un renfort de 25 tirailleurs réguliers, des approvisionnements, des médicaments et 30.000 cartouches.

Renforcement de la Mission. — Ouagadougou. — Poursuite de Bokary. — Soumissions. — Le poison. — Protectorat de la France. — Investiture d'un nouveau Naba des Nabas. — Le Gouverneur du Soudan, approuvant les conclusions du rapport de Voulet, envoie l'ordre d'occuper solidement Ouagadougou.

Les efforts prodigués depuis quatre mois ne vont donc pas demeurés stériles ! Mais, si nous avons pénétré comme un coin dans la boucle du Niger, cette pénétration ne s'est pas faite sans usure. Partis de Bandagiara, le 30 juillet, avec 220 combattants et 250 porteurs, les fatigues inouïes et les luites perpétuelles, ont amoindri l'effectif de la mission, déjà si faible, en regard de l'énormité de la tâche. Plus de 100 combattants sont malades, blessés ou tués.

Avec ses seules ressources, Voulet boucha les vides. Au lieu de passer par les armes les prisonniers capturés pendant les combats antérieurs, il en fit des porteurs et, émancipant ceux-ci, forma une réserve d'hommes qui, instruits au cours des marches, furent élevés au rang de soldats et d'hommes libres. Cette solution fut avantageuse pour tous : l'humanité en fut satisfaite et la mission y gagna en force. Au moment de rentrer à Ougadougou, la colonne comprenait 250 fantassins, armés à l'européenne, et, de ses 200 cavaliers bien montés, 50 étaient munis de carabines et les 150 autres, de lances, de flèches et de fusils à pierre. Avec cette cavalerie, le lieutenant Chanoine pouvait voir au loin et garantir efficacement les approches de la mission : il n'y manqua pas.

« Il commande notre cavalerie, voit-on dans la correspondance de Voulet, dirige l'avant-garde, engage le premier les combats et, ensuite, nous entoure d'un filet protecteur avec ses cavaliers, fouillant la brousse et nous garant de toute surprise.

« C'est un excellent officier, plein d'entrain et de courage. »

Inutile de dire que les prisonniers furent heureux d'avoir la vie sauve ; quant aux porteurs, devenus guerriers, ils n'étaient pas peu fiers de l'élévation inattendue, les arrachant à leur rôle infime. Au Soudan, c'est un honneur de porter les armes. La colonne s'augmenta encore des guerriers qui, attirés par le prestige de nos succès, vinrent offrir leurs services.

Le 23 décembre, pour la troisième fois, nous entrions à Ouagadougou. Voulet essaya encore de la conciliation ; ses ouvertures ne furent pas mieux accueillies que les précédentes. Son envoyé, un Haoussa, qui ne fut même pas reçu par Bokary — retenu par les familiers du Naba — fut vendu sur le marché de Mani.

Mais le mouvement de désaffection des populations à l'égard de leur chef

s'accroît. Voulet en profite sans tarder, et s'adresse en ces termes aux chefs importants, aux frères du Naba et aux dignitaires de la cour :

Venus en amis, Bokary nous a fait une guerre acharnée, cependant nous avons pardonné et le naba a toujours répondu par la plus noire perfidie.

Bokary est un mauvais chef, nous ne faisons la guerre qu'à lui — nous acceptons toutes les soumissions sincères — qu'un frère du Naba vienne à nous ; qu'il s'emploie à rétablir la paix et la tranquillité et nous serons heureux de lui voir prendre en mains les destinées du Mossi ».

En même temps, Voulet se lance à la poursuite du Naba : 400 kilomètres sont parcourus en 15 jours. Le succès répond à cet appel et à cette vigueur. Chaque jour, se produisent de nombreuses soumissions.

Le 15 janvier, enfin, Mazy, frère de Bokary, apporte l'offre de son concours. Après six mois de difficultés, une phase nouvelle s'ouvrait ; le but se rapprochait..... tout à coup, il se voila de nouveau. Mazy fut empoisonné à l'instigation de son frère, qui se débarrassa de la même manière de son propre fils, Doulougou, et du chef de ses gardes, Poussango, parce qu'ils étaient partisans d'une entente avec les Français. Bokary, sentant le vide se creuser autour de lui, se servait du poison, arme désespérée, — désespérée mais redoutable — semant l'angoisse et la terreur. Fort, plein de santé au réveil, à midi, on était mort. Plusieurs cas foudroyants se produisirent dans le personnel de la mission. L'interprète Coulibaly — un brave et un dévoué, — ne mourut pas ; mais, ne pouvant plus tenir à cheval, se fit porter sur un brancard.

Il y eut un moment de stupeur.

Heureusement, Kauka, un autre frère de Bokary, s'étant présenté, s'employa avec zèle à conjurer le danger et à accentuer les soumissions. Les marabouts de Dakay et de Sarebtenga prêtèrent bientôt leur appui religieux. Les villages importants, les dignitaires et les grands vassaux suivirent le branle. Bientôt Bokary fut presque seul. Son premier ministre et grand maître de la cavalerie, Ouidi Naba, l'abandonna. Quidi Naba était un homme vénéré, habile dans le conseil et fort dans le combat ; c'était le personnage le plus considérable par l'expérience, l'autorité et la grande connaissance des affaires du Mossi, qu'il avait dirigées, sous le règne des trois précédents nabas. Sa conduite déterminait les derniers hésitants.

Le 20 janvier, un traité, plaçant le Mossi en entier sous le protectorat de la France, fut conclu avec Kouka-Kountou, reconnu naba des nabas, au lieu et place de son frère Bakary, déchu.

ARTICLE PREMIER. — Les hostilités entre la France et le Mossi cessent pour toutes les régions soumises, à dater de la signature du présent acte.

ART. 2. — Bokary-Kountou, ayant au mépris du droit des gens, fait attaquer une mission pacifique, insulté le pavillon français, chassé, après les avoir maltraités, les envoyés de la France, est déchu de tous ses droits à la souveraineté du Mossi et dépendances.

ART. 3. — Kouka-Kountou, au nom de la France, et avec l'assentiment des chefs et des populations, est reconnu comme naba du Mossi et dépendances, au lieu et place de son frère, Bokary-Kountou, déchu.

ART. 4. — En témoignage de sa reconnaissance, Kouka-Kountou place, sous le protectorat exclusif et sous la suzeraineté absolue de la France, le Mossi et tous les territoires qui en dépendent légitimement.

ART. 7. — Le naba du Mossi et ses successeurs légitimes ne pourront conclure aucun traité, acte ou arrangement avec une puissance autre que la France.

ART. 8. — Le naba, signataire du présent acte, déclare nul et sans valeur tout traité ou arrangement antérieur, dont pourrait se prévaloir une puissance autre que la France.

ART. 9. — Le naba s'engage à accepter, dans sa capitale ainsi que dans toute autre localité de ses Etats, un résident français avec une escorte, dont l'effectif est laissé à l'appréciation du gouvernement de la République française.

Le Mossi était français !

Le 29 janvier, pour consacrer la dignité de Kouka-Kountou, se renouvelèrent — au milieu d'une multitude décuplée et d'un décor grandiose — les cérémonies qui avaient scellé à Goursi, le rétablissement dans sa puissance du Naba du Yatinga — Ouagadoudou, la capitale du Mossi, fut le théâtre de l'élévation sur le pavois d'un Naba des nabas.

Au « Salam » des musulmans, s'ajoutaient les réjouissances des populations fétichistes. On fit bombance. Dans des bassines luisantes, en cuivre, des femmes apportaient des victuailles de toutes sortes ; des quartiers de viande grillaient devant les feux. Les fétichistes faisaient honneur aux alcools, tandis que les musulmans sacrifiaient au dolo (1), permis par le Prophète. Puis, ce furent les danses animées des nègres. Ces divertissements chorégraphiques, conduits par le rythme martelé et la monotonie des lames de bois des balaphons (2), frappées en cadence, consistent en tournolements rapides, en sauts et en contorsions, où hommes et femmes s'agitent à en perdre le souffle. Si l'exhibition des plus jolies filles est agréable, grotesques et lamentables sont les gestes saccadés, qui secouent les corps déformés des femmes moins jeunes. Enfin, on s'amuse avec ardeur et jusqu'à épuisement.

Ce fut une joie générale !

Tout se passa suivant d'antiques usages. La participation des dignitaires ralliés et des nabas de tout le pays donna à cette solennité le caractère de légitimité, qui couronne d'une auréole sacrée la personne du Naba des Nabas.

Les Anglais. — Avec le succès, était-ce la tranquillité ? Non !

Les cérémonies de l'intronisation à peine finies, l'approche d'une mission anglaise fut signalée. Mais le Mossi, but des convoitises des Anglais et des Français, était placé sous le protectorat de ceux-ci ; les Anglais arrivaient trop tard ! Voulet leur dépêcha, le 30 janvier, un courrier portant notification de la prise de possession, par la France, du Mossi et du Gourounsi. Cette lettre au chef de la mission anglaise, est d'une diplomatie très militaire, singulièrement énergique.

(1) Bière de mil.

(2) Sortes d'harmonicas en bois

Monsieur,

Ayant appris votre présence dans le pays de Dagombæ, limitrophe du Gourounsi, j'ai l'honneur de vous faire connaître :

1° Que le Gourounsi en entier, ainsi que tous les territoires qui en dépendent, sont placés sous le protectorat exclusif et sous la souveraineté absolue de la France, en vertu d'un traité conclu à Sati, le 19 septembre 1896;

2° Que le Mossi et tous les territoires qui en dépendent, en raison des traditions et du droit historique, ainsi que le Boussanga, sont placés sous le protectorat exclusif et sous la souveraineté de la France;

3° Enfin, qu'une garnison française occupe Ouagadougou, la capitale du Mossi, comme preuve évidente de la prise de possession par le gouvernement de la République française des régions de la boucle du Niger citées plus haut.

Cette notification a pour but, au cas où vous n'auriez reçu aucune notification de votre gouvernement à ce sujet, d'éviter toute complication ultérieure.

Comme conséquence, j'ai l'honneur, monsieur, de vous faire connaître qu'aucune mission étrangère et qu'aucun sujet d'une nation autre que la France ne sauraient pénétrer sur les territoires du Gourounsi ou du Mossi sans autorisation spéciale.

Veuillez avoir l'obligeance, monsieur, de m'accuser réception de la présente notification et de laisser passer librement, ainsi qu'il est d'usage, le courrier porteur de ce document. Le pavillon français, que vous présentera le courrier, est la preuve du caractère officiel dont il est revêtu et le place sous la sauvegarde du droit des gens.

Deux jours après, pour confirmer cette notification, le chef de la mission, ayant laissé à Ouagadougou les sergents Laury et le Jariel, avec 80 tirailleurs, se porta à la rencontre des Anglais, accompagné du lieutenant Chanoine, du docteur Henric, de 180 fusils et de 200 cavaliers mossi, mis à notre disposition par le nouveau naba.

Le 7 février, à Tenkendogo (Tengrugna), à 80 kilomètres de Ouagadougou, on se trouva en présence de la mission anglaise, commandée par le résident de Coumassie, le capitaine sir Donald Stewart. C'était la plus avancée des multiples expéditions (cinq), lancées par les Anglais, pour nous devancer à Ouagadougou. Elle était forte de 100 soldats réguliers du régiment de Goad-Coast et avait une mitrailleuse Maxime Nordfelt. Dans la course, nouveau Derby, les couleurs françaises, bonnes premières, avaient paru au poteau d'arrivée.

L'entrevue fut courtoise. Les Anglais déployèrent un luxe et un confort dont les Français s'étaient déshabitués, au cours des précédentes aventures. Voulet ne fit pas moins valoir, comme il convenait, ses titres de préséance. Le 9 février, les droits des Français établis, les négociations se terminèrent par un accord écrit, aux termes duquel la mission anglaise devait retourner au Monpoursi, à 120 kilomètres au sud de Benkodogo.

Ne voulant pas être en reste de gracieuseté avec les Anglais, qui, pour l'éblouir, peut-être, avaient mis une certaine magnificence dans leur réception, Voulet donna un cheval du Mossi, tout harnaché, à sir Stewart qui, n'ayant pu se procurer de chevaux en Achanti, avait dû faire les étapes en hamac.

Les deux missions, se séparant amicalement, quittèrent Tenkendogo, en même temps, pour sauvegarder l'amour-propre britannique.

Voulet avait en mains les cartes de la France et avait gagné la partie.

Avec une facilité trop complaisante, qui fait trouver supérieur tout ce appartient à l'étranger, on exalte souvent, à notre détriment, les qualités des Anglais. En la circonstance, ce ne furent pas ceux-ci qui l'emportèrent. Voulet demeure un modèle bien français d'initiative et de fermeté, qui n'a rien à envier aux plus remarquables exemples présentés par nos rivaux.

? — *Au Gourma, rencontre de la mission Baud. Jonction du Soudan avec le Dahomey.* Mais de nouvelles complications vont-elles surgir ? Le naba de Koupéla avise les Français de l'arrivée, par le Gourma, d'une expédition, commandée par des blancs. Ce doit être l'expédition allemande du baron Massop, venue de Sosanné-Mango. Voulet, jaloux de sa conquête, se porte rapidement dans l'Est, pour la protéger. Comme aux Anglais, une lettre écrite en français, en allemand et en anglais, est adressée au chef de ces intrus :

Le lieutenant Voulet, chargé de mission, à un Européen à Nimbodé (Gourma).

Koupéla, le 6 février 1897.

Monsieur,

Je viens d'apprendre la présence d'un Européen à Nimbodé. Je n'ai pu être fixé sur sa nationalité. Quoiqu'il en soit, j'ai l'honneur de vous faire connaître que le Mossi en entier, ainsi que tous les territoires qui en dépendent, sont placés sous la souveraineté exclusive de la France. Il en est de même du Gourounsi, ainsi que du pays de Boussanga.

Vous voudrez bien m'accuser réception de cette notification le plus tôt qu'il vous sera possible, afin d'éviter tout conflit entre votre escorte et les troupes françaises, placées sous mon commandement.

J'ai l'honneur également, monsieur, de vous présenter, au nom de mon gouvernement, dont j'ai pleins pouvoirs, toutes mes réserves au sujet de votre présence, à la tête d'une troupe armée, au Gourma, qui est placé sous le protectorat français, en vertu d'un traité conclu par M. le commandant Decœur, à Fada-N'Gourma, en 1894.

Quant au Mossi, vous voudrez bien remarquer qu'aux termes des conventions diplomatiques en usage en Europe, votre qualité d'étranger vous interdit de franchir la frontière de ce pays, devenu territoire français, sans une autorisation spéciale.

Le porteur de cette notification vous présentera un pavillon français, qui vous donnera la preuve du caractère officiel dont il est revêtu. Vous voudrez bien le laisser partir librement.

Et Voulet se hâte dans la direction des étrangers. Ce furent quelques jours d'une fiévreuse incertitude. Enfin, le 13 janvier, au loin paraît un cavalier : c'est notre émissaire ! Il revient à bride abattue, une lettre à la main. Un moment, l'émotion et la rapidité de sa course l'empêchent de parler : « Ce ne sont pas des Allemands, mais des Français ! » Voulet lit la réponse rapportée. Elle est du capitaine Baud, résident de France à Fada N'Gourma. Tandis que Voulet avait devancé les Anglais, Baud avait laissé derrière lui les missions du Togoland.

Ce fut une explosion de joie patriotique. Le bivouac vite levé ; saisis d'un enthousiasme indescriptible, tous, blancs et indigènes, se précipitent vers ces autres représentants de la France qui s'avancent aussi.

Le 16 février, à Péotenga, des cavaliers arrivent, groupés autour d'un

drapeau français. Le capitaine Vermesch les précède au galop. Le lendemain, tous les Français sont réunis au camp du capitaine Baud.

« Parmi nos soldats, il y a des Sénégalais de Saint-Louis; ils reconnaissent d'anciens camarades perdus de vue depuis la dernière campagne du Dahomey et que la mission Baud a emmenés avec elle. Ils ne peuvent en croire leurs yeux, et se demandent par quel sortilège, partis de points si divers, ils se rencontrent ainsi en ce pays fabuleux, que leurs ancêtres n'ont jamais connu ! Ah ! ce jour-là, inoubliable s'il en fut, a dit Voulet, la France, notre chère patrie, parut bien grande à nos braves soldats. » Cette réunion des deux missions donne aux indigènes la preuve évidente de notre nationalité unique et produit une impression considérable.

Désormais, au Mossi comme au Gourma, les populations ne peuvent avoir qu'une haute idée de la France dont, suivant une heureuse expression du capitaine Baud : « Les soldats débouchent à la fois du sud et du couchant ». Ceux que Voulet avait improvisés, pour la conquête du Mossi et du Gourounsi, faisaient honneur à leur drapeau et à celui qui les avait formés. « Cette armée que nous avons passée en revue, dit le capitaine Baud, manœuvre parfaitement; la cavalerie, commandée par le lieutenant Chanoine, nous a offert le spectacle d'une charge supérieurement menée ». En plus grand Voulet avait donné une preuve renouvelée de ses talents d'organisateur militaire, déjà célébrés, à Kérouané (1892), par le vaillant Salvat.

Ainsi, les expéditions parties, l'une du Dahomey, l'autre des rives du Haut Niger, se donnent la main au Gourma et notre Soudan s'ouvre une nouvelle voie vers l'océan.

Pendant quelques jours, Baud et Voulet opérèrent de concert, afin d'affermir l'autorité de notre allié Band-Chandé, roi du Gourma. En se séparant de Baud, dont les munitions s'épuisaient, Voulet eut la satisfaction de pouvoir lui laisser un ravitaillement de 5,000 cartouches. Le 17 février, il était à Ouagadougou. Sur tout le chemin, ce retour fut salué par des tams-tams joyeux. On mangea, on but, on dansa, on fit du bruit, en l'honneur des succès de la mission. A Ouagadougou, venait d'arriver le commandant Destenave; il était chargé par le gouverneur du Soudan de compléter, jusqu'à Say, l'occupation effective des territoires de la boucle du Niger.

Retour à Bandagiara. — Résultats. — Le chef de la mission, rentré à Bandagiara à la fin de mai, partit bientôt pour la France où l'attendait le grade de capitaine (1). Sa mission fut immédiatement consacrée par l'envoi de deux officiers à Ouagadougou, en qualité de résidents de France.

Voulet avait nourri son expédition sur le pays. Les dépenses n'excédèrent

(1) Le 15 février 1898, la Société de Géographie commerciale de Paris, réunie en assemblée générale, décerna la médaille d'or Caillé au capitaine Voulet et à son vaillant auxiliaire, le lieutenant Chanoine.

pas 20,000 francs. En garnison, nos tirailleurs seuls auraient coûté bien davantage. Ce ne fut pas cher pour les résultats obtenus :

Triomphe de notre influence au Mossi et au Gourounsi, placés sous la souveraineté de la France (traités du 19 septembre 1896 et du 20 janvier 1897.)

Défense du Gourounsi contre les déprédations de Samory ;

Protection de notre allié, Ouidi Diobo, roi de Barani ;

Arrêt d'une expédition anglaise (accord écrit du 9 février 1897) ;

Réunion définitive, par le Gourma, du Soudan au Dahomey ;

Assistance prêté à Band Chandé, roi du Gourma, notre allié.

La mission, qui avait duré dix mois (juillet 1896/avril 1897), avait parcouru 5,000 kilomètres, dont 4,000 d'itinéraires nouveaux.

De nombreux documents topographiques, ethnographiques et géographiques avaient été recueillis. De plus, Voulet rapportait environ 400 photographies, tant des indigènes que des régions explorées.

Au commencement de 1898, nos postes sont établis sur la Volta et la frontière méridionale du Gourounsi ; ils se relient au Dahomey par le Gourma. Nous sommes à Nikki et sur le Niger.

En 1897, Voulet comptait huit ans de grade d'officier. Huit années bien remplies : huit campagnes dont six de guerre ; deux blessures (coup de feu à l'épaule gauche et coup de poignard au front) ; capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'academie, etc. ; trois citations à l'ordre du jour, un témoignage de satisfaction du ministre des colonies et un autre du ministre de la marine.

Quand les calamités nationales embrument notre filiale croyance en la vitalité française, un regard sur les fastes des soldats de marine découvre tant de gens braves, que le cœur en est ragaillardi. A Bazeilles, si tout fut perdu, le commandant Lambert et ses braves permirent à la France de s'écrier : « Fors l'honneur ! » Depuis, on trouve les marsouins toujours prêts pour les nobles besognes. Devant leurs multiples travaux, l'esprit étonné se demande ce qui peut bien leur rester à faire. Tonneau des Danaïdes, la mesure de leur héroïsme n'est jamais comble. Après les Faidherbe, Binger, Briquelot, les Monteil, Sensarric, Péroz, Salvat, les Marchand, Gallieni, Pineau, Sauvage, Archinard.... les nouveaux venus se présentent, jaloux des lauriers des anciens ; et c'est un perpétuel recommencement !

Dans leur glorieuse pléiade, étincelle vivement l'étoile de Voulet !

A la veille de partir pour de nouvelles et grandes aventures, reçu au palais de l'Elysée (juillet 1899), les plus chaleureuses félicitations pour le passé lui furent exprimées par le Président de la République, en même temps que de confiants espoirs dans l'avenir, dont Voulet est résolu à noircir les pages aussi glorieusement que les devancières.